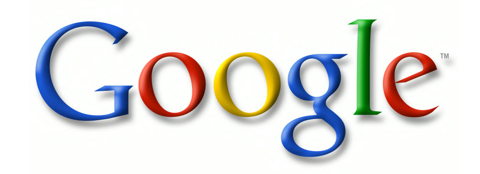
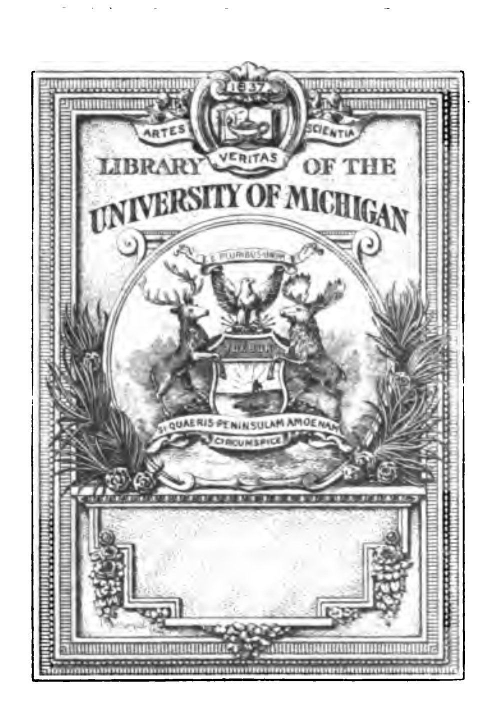



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRES
FIN DE SIÈCLE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

CŒURS INQUIETS	1 vol.
CONTES A MON SINGE	1 —
LA COURSE A L'AMOUR	1 —
MAGDON	1 —
PACHA	1 —
SECRET DE FEMME	1 —
LA VOIX D'OR	1 —

Format petit in-8°, papier vergé à la cuve.

PITCHOUN	1 —

Théâtre.

FLEUR DES NEIGES, ballet	1 —

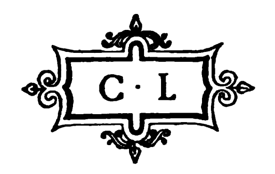
IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13520-6-90.

HISTOIRES

FIN DE SIÈCLE

PAR

J. RICARD



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1890

HISTOIRES
FIN DE SIÈCLE

PATERNITÉ

à J.-L. Forain.

Un joli temps de chasse, cette claire matinée de novembre au soleil pâle. Très léger, frais à peine, un souffle du nord traversait, sans même l'agiter, le feuillage cuit des chênes.

Aussi Paul Darlon avait-il donné à son piqueux La Brisée l'ordre de s'apprêter vivement et de coupler les chiens.

Puis, entrant dans la chambre de sa femme, étendue sur une chaise-longue, en l'affaissement d'une grossesse avancée :

— Tu ne te sens pas mal, n'est-ce pas?...

Je vais là tout près, dans la vallée des Charmois... le temps de prendre un lièvre... Dans deux heures, trois au plus, je serai rentré... Du reste — et son accent s'aigrit — puisque maintenant ta mère est arrivée !...

— Je suis un peu lasse, mais ça ne fait rien... va, mon ami, va te distraire.

Suzanne Darlon avait répondu cela d'une voix détimbrée, languissante. Un baiser sur le front pâle, et le mari descendit déjeuner. Les mollettes de ses éperons tintaient allègrement sur les marches de pierre.

En sortant de la salle à manger, il s'arrêta un instant au haut du perron, sous la douce tiédeur des larges rais de soleil, alluma un cigare dont les spirales mobiles et bleues semblaient aller se fondre en la grande nappe du ciel. Avec cette sensation exquise du plaisir attendu, ce frémissement d'ivresse des galops violents, il examinait son cheval qu'un homme d'écurie promenait sur le gravier jaune — sous les sabots nerveux de la bête jaillissaient de petites pierres qui sonnaient clair contre la vive étincelle des fers. Au fond, derrière les grilles de la cour du chenil, les chiens tu-

multueux, avec de longs abois de joie, impatients, semblaient interroger de leur regard profond La Brisée qui, la trompe en sautoir, la bride de son cheval passée dans le bras, impassible, avec sa cape très enfoncée sur les yeux, les maintenait sous le fouet.

Paul se mit en selle.

Déjà il rendait la main, quand une grande femme mince, de silhouette élégante, portant avec superbe les restes d'une beauté ravagée, apparut au haut du perron.

C'était madame de Nocinges, la belle-mère.

— Paul! clamait-elle d'une voix où toutes les indignations et tous les dégoûts se mêlaient à dose égale.

— Qu'il y a-t-il, madame?

— Paul! ma fille est prise des douleurs... vous ne pouvez pas vous en aller... Il faut immédiatement envoyer chercher le docteur Penchinot... vite! vite!

— Mais êtes-vous bien sûre?... depuis huit jours que vous êtes ici, voici la dixième alerte...

— Si j'en suis sûre! Vous me permettrez de croire que mon expérience... Votre hésitation est au moins singulière... Pauvre petite!

de tendre les gerbes à bout de fourche au grand frère juché sur la charrette branlante, il allait coller ses lèvres sèches au goulot de la cruche. Quelle fatigue !... Ce lui avait été une joie de quitter cette vie pour venir au séminaire... Les premières années avaient coulé douces avec le toujours semblable des occupations, les puérilités tues de la piété, le bercement de l'esprit par ses études immobilisantes et insoucieuses de la marche de la vie. Il avait appris à jouer du violon. D'abord, c'était pour faire plaisir à un vieux prêtre qu'il aimait, que l'abbé Gervais avait pris la peine de vaincre les difficultés de l'instrument. Puis un certain jour — il se souvenait bien : un dimanche de printemps — quelque chose tout à coup avait craqué dans son cœur pendant qu'il jouait seul dans sa cellule, une émotion délicieuse l'avait envahi, et longtemps il était demeuré étendu sur son lit, les yeux au plafond, perdu en une jouissance d'âme exquise, rêvant un rêve imprécis où des espoirs palpitaient sans qu'il sût lesquels... Et depuis, cela avait été ainsi presque chaque jour.

Il avait remarqué que, sans doute par une spéciale faveur de Dieu, ces joies que lui apportait la musique s'accentuaient quand son âme était déprimée, triste et sans courage, — et depuis ce printemps, elle l'avait été bien souvent ! L'abbé Gervais était arrivé à cette année de l'éducation sacerdotale où, sous le voile d'un latin familier, les maîtres initient leurs élèves à toutes les ardeurs, à toutes les fièvres de l'inextinguible concupiscence humaine. — Ne faut-il pas préparer ces jeunes âmes, tenues jusqu'alors tellement à l'abri de toute image impure, au contact brusque de la confession.

Alors soudain, dans le demi-sommeil de pensée où il vivait, le souvenir était revenu au jeune homme de choses entendues, de choses vues au village... Combien son cœur se serrait en songeant à la fornication immense qui frémit et brame à la surface de cette terre sortie des mains de Dieu ! Quelle horreur le vice lui inspirait ! Quelle douleur ! quelle agitation aussi !... Souvent, la nuit, il était réveillé par des cauchemars angoissants ; et alors, tout moite d'une

était descendu de cheval, lui aussi, n'y comprenant rien... Il avait vite compris : elle était revenue de cette demi-syncope pour être prise de vomissements, et il avait bien fallu s'avouer ce dont elle-même doutait encore : Suzanne était enceinte.

Paul Darlon était un excellent garçon ; mais il s'était toujours bien porté, et la maladie lui inspirait une horreur intellectuelle et un dégoût physique. Entre toutes les maladies, la grossesse lui était une abomination. Le souvenir de l'élégante Suzanne vomissant au bord d'un chemin ne devait plus le quitter — et cela d'autant plus que les circonstances furent cruelles. La jeune femme devint difforme, son fin visage aux petits traits droits et précis s'enfla, son teint délicat de bébé anglais se marqueta de taches rouges et de plaques brunes. Et en même temps se détraqua ce caractère si charmant de femme sans nerfs, toujours en train, équilibré par l'exercice violent. Et madame de Nocinges fut frappée de cette idée que son gendre était un être infâme, dénué de toutes les délicatesses, quand, en réalité, il n'était qu'un monsieur bien ennuyé.

Et puis cet homme n'aimait pas les enfants.

Tandis que, dans le dogcart précipitamment attelé, le cocher allait chercher à la ville voisine le vieux praticien qui avait la confiance de la famille, il monta auprès de sa femme.

— Surtout, ne restez pas longtemps auprès de Suzanne! avait enjoint l'impérieuse belle-mère.

Et quand le médecin fut arrivé et eut déclaré que « le moment était venu », elle renvoya Paul de la chambre. Il ne se fit pas prier pour obéir.

Maintenant, il était dans son cabinet, arpentant de long en large. Il entendait des allées et venues rapides, les portes, fermées avec précipitation, qui vibraient.

Longtemps, très longtemps il attendit. Le front collé aux carreaux, il regardait d'un œil vague la campagne automnale, s'abêtissant à compter, en face sur les coteaux, les sillons de labours bruns, puis, dans les prés du vallon, les hauts peupliers pointant leurs branches défeuillées.

A un moment sa belle-mère traversa la pièce.

— Comment va-t-elle? interrogea-t-il.

— Elle souffre horriblement, fut la réponse très sèche qu'il obtint.

Et il se retrouva seul, avec une angoisse, un sentiment de responsabilité qui le rendit très nerveux. Puis il fut rempli d'amertume par la conscience de son inutilité.

N'y tenant plus, il sortit, descendit dans la cour. Il ne rencontra personne. Les chiens sautaient le long des grillages avec des abois éperdus : évidemment ils ne comprenaient pas pourquoi on les confinait au chenil.

Paul était revenu dans son cabinet. Le jour tombait rapidement. Depuis sept heures, Suzanne était dans les douleurs. Une indignation profonde était décidément venue à Paul du ridicule et de la sauvagerie de cette façon de perpétuer la vie. Et comme il s'ennuyait à hurler et qu'il avait envie de pleurer, il prit dans la bibliothèque un volume parmi sa collection formidable d'ouvrages de vénerie reliés en vélin blanc. Il se mit à lire les *Déduits de la chasse du chevreuil.* Au bout d'un quart d'heure, il avait un peu oublié ses inquiétudes; ayant

trouvé une citation qui lui parut douteuse de l'un des auteurs qu'il jugeait impeccable en la matière, il s'en fut vérifier la phrase dans un second volume qui ne tarda pas à en susciter un troisième. Si bien qu'une heure plus tard, Paul, absorbé dans des parallèles spécieux entre les *Stag-hounds* et les *Fox-hounds*, était entraîné par ces préoccupations excitantes infiniment loin de l'accouchement de Suzanne.

Tout à coup la porte s'ouvrit. Deux femmes entrèrent; chacune portait quelque chose d'indéfinissable, grouillant dans des linges blancs aux plis nombreux.

— Deux jumeaux, monsieur! fit avec un accent triomphal la sage-femme qui marchait en tête.

— Un garçon et une fille! ajouta la nourrice. Et r'gardez-les, les chers amours... C'est-y beau et solide!

Debout sur le seuil, la belle-mère, nerveuse et féroce, eut un haussement d'épaule en marmottant :

— Qu'est-ce que ça peut lui faire?

Paul avait levé la tête, ahuri, comprenant à peine. On lui poussait sous le nez

les deux petites choses glapissantes et horribles. Il murmura :

— Hein? Quoi? Deux?... Il y en a deux?

— Bien sûr, répéta la nourrice, un garçon et une fille... Voyez comme elle rit, la mignonne!

Hagard, Paul examina en se reculant un peu. Puis, d'une voix vague, il articula en désignant du doigt une des choses glapissantes :

— Eh bien!... il faudra garder le petit mâle.

CHAMBRE D'HOTEL

à Aurélien Scholl

I

— Justement j'ai une très jolie chambre... au second...

— Sur la mer?

— Malheureusement non... Mais on a vue sur la place du Marché. C'est très gai... le samedi principalement.

— Vous n'avez pas de chambre donnant sur la plage?

— Non, monsieur. Rien dans ce moment... Si monsieur veut toujours voir ce que je puis lui offrir...

Et las, assommé d'avoir été traîné pendant une heure d'hôtel en hôtel, Lucien fit

descendre sa valise placée sur le siège du cocher et dit de la monter à la chambre qu'on lui proposait — la seule vacante dans tout Algueville, en cette veille de courses.

Elle n'était pas très vaste, mais propre relativement. Par exemple le mobilier était succinct : aux côtés de la cheminée une commode faisait symétrique pendant à une armoire à glace dont la porte mugissait désespérément chaque fois qu'on l'entr'ouvrait — comme si une âme, vibrant au travers de l'acajou plaqué, eût gémi de lassitude et de douleur, navrée du passage de tant de vêtements et de linge, de sexe et de nationalité divers, sitôt déposés là, sitôt remportés. Contre l'autre mur, un lit de rotondité assez confortable, aux draps blancs et point trop rêches, avait, sous ses rideaux de cretonne à ramages indiens, l'air accueillant et placide d'un bon bourgeois de province.

— Décidément, je garderai cette chambre... en attendant que vous en ayez une autre meilleure, dit le jeune homme.

— Monsieur peut être sûr... Du reste, monsieur sera très bien ici...

Et, se retirant à reculons, l'hôtelier fit signe à un garçon qui, après avoir posé la valise du voyageur sur un X en bois placé au pied du lit, se mit en devoir de défaire les courroies enserrant le cuir fauve.

— Cela va bien, je vous remercie... Ah! apportez-moi tout de suite un tub et deux brocs d'eau.

— Parfaitement, monsieur.

Et, tandis que le domestique était parti pour chercher les engins si nécessaires à faire disparaître les outrages de cinq heures de wagon, Lucien roula une cigarette et, ouvrant la fenêtre, se mit à contempler la place du Marché.

Pas folichonne, la place du marché d'Algueville! Peut-être le samedi, ainsi que l'avait assuré le maître d'hôtel, prenait-elle quelque gaieté. Mais, assurément, ce jour où Lucien la contemplait — avec l'ennui vague, fait de ce peu d'inquiétude qui vous serre le cœur à toute arrivée dans un endroit nouveau — ce jour n'était point un samedi.

Par-dessous les tilleuls plantés en quinconce — cette disposition funéraire des ar-

bres qui fait penser à quelque campo santo disparu — il n'apercevait que le fronton proéminent de la gendarmerie où un drapeau tricolore pendeloquait, semblant regarder avec pitié un cordon de lanternes vénitiennes, et aussi tricolores, qui s'agrafaient à un fil de fer comme de fragiles accordéons éreintés.

— Ce sont les illuminations pour la soirée des courses! dit avec quelque fierté le garçon qui, rentrant avec tub et brocs d'eau, trouva Lucien perdu en cette contemplation morne.

Le jeune homme sentit un vague regret d'avoir avec tant d'ardeur voulu fuir Paris et sa cohue... Il poussa un soupir, s'étira et se mit en devoir de s'habiller. — Il avait résolu de manger à table d'hôte : pour être peu aristocratique, ce mode d'alimentation a l'avantage de vous faire connaître tout le personnel au milieu duquel on va être appelé à vivre pendant une ou deux semaines.

Le soir se faisait rapide.

Lorsque, dûment ablutionné, il voulut nouer sa cravate, Lucien s'aperçut qu'un peu de lumière serait un aide nécessaire.

Et précisément le domestique avait négligé d'apporter des bougies ! Comme il se retournait vers la sonnette placée auprès du lit, il entendit du bruit dans la chambre voisine et la mince raie d'or d'un filet de lumière s'allongea sur le mur. Lucien, sans grand effort de judiciaire, comprit qu'il y avait là une porte et que derrière cette porte il y avait du monde.

Un trou dans une porte d'hôtel est chose trop ordinaire pour étonner quiconque. Mais comme un homme renseigné en vaut plusieurs — au moins est-ce une opinion qui a cours — il arrêta le mouvement qu'il dirigeait vers le cordon de sonnette et, marchant sans trop de bruit, vint mettre son œil à l'indiscrète ouverture.

D'abord il ne vit pas grand'chose. Puis, comme il persévérait dans son observation, il distingua un lit d'honnête apparence, identique au sien, de vagues meubles et deux ombres immenses qui s'étalaient sur le mur, se cassaient en deux au plafond, et finissaient plus loin sans doute qu'il ne pouvait voir. Le spectacle manquait d'intérêt.

Lucien résolut de savoir exactement, avant

de rentrer se coucher, si ce voisinage valait la peine qu'on s'en occupât; pour l'instant, entendant que son *home* fût protégé, il accrocha son cache-poussière contre la porte. Il se trouvait ainsi maître de la situation.

Puis il descendit; la cloche sonnait le dîner.

II

Certes non, il ne dérangerait pas son cache-poussière! Il avait vu tantôt à table d'hôte ses voisins de chambre : un ménage ridicule. L'homme était, sans contredit, sous-chef quelque part; il avait l'aspect « à l'heure » et en même temps la nuance de prétention des gens qui en ont d'autres sous leurs ordres et qui sont eux-mêmes opprimés par la crainte de leurs supérieurs. Les yeux pâles, les épaules étroites, une moustache rare et couleur de foin, les ongles trop longs et coupés en amande avec ce soin particulier des hommes vivant dans des bureaux. Quant à la femme, c'était un petit

tas, maigre et lourd à la fois, à taille courte de nabote, le nez en pied de marmite, un teint blême corsé à peine par une nuée de taches de rousseur, des cheveux blonds, secs et ternes, les mains rouges, et un nœud de satin bleu ciel fermant son col.

Comme consolation de cette déplaisante découverte, Lucien avait retrouvé au casino quelques camarades du club. On avait pu organiser un petit poker, et là, bien gentiment, arriver sans s'ennuyer jusqu'à deux heures du matin. Lucien avait même été assez heureux : les séquences et les fulls ne lui avaient point tenu rigueur : il avait même trouvé un flush royal : aussi s'endormit-il d'un sommeil paisible et satisfait.

Vers six heures du matin — il rêvait, ma foi! que *Cuite-à-Point*, la jument dont il avait une patte, arrivait première dans le Grand-Prix d'Algueville — un bruit assez fort, et très particulier, venant de la chambre voisine, lui fit entr'ouvrir les yeux.

Difficile à définir, ce bruit, à travers la mince cloison... C'était comme des soupirs profonds, un effort haletant, acharné.

Quelques mots à peine, des interjections sans suite...

Puis la voix grêle, chevrotante un peu, du voisin, s'éleva plus distincte :

— ...Mets-toi dessus!

Lucien haussa les épaules — autant que le lui permettait l'empilement des oreillers — et se rendormit avec un demi-sourire sur les lèvres.

Son somme dura peu.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que de nouveau le bruit se reproduisait dans la chambre voisine, mais plus haletant, avec un acharnement plus passionné... Puis ce fut, cette fois-ci, la voix de la femme qui s'éleva — avec quel accent de lassitude pâmée!

— Non, pas comme ça... Mets-toi dessus à ton tour!

Et, tout en pestant d'être réveillé pour la seconde fois à des heures aussi indues, Lucien s'attarda en quelques réflexions intenses sur les volcans ignorés du monde, et qui bouillonnent sous l'eau frigide et calme des lacs gelés.

Il songeait aussi que c'est fort bien que

les blondes fades de Zola aient fait rentrer dans l'ombre les pétulantes Andalouses de 1830, quand, après une accalmie, la voix du petit monsieur se fit entendre; il disait avec une impétuosité singulière :

— Maintenant, mettons-nous dessus tous deux !!

Lucien se dressa sur son séant, galvanisé de stupeur... Quelle scène se passait donc à côté de lui? Quelles affolantes et irréalisables fantaisies tenaillaient les nerfs exacerbés de ces bourgeois au paisible aspect?...

Il sauta à bas de son lit, écarta le cache-poussière qui masquait le trou ménagé dans la porte. Et il regarda.

. . . .

Le mince bureaucrate et la fade blonde, montés tous deux sur le couvercle de leur malle trop pleine, s'épuisaient en vains et furieux efforts pour en fermer le couvercle récalcitrant!

LE VIOLON DE L'ABBÉ

à Montorgueil.

— Mon cher enfant, vous voici sorti des ordres mineurs, vous allez bientôt franchir le degré du sous-diaconat, chaque jour vous rapproche de l'investiture sacrée... Je vous ai fait appeler pour vous dire une inquiétude qui m'est venue à votre sujet et vous imposer un sacrifice nécessaire... Vous savez combien nous vous avons encouragé depuis quelques années dans l'étude de la musique. Moi, tout le premier, j'étais heureux que l'éclat de nos saintes cérémonies fût rehaussé par les sons vraiment touchants de votre violon. Je ne voyais aucun danger... Dieu a voulu que je me sois trompé. Depuis

étaient plus commodes, il était persuadé, en arrivant à sa porte, qu'il n'allait trouver que le sommeil réparateur.

En face de ses fenêtres il s'arrêta brusquement, frappé d'une angoisse véritable : il y avait de la lumière chez lui ! Marthe était là.

D'abord il eut l'idée de filer ; c'était une rupture avec la jeune femme qui, certainement, l'attendrait toute la nuit. La pensée d'aller se griser en quelque café lui vint aussi. Mais cela n'était pas un revivifiant, au contraire.

Lentement, très lentement il monta l'escalier, bâtissant des projets compliqués pour dissimuler sa lassitude à l'adorée. Il dirait ceci, il ferait cela, en prenant bien son temps... Il était furieux, maintenant, de s'être aussi peu ménagé au thé d'Eva. Que diable, aussi, elle n'avait aucune discrétion ! On n'abuse pas des gens à ce degré. Et il repassait le détail des gentillesses de la comédienne. Un sourire lui vint... Elles étaient irrésistibles, ces gentillesses, en vérité. Quelle étonnante créature !... Et tout à coup un petit frisson le secoua, son

cœur eut un battement vif, ses tempes devinrent chaudes... En une seconde, René comprit que tout était sauvé : Marthe ne devinerait rien... Plein d'espoir, grisé de souvenirs, René avait rebondi!

Il était sur son palier; il ouvrit, le cœur joyeux et réconforté. Par dessous la porte de la chambre, une lueur mince paraissait sur le tapis.

— Marthe! ma chérie, je suis un peu en retard : je dînais chez le ministre... Que je t'aime! s'écria-t-il en entrant.

Mais la chambre était vide. Sur la toilette brûlait un flambeau qu'il avait oublié d'éteindre avant de sortir. Marthe n'était pas venue! Marthe ne devait pas venir!

Mauvaise nuit pour ce pauvre René.

Et ce ne fut pas le remords qui causa son insomnie.

étaient plus commodes, il était persuadé, en arrivant à sa porte, qu'il n'allait trouver que le sommeil réparateur.

En face de ses fenêtres il s'arrêta brusquement, frappé d'une angoisse véritable : il y avait de la lumière chez lui! Marthe était là.

D'abord il eut l'idée de filer; c'était une rupture avec la jeune femme qui, certainement, l'attendrait toute la nuit. La pensée d'aller se griser en quelque café lui vint aussi. Mais cela n'était pas un revivifiant, au contraire.

Lentement, très lentement il monta l'escalier, bâtissant des projets compliqués pour dissimuler sa lassitude à l'adorée. Il dirait ceci, il ferait cela, en prenant bien son temps... Il était furieux, maintenant, de s'être aussi peu ménagé au thé d'Eva. Que diable, aussi, elle n'avait aucune discrétion! On n'abuse pas des gens à ce degré. Et il repassait le détail des gentillesses de la comédienne. Un sourire lui vint... Elles étaient irrésistibles, ces gentillesses, en vérité. Quelle étonnante créature!... Et tout à coup un petit frisson le secoua, son

cœur eut un battement vif, ses tempes devinrent chaudes... En une seconde, René comprit que tout était sauvé : Marthe ne devinerait rien... Plein d'espoir, grisé de souvenirs, René avait rebondi!

Il était sur son palier; il ouvrit, le cœur joyeux et réconforté. Par dessous la porte de la chambre, une lueur mince paraissait sur le tapis.

— Marthe! ma chérie, je suis un peu en retard : je dînais chez le ministre... Que je t'aime! s'écria-t-il en entrant.

Mais la chambre était vide. Sur la toilette brûlait un flambeau qu'il avait oublié d'éteindre avant de sortir. Marthe n'était pas venue! Marthe ne devait pas venir!

Mauvaise nuit pour ce pauvre René.

Et ce ne fut pas le remords qui causa son insomnie.

étaient plus commodes, il était persuadé, en arrivant à sa porte, qu'il n'allait trouver que le sommeil réparateur.

En face de ses fenêtres il s'arrêta brusquement, frappé d'une angoisse véritable : il y avait de la lumière chez lui! Marthe était là.

D'abord il eut l'idée de filer; c'était une rupture avec la jeune femme qui, certainement, l'attendrait toute la nuit. La pensée d'aller se griser en quelque café lui vint aussi. Mais cela n'était pas un revivifiant, au contraire.

Lentement, très lentement il monta l'escalier, bâtissant des projets compliqués pour dissimuler sa lassitude à l'adorée. Il dirait ceci, il ferait cela, en prenant bien son temps... Il était furieux, maintenant, de s'être aussi peu ménagé au thé d'Eva. Que diable, aussi, elle n'avait aucune discrétion! On n'abuse pas des gens à ce degré. Et il repassait le détail des gentillesses de la comédienne. Un sourire lui vint... Elles étaient irrésistibles, ces gentillesses, en vérité. Quelle étonnante créature!... Et tout à coup un petit frisson le secoua, son

cœur eut un battement vif, ses tempes devinrent chaudes... En une seconde, René comprit que tout était sauvé : Marthe ne devinerait rien... Plein d'espoir, grisé de souvenirs, René avait rebondi!

Il était sur son palier; il ouvrit, le cœur joyeux et réconforté. Par dessous la porte de la chambre, une lueur mince paraissait sur le tapis.

— Marthe! ma chérie, je suis un peu en retard : je dînais chez le ministre... Que je t'aime! s'écria-t-il en entrant.

Mais la chambre était vide. Sur la toilette brûlait un flambeau qu'il avait oublié d'éteindre avant de sortir. Marthe n'était pas venue! Marthe ne devait pas venir!

Mauvaise nuit pour ce pauvre René.

Et ce ne fut pas le remords qui causa son insomnie.

EUGÉNIE

à A. Nivière.

— Oh ! non, monsieur le baron... Pas dans la maison.

— Puisque je te dis qu'il n'y a rien à craindre.

— Il y a tout à craindre, au contraire... Les domestiques sont si mauvaise langue... Si madame savait... Je serais jolie ! Je resterais sans place.

— Ne suis-je pas là ?

— Ta ta ta... On dit cela avant. Et puis après...

— Enfin, que veux-tu ?

— Que vous me laissiez tranquille... ou bien...

— Ou bien ?

— Que vous me donniez un petit chez moi, comme je vois bien d'autres qui en ont.

— Vraiment, rien que ça !... Et moyennant le petit chez toi ?

— Moyennant le petit chez moi, je croirai vraiment qu'il n'y a rien à craindre.

Le baron de Gasteljac avait ri d'abord à l'énoncé des prétentions d'Eugénie : Eugénie ! une femme de chambre ! Il n'avait pas la coutume de cette sorte d'aventures. Il trompait sa femme comme tous les maris — un peu plus peut-être, mais guère — et en général trouvait commode d'adresser ses vœux en des milieux *ad hoc* où choses et êtres sont organisés pour ce genre d'exercice, où l'on rencontre à point nommé le ragoût de sensations dont on a faim, ainsi que l'on va dans un restaurant pour faire un dîner de gourmet.

C'était un raffiné que Jehan de Gasteljac, non pas d'âme mais d'habitudes. Aussi demeurait-il surpris, presque inquiet, de la secousse de désir dont la femme de chambre de la baronne lui cinglait les nerfs.

Il est vrai que cette Eugénie était une personne singulièrement suggestive. Madame de Gasteljac l'avait ramenée de la campagne au dernier mois de janvier. Elle était la fille — du moins l'état civil l'affirmait — du père Rognès, un mince cultivateur de l'Orne. Comment ce petit rabougri tortillard avait-il pu engendrer cette haute et forte créature dont les pupilles, noires comme celles de ces yeux inquiétants qu'allume Goya dans les ombres opaques de ses fonds de tableaux, évoquaient avec leurs bordures drues de cils recourbés le souvenir troublant et cher des œillades gitanes croisées dans quelque rocailleux faubourg andalou?... Peut être est-ce là la secrète mission qui perpétuellement fait déambuler le Touranien musculeux et fascinateur, — il apporte aux races campagnardes, alourdies et blêmes, quelques gouttes de son sang rouge et bouillonnant de soleil, pour que nos tristesses septentrionales soient égayées par ces belles natures de courtisanes comme il nous en vient de temps à autre du fond des champs paisibles.

Dès son entrée dans la maison, Eugénie

avait bouleversé toutes les idées du baron sur le décor d'élégance et de luxe inventif, nécessaire à l'éclosion du désir. Mais c'était une personne avisée que la fille Rognès; elle se défendait, fuyait devant son maître avec sa grande allure souple et féline, gardait la clef de sa porte et ne se laissait pas même effleurer.

Éternelle et banale aventure que cet allumage de l'homme par la résistance de la femme. Au bout d'un mois, M. de Gasteljac s'accoutumait à l'idée du petit appartement. Au bout de six semaines, il en sentait la nécessité.

Il commença même à devenir sentimental. Ce lui fut un amusement un peu attendri de songer à la joie folle de la pauvre fille, quand un beau jour, sans l'avoir prévenue de rien, il lui donnerait rendez-vous dans le « nid » qu'il allait préparer pour elle... Comme elle serait superbe lorsque quelque couturier génial l'habillerait, lorsque ses magnifiques cheveux, maintenant tordus en paquet, seraient coiffés par un maître!

Et l'excitation du baron croissait à la

pensée que ces cheveux jamais il ne les avait effleurés, que cette taille pliante ne s'était pas encore tordue dans son étreinte, que sur ce cou puissant et pur il n'avait jamais posé ses lèvres. Eugénie avait des façons de bondir d'un bout d'une pièce à l'autre, lorsqu'elle le voyait entrer, qui rendaient de la dernière impossibilité toutes familiarités gesticulantes. — Oui, mais plus tard... « dans le nid » !...

Et il s'était mis à l'œuvre. Rue Nouvelle, il trouva un joli entresol et chargea son homme d'affaires de convenir de la location. Puis ce furent, chez le tapissier, les combinaisons d'un ameublement confortable et coquet. La chambre — le cabinet de toilette — la salle à manger. La salle de bains surtout était l'objet de ses soins : il n'y avait pas, à son gré, de perfectionnement assez subtil, de recherche assez élégante pour arriver à produire le grand et unanime ruissellement d'eau sous lequel la chair de la femme vibre et se rosit.

. . . .

Les jours avaient passé. Le baron attendait l'heure de son triomphe : tout était

décidé, commandé. Le bail du petit appartement devait être signé le lendemain, et tapissiers, plombiers, serruriers, gaziers, se mettraient aussitôt à l'ouvrage.

Eugénie cependant continuait son service auprès de la baronne. Quoique son maître gardât le plus profond secret sur ses préparatifs, elle avait bien deviné qu'il méditait quelque chose, aux airs vainqueurs et mystérieux qu'il prenait parfois. Elle aussi attendait son heure — mais, en fille prudente, elle se montrait plus active, plus soigneuse, plus scrupuleuse que jamais vis-à-vis de sa maîtresse : qui sait comment les choses tournent, n'est-ce pas?

Or, la veille de la signature du bail, Gasteljac, toujours à l'affût d'une occasion de voir la tant désirée Eugénie, entra vers sept heures du soir chez la baronne qui s'habillait pour dîner en ville.

Agenouillée devant elle, Eugénie la chaussait. Cette vue agaça le baron — et lui fit aussi un autre effet, tant était souple et révélatrice la ligne onduleuse de ce corps replié. Puis la belle fille prit la grande jupe à traîne semblable à une vaste cloche

de neige, et la passa au-dessus de la tête blonde de sa maîtresse.

Assis dans un coin sur une chaise basse, sa canne tapotant le tapis, le baron regardait toujours Eugénie. La baronne se taisait, très occupée à lisser ses sourcils avec une brosse minuscule. Tout d'un coup, s'adressant à la femme de chambre :

— Eugénie, fit-elle, ce jupon descend un peu trop. Il faudra le raccourcir... mais très peu... vous comprenez : à peine d'un demi-centimètre... et encore.

— Oui, madame, je vois, fit ingénûment la soubrette. Je vois bien... il faut reprendre juste... de la largeur du noir de l'ongle.

... Le baron devint très pâle, se leva et sortit de la pièce.

Le bail n'a pas été signé. Tapissiers, plombiers, serruriers, gaziers sont contremandés. Madame de Gasteljac a des espérances de maternité. Eugénie ne peut pas comprendre pourquoi le baron ne lui a plus jamais parlé du petit appartement.

FUNÈBRE GAFFE

à Fernand de Rodays.

I

Quand parvint à Paris la nouvelle du combat de Phu-Lang-Thuan, cette embuscade où des Pavillons-Noirs avaient massacré le colonel de Croisilles et le demi-escadron commandé par le capitaine Laballerie, qui l'escortait dans sa reconnaissance sur la route de Lang-Son, un dédoublement se produisit dans l'expression de sympathie générale pour madame de Croisilles :

— Cette pauvre Ysabelle ! la voici débarrassée de son bourru de mari ; elle doit être bien contente !

— Cette pauvre Ysabelle! c'est atroce pour elle la mort de Laballerie; elle doit être bien désolée!

C'était, en effet, une bizarre, invraisemblable coïncidence que cette double mort annoncée par une même dépêche. La destinée use parfois de ces moyens de gros mélodrame pour mouvementer l'existence tiède et fade des mondains. Le capitaine Laballerie était l'amant de madame de Croisilles. Tout le monde savait cela.

Elle avait été si malheureuse avec son mari, pauvre petite femme! C'était là encore une chose que tout le monde savait; elle l'avait assez racontée à des amies dévouées dans les intimités de fin de journée, alors qu'on est réuni en petit nombre autour d'un feu qui rend songeur, dans les crépuscules mélancoliques de l'hiver. Elle était une âme élevée, fine, un peu exaltée peut-être — mon Dieu! elle ne s'en défendait pas — mais en tout cas parfaitement irresponsable des brutalités de ce fêteur de Croisilles. Il ne la battait pas, assurément non; mais ses procédés avaient, dans leur ensemble, quelque

chose de si froissant pour des délicatesses de femme .. Sans doute, il l'avait aimée, passionnément même, elle en convenait ; — mais quelle absence d'idéalité dans cet amour ! Et puis, il était d'une violence... et puis encore, il la trompait...

Tout à coup, madame de Croisilles avait cessé de parler de ses froissements d'âme. Ses yeux se baignèrent d'un fluide attendri; elle parut une autre femme, et quelqu'un qui s'y connaissait déclara, un soir que l'on en causait dans une des potinières les plus élégantes de Paris :

— Cette petite femme-là a un amant.

A quoi l'assistance entière répondit avec l'accent d'un intense soulagement :

— Enfin !

C'était vrai, elle avait un amant. Il fut tôt découvert. Et de fait le pronostic était facile à établir. D'une part une femme jeune, infiniment charmante, suffisamment incomprise et passionnée, de l'autre un joli garçon, affectueux, très timide — petit cousin par surcroît, — et qui faisait de l'hôtel de Croisilles sa maison propre au

temps des sorties de Saint-Cyr et plus tard en congé, lors des premières garnisons provinciales. Ysabelle avait été pour Raoul un idéal lointain, intangible; il avait rêvé d'elle, mais si respectueusement... Au reste, il admirait beaucoup Croisilles qui lui semblait aussi un idéal dans son genre, et auquel, avec une touchante naïveté, il s'efforçait, sans succès d'ailleurs, de ressembler. — Jamais il n'eût pensé tout seul à trahir cet homme. Elle non plus n'y pensait pas; les réalités des choses n'effleuraient jamais son âme très poétique.

Comment cela s'était-il fait ? Ils ne savaient pas bien eux-mêmes. Laballerie en particulier avait gardé de son bonheur un étonnement qui, sans doute, ne s'était dissipé que lorsque la balle annamite, lui trouant la tête, l'avait mis à même d'aller se rendre compte des causes suprêmes de toute chose.

Cette liaison durait depuis trois ans lorsque M. de Croisilles avait fait placer le cousin Laballerie dans son régiment.

Quand avait éclaté la guerre du Tonkin, madame de Croisilles avait vivement encou-

ragé le colonel à demander un commandement. Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'est la résolution rapidement prise et irrévocable aussi — comme la destinée qui le menait — et dont lui fit part Raoul, de suivre M. de Croisilles que décidément il commençait à aimer plus que sa cousine. D'abord elle avait éprouvé un chagrin violent, puis un adoucissement était venu au cœur de la jeune femme en constatant que le départ de Raoul n'empêchait pas les robes de Prétio d'être des merveilles, et que ses succès à elle augmentaient par le fait de ce départ même.

Et bientôt le souvenir du jeune homme créa en elle un état vague d'attendrissement berceur où, parmi l'espoir des tendresses du retour, il y avait des visions de paysages d'éventail saupoudrés d'argent, et des conjectures vagues aussi sur les bouddhas en bronze, les peaux de boas et les dents de tigres que Raoul ne pouvait manquer de lui rapporter.

Cependant elle demeurait enveloppée d'une touchante mélancolie et repoussait les hommages de tous. Voilà pourquoi le

monde s'écria lorsqu'il sut les funèbres nouvelles de Phu-Lang-Thuan :

— Cette pauvre Ysabelle! C'est atroce, pour elle, la mort de Laballerie!

Mais le grand tort de l'opinion publique est de prétendre juger sur ce qu'elle sait et ce qu'elle croit voir. Madame de Croisilles fit, en effet, éclater un désespoir effrayant; et pourtant la cause de cette douleur n'était pas la mort du pauvre Laballerie Celui qu'elle pleurait au fond de l'âme : c'était son mari.

Pourquoi? Comment?... Que devine-t-on du cœur d'autrui lorsque l'on ignore tout du sien propre?... Le fait est que Diane s'aperçut en quelques secondes qu'elle avait toujours adoré le colonel. Le souvenir des premiers temps de son mariage survécut seul, enivrant et torturant. Elle sentit sa vie brisée, son âme rompue. Le remords d'avoir contribué au départ de M. de Croisilles pour la terre de massacres vint s'ajouter à toutes ses douleurs. Elle ferma sa porte aux consolations élégantes qui affluaient et se livra toute à son désespoir.

Et Laballerie? Infortuné Laballerie! à

peine éprouvait-elle pour lui un sentiment d'apitoiement vague et doux, comme le regret de la perte d'un caniche bien dressé. Et il avait en effet du chien familier la tendresse constante, soumise et discrète, ce pauvre petit capitaine au fin visage de femme, aux yeux calmes et voilés !... Maintenant que mari et amant n'étaient plus, Ysabelle revoyait chacun sous un aspect nouveau. A travers les crêpes noirs du deuil — comme en ces verres fumés dont on use pour les éclipses — les défauts de Croisilles se tamisaient, se transformaient : ses violences devenaient force, et gaieté ses débauches. Au contraire, les qualités douces, tranquilles et sans éclat de Raoul ne donnaient qu'une vision pâle, perceptible à peine.

Ainsi se peut-il expliquer comment le monde se trompait du tout au tout en faisant honneur de cette peine profonde au capitaine. Mais le monde n'a pas coutume de revenir sur ses arrêts, et du reste Ysabelle n'alla pas raconter ses impressions dont elle conserva pour elle seule les amertumes et les regrets.

II

Commentée par les journaux d'opposition, fâcheusement interprétée par la presse étrangère, la dépêche de Phu-Lang-Thuan avait failli causer la chute du cabinet. La crise avait été habilement conjurée par la retraite du ministre de l'agriculture. Mais tout ce qui rappelait ce fâcheux événement restait fort mal vu dans la *sphère* gouvernementale. Aussi, le ministre de la guerre fronça-t-il ses sourcils broussailleux, quand on lui remit la carte de madame de Croisilles.

— Qu'est-ce qu'elle veut? Me remercier d'être dépétrée de ce braque? Il m'a donné

assez d'embêtement comme cela. Aller reconnaître du terrain sans se faire éclairer... comme s'il cavalcadait au camp de Châlons !... Enfin ! faites entrer.

Elle était très jolie, Ysabelle de Croisilles. Très imposante aussi dans son long manteau de veuve, avec son pâle et hautain visage où un imperceptible semis de petits grains noirs donnait l'exquise sensation d'une crème parfumée de vanille. Ses cheveux roux, tordus, frisottants, s'éclairaient d'un reflet d'or vert sous la ruche de crêpe blanc qui soulignait l'austérité du deuil.

Elle salua sans pouvoir parler, s'assit... sa poitrine battait.

Le ministre prit la parole très doucement. Il se sentait intimidé comme à sa première sortie de Saint-Cyr.

— Madame, dit-il, à quoi dois-je l'honneur de votre visite? Croyez que je suis tout disposé... dans la mesure du possible...

— Je viens vous adresser une prière...

Un profond sanglot la força à s'arrêter. Fébrilement elle passa un mouchoir sur ses lèvres, sur ses yeux — un petit mouchoir à large bordure de satin noir qui secoua

dans l'air du cabinet ministériel un arome ambré. Elle reprit enfin, mais à chaque lambeau de phrase elle devait respirer fortement :

— C'est si pénible de parler de ces choses-là... Vous savez l'affreux malheur... Je compte sur la finesse de vos sentiments, sur votre cœur... sur votre tact...

Le ministre s'inclina devant cette flatterie nouvelle pour lui. Toujours haletante, madame de Croisilles continuait:

— Vous sentez certainement qu'il est très pénible de penser... La seule consolation... dans un malheur comme le mien... pouvoir prier sur la tombe de celui qu'on a aimé... Si, au moins, je pouvais avoir cette suprême et douloureuse joie... le corps de... de... mon pauvre... mon cher...

Alors elle fut prise, tordue par un spasme violent. Mais le ministre avait compris, et, tout en s'obstinant à lui faire accepter le verre d'eau qu'il venait de verser galamment :

— Soyez tranquille, madame, fit-il. Je vais donner des ordres, télégraphier là-bas. Le transport *le Crabe* va revenir incessam-

ment en France. Il ramènera... votre... Enfin tout sera fait comme vous le désirez.

— Merci ! ah ! merci ! fit la jolie veuve qui toujours sanglotait.

Et, Ysabelle sortie, le ministre humant l'air où flottait encore le parfum léger, murmura d'un accent rêveur ;

— Cré matin ! il y a des gens veinards d'être aimés ainsi !

. . . .

Le *Crabe* était arrivé à Toulon.

Madame de Croisilles en reçut l'avis par une lettre, toute faite de délicates circonlocutions, où le ministre lui disait qu'il serait trop heureux de s'occuper des détails douloureux et inévitables du lugubre rapatriement de l'homme pour qui elle conservait des sentiments d'affection si profonds.

Il y avait foule quarante-huit heures plus tard dans les immenses salons de l'hôtel de Croisilles entièrement drapés de noir, persiennes closes, une illumination jaune et funèbre de centaines de cierges mettent des reflets d'incendie triste aux tentures et comme du sang au bord des larmes d'argent qui paraissaient une pluie immobilisée

au mur. Sur un somptueux catafalque entièrement couvert de fleurs, on venait de placer le cercueil, et les faisceaux de drapeaux faisaient avec ces fleurs une ironie de couleurs joyeuses dans toute cette somptuosité mortuaire. Ysabelle, en proie à une exaltation qu'avaient décuplée les détails de toute cette mise en scène, abattue sur les genoux, se tordait en proie à une crise de désespoir qui faisait vibrer de saccades convulsives jusqu'à l'extrémité de son interminable traîne de crêpe. Un grand silence respectueux régnait.

Enfin madame de Croisilles se releva et, se voilant les yeux d'un geste d'une grâce navrée, elle souffla plutôt qu'elle ne dit :

— Je veux lui faire mes adieux, le voir une dernière fois.

Et comme quelques protestations s'élevaient, elle ajouta violemment :

— C'est mon devoir et mon désir suprême. Qui donc oserait me priver de cette joie dernière?

... Le cercueil était ouvert. Elle eut une hésitation... une pâleur profonde courut sur son visage. Enfin d'un mouvement ré-

solu elle s'approcha... Puis secouée d'un horrible frisson, elle se rejeta en arrière.

— C'est affreux, murmura-t-elle d'une voix détimbrée... Je ne le reconnais plus !...

Et derrière elle une voix s'exclamait avec stupeur :

— Mais c'est Labaillerie !

Madame de Croisilles fit la seule chose qui convînt : elle tomba raide, évanouie, sur le parquet.

. . . .

— Diable ! disait le ministre auquel la chose était contée le soir même, en voilà une gaffe !... Mais qui donc aurait pu deviner qu'il fallait lui faire expédier le mari ?

AU DESSERT

à Georges d'Esparbès.

— Ah! mon bon chéri, comme je suis triste et contrariée!... Je reçois de bien, bien mauvaises nouvelles de maman!...

Il était neuf heures du matin. La femme de chambre de Lina Pretty venait d'ouvrir les rideaux lourds dont les anneaux, en glissant sur les tringles, avaient rendu un son strident comme un ricanement moqueur.

Tout en se frottant les yeux — à ce plus cruel moment de la journée — René Legendre demandait d'une voix enrouée:

— Qu'est-ce qu'il y a?.. encore ta mère?... sa paralysie?

— Oui. Elle a eu une nouvelle attaque... Tiens, regarde ce qu'on m'écrit... Il faut absolument que je parte pour Poitiers... Marguerite, préparez le costume gris, mon nécessaire... Cette fois-ci, n'oubliez pas ma crème aux fraises...

Et sautant à bas du lit, avec un souple mouvement de chatte frileuse, Lina Pretty alla vers son cabinet de toilette où l'on entendait déjà l'eau bouillonner des robinets dans la baignoire de granit rose.

Sans même lire la lettre — à l'ennui d'en savoir le contenu pourquoi maintenant ajouter l'ennui de déchiffrer cette écriture de domestique provinciale — René alluma une cigarette et, accoudé sur les oreillers aux nœuds paille et noir, se prit à réfléchir...

Sans doute ce lui était un suprême agacement que ce départ brusque et toujours inattendu de sa maîtresse pour soigner cette mère si souvent en danger. Mais il trouvait un charme particulier à voir chez la fantaisiste et charmante créature ce sentiment sérieux.

Le fait d'avoir une mère, une mère qui se permettait d'être malade, une mère qu'elle

allait soigner au loin, la rapidité avec laquelle tout s'organisait pour qu'elle pût courir à cet impérieux devoir du cœur, tout cela semblait à René Legendre un luxe rare, un raffinement chez cette demi-mondaine. Il lui paraissait qu'ainsi elle se rapprochait des femmes de son monde à lui.

Le souvenir lui revenait de scènes de maladie où l'on voit de doux visages, anxieux, marqués d'une lassitude douloureuse, se pencher sur des souffrances, et des mains fines remuer des potions. Il respectait presque Lina d'être, elle aussi, capable de ces choses, comme si elle eût été élevée dans la compréhension de cette élégance suprême qu'est pour une femme le dévouement... Sa voix avait un accent attendri, grave, quand il cria par la porte du cabinet resté entr'ouvert et d'où arrivaient des bruits clairs de porcelaine et des parfums frais de verveine :

— J'avais demandé le hansom pour dix heures. Si tu veux, je te mènerai à la gare... L'express est toujours à onze heures vingt, n'est-ce pas?

Et une voix hâtive, surexcitée — par l'inquiétude sans doute — répondit :

— Toujours à onze heures vingt... je le suppose du moins... Tu seras bien mignon de me conduire jusqu'au train, mon pauvre loup.

Un chuchotement. C'était Marguerite, la femme de chambre, qui parlait tout bas. Puis la voix, de plus en plus surexcitée de Lina, s'élevait :

— Comment! ce costume n'est pas arrivé? Pousset me l'avait promis pour hier soir... Je l'avais tant recommandé! Envoyez vite quelqu'un rue de la Paix... que l'on prenne une voiture, vite, vite!

Et, malgré son peu d'habitude de creuser les surfaces, René était tout à coup frappé par le dualisme de cette blonde qui tant le charmait. Si inquiète de sa mère, et en même temps si agacée de n'avoir pas sa robe! Mais de cela encore il lui sut gré comme d'un ressort particulier de son caractère qui la faisait garder le besoin de sa parfaite élégance jusqu'aux heures de crise aiguë.

Naïf René! — Je crois nécessaire d'ouvrir ici une parenthèse, non pour mes lectrices qui ont déjà tout deviné, mais pour

mes lecteurs moins subtils et auxquels semblable aventure, plusieurs fois sans doute advenue, n'a pas dû ouvrir l'intellect.

La mère de Lina résidait à Poitiers, il est vrai — elle y exerçait même la profession de chaisière dans une église dont le nom m'échappe — mais de toute sa benoîte existence, elle n'avait eu la moindre attaque de paralysie. Lucie ne mettait jamais les jolies semelles étroites de ses bottines à Poitiers. Cette histoire, banale à faire pleurer, lui permettait de petites fugues à Orléans — à Orléans où le capitaine Gaston de Sérignac l'attendait avec fièvre. Et tandis que les deux amoureux oubliaient les heures, une amie, confidente discrète établie à Poitiers, expédiait à René Legendre les lettres et les dépêches dont, avant de quitter Paris, Lina Pretty lui faisait tenir tout un paquet.

Mais rien n'est parfait sur cette terre de mécomptes et, dans le cab qui les emportait au trot allongé d'un pur sang osseux, René disait à sa maîtresse :

— Surtout, ma chérie, réponds bien à mes lettres... Lorsque tu es auprès de ta

mère... sans doute parce que tu es si troublée, si inquiète... ce que tu m'écris ne répond pas du tout à ce que je t'ai écrit... On dirait que tu n'as pas lu mes lettres.

— Comment peux-tu penser!...

Quelle furieuse envie de rire, si elle n'avait pas été si agacée par l'attente de son costume!

Elle l'avait enfin, cette robe. Mais tellement tard!... Et, comme ils arrivaient au bas des Champs-Élysées, elle demanda à René, pour la septième fois :

— Quelle heure est-il?

— Onze heures moins cinq... Oh! il y a encore le temps.

Place de la Concorde, la voiture s'arrêta brusquement. Le pont était barré. En même temps venait de déboucher sur le quai une longue file d'attelages à huit chevaux, traînant d'immenses mâts rouges qui, arrêtés par le travers, formaient comme la barrière d'un vaste paddock. Les charretiers juraient, faisaient claquer leur fouet. Des gardiens de la paix gesticulaient.

— Prenez par la rue de Rivoli! cria nerveusement Lina au cocher, en soule-

vant le volet de la toiture du hansom.

Rue de Rivoli, encombrement nouveau. La roue d'un lourd fardier transportant une batteuse gigantesque s'était encastrée dans le sol. Et derrière les grands bras éplorés de la machine immobilisée, on voyait s'amonceler une cohue de fourgons, de charrettes, où des engins menaçants faisaient une barricade blindée de chaudronnerie monstrueuse.

...Quand ils arrivèrent à la gare d'Orléans, l'express était parti !

— Que veux-tu? tu prendras ce soir le train de huit heures, avait insinué René doucement.

Lina se résignait avec moins de facilité.

— Si tu crois que c'est agréable !... quand on vous attend...

— Mais, objecta le jeune homme, tu n'as cependant pas annoncé ton arrivée?...

Vivement elle se reprit :

— C'est vrai... Cependant on sait bien que maman étant si malade, je viendrai aussitôt que possible.

— Eh bien ! tu n'auras pu partir que ce soir... voilà tout.

Sans la réflexion qu'elle fit que René Legendre représentait une rente de cinq cents louis par mois, que cela durait depuis près de deux ans et durerait certainement longtemps encore, avec quel plaisir elle lui eût jeté au nez Sérignac — ce pauvre Sérignac arpentant vainement le quai de la gare, passant une maussade après-midi tandis que...

Elle aussi traîna une grise journée.

— Veux-tu venir dîner chez moi? avait demandé René.

— Oui, mais à six heures bien précises.

Elle ne voulait pas s'exposer à manquer le train de huit heures quarante. Elle attendrait plutôt à la gare.

Aussi dès les oranges granitées, et bien qu'il fût à peine sept heures :

— Je vais mettre mon manteau, fit-elle.

— Tu ne veux pas de dessert?

Sans même répondre, elle disparut.

A ce moment, le valet de chambre remit à René une dépêche. Celui-ci déchira le pointillé. Il lut, relut, sembla très étonné. Puis, jetant le télégramme sur la table, il demeura profondément songeur, et enfin se

mit à marcher d'un pas un peu vibrant dans la salle à manger...

Bientôt rentrait Lina Pretty.

— Eh bien! me conduis-tu à la gare?

— Non.

— Pourquoi?

— A cause... du dessert.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Sans rien ajouter, il prit la feuille bleue sur la table et la lui tendit.

D'un coup d'œil elle lut :

« Poitiers, 5 h. 30 soir.

» Bien arrivée. Ai trouvé mère très malade. Resterai quelques jours de plus. Demain lettre.

» T'embrasse bien triste.

» LINA PRETTY ».

Dans l'agacement du train manqué, Lina n'avait-elle pas oublié d'avertir son amie de Poitiers de ne pas envoyer le télégramme numéro 1...

Elle resta interdite et les deux amants se regardèrent un instant. René s'aperçut tout à coup que sa chérie avait les pommettes

un peu plates, et, la crispation qui le gênait pour respirer ayant cédé brusquement, il se mit à rire... sans amertume, constatant une fois de plus qu'on aime toujours moins qu'on ne le croit. Et avec un geste de vague explication :

— Elle est bien bonne, fit-il, mais tu comprends : rien ne va plus.

Voilà pourquoi, dans l'allée des Acacias, où les fouets blancs des cochers s'inclinent comme des cannes à pêche, on peut maintenant voir chaque jour Lina Pretty promener un regard engageant — et un brin enrageant.

FATALITÉ

au comte Marcel de Germiny.

Exquis, le pâté de canards que le chef avait servi ce matin-là au déjeuner du cercle. Trop exquis même, car mon ami Robert Mercier et moi y avions fait une telle brèche, qu'en nous levant de table nous éprouvions un vague sentiment de somnolence congestionnée.

— Veux-tu venir faire un tour? me demanda Robert. Allons jusque chez moi... Je vais te faire voir deux Forain!...

— Allons.

Depuis longtemps je n'avais pas eu occasion d'une heure de flâne avec ce bon camarade, et ce m'était un regret. Il y a quelques

années, il menait cette existence en dehors qui fait qu'on se retrouve incessamment. Tout à coup, il avait cessé d'aller aux courses, au théâtre, au cercle, dans le monde, sans qu'aucun raison extérieure parût expliquer ce changement... Je songeais à ces choses en montant avec lui les Champs-Élysées.

Il était une heure. A ce moment de la journée, l'animation sportive s'est éteinte, et le mouvement élégant ne fait pas encore affluer les voitures vers le Bois. L'avenue frigide, déserte, avait un aspect glacé de vaste route départementale. A peine quelques fiacres de çà de là, les cochers emmitouflés de cache-nez rouges, la main droite, qui tient les guides, fourrée dans leur capote, si bien qu'ils ont l'air de conduire avec le nombril. Une file de tombereaux charriant des débris de l'Exposition — désolants et flétris comme des joies mortes. De temps à autre, quelque landau sobre et cossu, avec, sur le siège, un valet de pied tenant des cerceaux, et, dans l'intérieur, de longs cheveux blonds d'enfants et l'aigre profil d'une gouvernante s'estompant derrière les glaces embuées.

Nous marchions très vite, oppressés par le

froid, fumant nos cigares à coups rapides, ne disant pas grand'chose, quand d'un commun mouvement nous nous arrêtâmes pour regarder un superbe cob bai brun, attelé à un tilbury de dresseur, qui venait de notre côté avec cette allure où l'on sent tant de vigueur assouplie en un rythme si parfait et qui est comme le *meneho* chevalin. — En ce moment, nous étions en face du palais de l'Industrie, presque à l'angle de l'avenue Marigny. Au moment précis où le cheval passait devant nous, il glissa des quatre pieds et s'abattit pesamment. Il restait là à terre, embarrassé dans les brancards, empêtré par les traits, avec un air d'abandon affolé.

Quelques-uns accoururent. Un groupe se forma, pérorant, gesticulant. Enfin le cheval fut dételé, relevé, emmené par la bride. La voiture seule endommagée, un brancard cassé, était halée vers la remise voisine par un attelage d'empressés, — parmi lesquels, bien entendu, un marmiton.

Et comme, en nous éloignant, je disais à mon ami :

— Une belle invention, décidément, que

ce pavé de bois!... La moindre gelée, la plus légère bruine, et ces malheureux chevaux ne tiennent plus debout. Voici sept à huit accidents dont je suis témoin à cette même place depuis un an...

Robert, devenu très pâle, me répliqua d'une voix étrange, un peu dure :

— S'il arrive tant d'accidents à cet endroit... c'est de ma faute.

— De ta faute?... tu es fou!

— Non... Mais moralement je suis innocent.

Et il continua, car mon air stupéfait impliquait toutes les interrogations et les demandes d'éclaircissement possibles.

— Ah! mon cher, comme des incidents sans importance apparente suffisent quelquefois pour déranger toute une vie! Tu as dû te demander pourquoi j'avais changé mon mode d'existence... Je vais te conter cette histoire... qui m'a ouvert les yeux sur le monde invisible!

Cette phrase, sa fin surtout, me saisit de quelque inquiétude. Était-ce le pâté de canards ou la crainte de voir Robert devenir fou, je ne sais, mais mon estomac se serra

désagréablement... Les yeux vagues, le front crispé, il reprenait :

— Tu te souviens de Georges Sauvinière et de sa mort tragique il y a deux ans et demi environ?... En rentrant chez moi, j'avais trouvé une lettre où il m'annonçait son dessein de se tuer. Je me rendis immédiatement dans ce petit hôtel de la rue des Saussaies, un garni borgne où il logeait depuis sa déconfiture. J'arrivai trop tard : il s'était pendu... Tandis que le domestique allait chercher un inutile médecin, prévenir le commissaire de police, je restai là, seul avec ce cadavre que nous avions étendu sur le lit... Autour du cou, un très mince filet violâtre, le visage presque souriant, le menton un peu projeté en avant... En faisant quelques pas pour aller à la cheminée allumer deux bougies, mon pied s'embarrassa dans la corde que nous avions coupée, jetée à terre. La curiosité me prit... une curiosité où rentrait une sorte de respect craintif... de voir de près, d'examiner, de palper *ce qui avait tué*... C'était un cordon de rideau, recouvert en laine rouge, à l'aspect bien bourgeois, bien débonnaire.

Et tandis que je le maniais avec dans l'esprit ce : « Quoi? c'est ca! » cet étonnement qui vient toujours de trouver si mesquins et si simples les facteurs du problème de la mort, qui nous apparaît tellement complexe..., il me revint alors au souvenir cette vieille superstition qui fait de la corde de pendu un infaillible porte-veine.

— Eh bien! tu as pris la corde... Mais je ne vois pas le rapport...

— Attends... Non, je n'ai pas pris la corde. Le commissaire de police qui allait venir demanderait à la voir, et je rougissais un peu de cet accès de superstition... Mais j'en ai coupé un petit bout, quatre ou cinq centimètres que, rentré chez moi, je mis avec soin dans mon portefeuille.

— Et alors?

— Alors, à partir du moment où j'ai eu ce bout de corde j'ai commencé à mal digérer, j'ai eu des cauchemars incessants, sans forme bien particulière d'abord, puis peu à peu cela s'est précisé et chaque nuit je revoyais Sauvinière, avec sa petite ligne violette autour du cou... C'était odieux. J'en

arrivais à redouter le moment de m'endormir. Je passais mes nuits à la partie du cercle... Quelles déveines j'avais! Tu ne peux t'imaginer... Enfin je suis tombé malade. Les médecins ne savaient que faire. Tu comprends que je n'allais pas leur raconter mes rêves. En ce moment-là j'étais avec Marthe... Tu sais Marthe... Un jour elle me dit que sa cuisinière connaissait un nommé Saggi... Tu n'en as pas entendu parler? Un homme prodigieux, mon cher. Un mage! — Robert prononça ce mot avec une intraduisible expression de respect inquiet. — Donc cette cuisinière se faisait tirer les cartes par Saggi. Marthe voulait le voir et me conseilla de le consulter... Je te dirai que ce Saggi est étonnant, effrayant même... Tu ne t'es jamais occupé de magie?

— Faiblement.

— Tu as tort. Vois-tu, on rit sans se rendre compte que l'on coudoie des choses terribles...

— Mais la corde! la corde! m'écriai-je.

— Ah! oui, la corde... J'y reviens. Pendant un an, j'ai étudié avec Saggi, et tout ce temps-là les embêtements ont continué

à pleuvoir sur moi... J'avais un paquet de Comptoir d'Escompte, je me suis cassé la jambe dans une chute de cheval, Marthe m'a lâché et comment! Je me suis brouillé avec trois amis de toujours, j'ai été négligé dans son testament par un oncle qui me faisait jouer aux échecs deux fois par semaine depuis quinze ans. Tout enfin, tout!

— Mais la corde? A quoi servait-elle?

— La corde! Justement: c'était la corde!

— Comment! elle portait la déveine?

— Oui, mon cher. Tu n'aurais jamais cru ça?... C'est parce que tu ne sais pas. Moi non plus, je ne savais pas alors. Mais maintenant!

Et, d'un air à la fois triomphal et douloureux, Robert ajouta :

— Je rêvais toujours du pendu, j'avais une maladie nerveuse... je l'ai encore du reste... N'y tenant plus, je pris le parti de tout raconter à Saggi, et il m'a tout expliqué!... Très mauvaise, ma corde! déplorable! un absolu porte-guigne!

— Allons donc! Encore une illusion fauchée... Pénible, très pénible! fis-je d'un ton conciliant.

— Ne plaisante pas. C'est absolument sérieux. Voici ce que m'a expliqué Saggi : la corde de pendu porte en effet bonheur, mais à la condition expresse que ce pendu ne soit pas un suicidé, mais ait été exécuté par la main d'un bourreau...

— Précieux renseignement... Mais le cheval de tout à l'heure ?

— J'y arrive... La corde du suicidé est, au contraire, un porte-guigne. Illuminé par cette révélation, j'ai voulu me défaire immédiatement du bout de corde que je conservais avec tant de soin et qui était la cause, indubitablement, de toutes mes infortunes. Mais comment m'y prendre ? Il ne fallait pas faire cette chose légèrement : le talisman pouvait tomber en d'autres mains, devenir le malheur de quelqu'un. En ce cas, la responsabilité m'en demeurait et, vois-tu, rien n'arrête le dégagement de la partie fluidique de l'âme comme...

— Merci, je veux l'ignorer. Enfin quel parti as-tu pris ?

— Je résolus de jeter à l'eau cette maudite corde. A cet effet, je suis sorti un soir de chez moi... tenant le bout de cordon

rouge... Il me parut avoir une teinte démoniaque. En traversant les Champs-Élysées, à cette place où nous venons de voir l'accident, je butte dans un tas de sable — on était en train de poser le pavé de bois — et je tombe si gauchement que je me recasse la jambe déjà démolie par mon accident de cheval. Dans ma chute, j'avais lâché la corde !... Je m'évanouis, on me rapporte chez moi où je suis resté trois mois étendu... La corde est demeurée dans la tranchée, on a pavé par dessus... Et depuis ce temps-là, tous les chevaux tombent à cette place, et il y a eu des accidents mortels !... C'est affreux et bizarre, n'est-ce pas?

— Terrifiant! accentuai-je avec conviction. Mais toi, au moins, es-tu désenguignonné?

— Moi? oh! je crois bien!... J'ai acheté la corde entière de Bramford, tu sais, l'assassin qu'on a pendu cet été à Londres. Je suis allé la chercher moi-même. Ça m'a coûté cher, mais je ne le regrette pas. Maintenant, j'ai la veine... Et au fait, je te l'annonce:... je vais me marier.

CRI DU CŒUR

à René Billotte.

— Eh bien! ma tante, nous voilà seuls. Qu'avez-vous à me dire qui vous tourmente?

— J'ai à te parler d'Adrien, mon cher enfant.

— D'Adrien? C'est lui qui vous donne de l'inquiétude?... Il a si bonne mine!

— Hélas! trop bonne mine.

— Je ne comprends pas du tout.

Et, d'un mouvement de sollicitude affectueuse, le capitaine Bréard rapprocha son fauteuil en bambou de la chaise-longue où sa tante venait de s'étendre, le dîner fini. C'était par une légère soirée de juin, en l'une de ces propriétés, assez nombreuses

encore dans le voisinage parisien, où les étangs anciens ont des mélancolies de légende et dont les arbres très vieux paraissent, avec le frisson de leurs feuilles, se dire les uns aux autres des histoires oubliées de tous.

Madame Dernessainte — une femme de quarante-cinq ans environ, avec un profil fatigué et fin, des cheveux blancs déjà sans doute et qu'elle poudrait par cette dernière coquetterie qui espère faire reculer la vieillesse en allant à sa rencontre — poussa un grand soupir, et, regardant l'horizon bleuâtre où montait une buée légère :

— Oui, je suis bien tourmentée, répéta-t-elle. Mon Dieu! c'est un peu singulier, un peu gênant à te dire, mais j'ai très confiance en toi... dans cet ordre d'idées surtout...

— Voilà une restriction qui m'épouvante, fit Henri Bréard avec un rire. Vous savez que je suis tout à vous; j'écoute.

— Voici ce dont il s'agit. Tu sais... car tu dois te souvenir des affres par lesquelles tu as fait passer ta pauvre mère... tu sais que tant que l'on a un fils à élever, à former, on

est toujours dominé par une préoccupation unique et constante : pourvu qu'il se conduise bien! qu'il ne fasse pas de mauvaises connaissances! qu'il n'aille pas, si jeune encore, rencontrer quelque vilaine femme...

— Oh! pour cela vous pouvez être tranquille. Adrien ne court aucun danger aux Armoises...

— Pas assez peut-être!... Oui, c'est bien ce que je veux dire. Ne prends pas cet air stupéfait... Pendant bien des années j'ai entouré Adrien d'une surveillance de toutes les minutes... Pauvre petit, je dois dire qu'il s'y prêtait sans même paraître s'en douter... et puis je me suis rassurée, j'ai pensé avec une joie extrême qu'il ne serait pas un mauvais sujet... A cette joie un étonnement a succédé en lui voyant prendre ses vingt ans, puis ses vingt et un, sans qu'il parût s'apercevoir de la vie... Maintenant ce n'est plus un enfant : il a vingt-deux ans, pense donc. C'est un homme! Et cependant il a conservé des goûts qui ne sont plus de son âge. Ainsi : il nous a quittés aussitôt après le dîner, sais-tu pourquoi faire?

— Ma foi ! non.

— Eh bien ! il doit être à la volière, en train de donner à manger aux tourterelles... Il sait que cela m'agace, aussi se cache-t-il.

— Eh ! eh ! ma tante... les tourterelles sont des volailles très suggestives...

— Pour toi peut-être !... Je te garantis qu'elles ne suggèrent rien à mon fils ! Et je t'avoue que je n'en suis pas très... flattée. Un homme doit avoir d'autres pensées, d'autres désirs que de donner du grain à des oiseaux. Franchement, je suis très ennuyée... et un peu inquiète, car enfin on a déjà vu des garçons avec des apparences magnifiques et qui... Voyons, avoue que c'est effrayant ?

— Alors, vous voudriez que votre fils fût un fêteur comme moi ?

— Je n'en demanderais pas tant... Je regretterais même...

Le capitaine salua en riant :

— Je vois cela d'ici. Vous souhaiteriez un juste milieu... une conduite centre gauche, jusqu'au jour où le mariage rangerait Adrien dans la droite.

Madame Dernessainte soupira.

— Certes, c'est aussi bien pénible pour une mère d'en arriver à souhaiter l'inconduite de son fils... Et cependant mon pauvre mari me le disait souvent quand il me reprochait d'élever Adrien trop exclusivement : « Il faut qu'un homme soit un homme »... Depuis quelque temps, je vois les choses autrement qu'autrefois. Et personne à qui me confier!... Impossible de parler de cela au curé, il est excellent... mais il n'aurait pas compris. Aussi j'ai été bien contente d'apprendre que tu allais venir... Ah! si j'avais une fille!... comme c'est plus commode!... Enfin!

— Enfin, ma chère tante, comme Adrien n'est pas une fille, il faut prendre votre parti, et vous avez raison de désirer qu'il vive comme tout le monde... Mais, dites-moi, êtes-vous sûre qu'il n'ait pas ici quelque amourette? Ce matin, j'ai remarqué à la laiterie certaine petite roussotte...

— Ah! tu l'as vue! N'est-ce pas qu'elle est vraiment très bien?... Mon Dieu! je me rends compte que c'est assez choquant ce que je te dis là...

— Eh bien?

— Eh bien ! rien ! Adrien n'y fait pas attention !... Je l'ai fait surveiller par Claude, le vieux jardinier, tu sais bien : l'ancien valet de chambre de mon beau-frère auquel j'ai donné ses invalides ici, il t'a fait sauter sur ses genoux quand tu étais petit. C'est un très brave homme, il adore Adrien. Je ne lui ai pas précisément dit les choses crûment comme à toi, mais... je lui ai laissé entendre... Il a interrogé l'enfant adroitement, en taillant des rosiers avec lui... C'est encore un de ses tics, les rosiers... Je te demande un peu si c'est supportable ! Tout ce qu'il a obtenu comme aveu, c'est que ma petite laitière a les cheveux trop rouges et qu'elle est trop hardie !... Que faire, mon cher ami ? conseille-moi.

— Ma chère tante, confiez-moi Adrien une quinzaine de jours. Je l'emmène à Paris... L'Exposition, voilà un excellent prétexte ! Et je vous renvoie un homme fait.

— Pas défait surtout ! implora la mère revenant à ses premières craintes.

Ce fut ainsi que se décida le départ d'Adrien pour Paris. Il devait loger chez

son cousin qui, à son entresol de l'avenue de Messine, avait une chambre toujours prête pour les camarades de passage. Le jeune homme ne manifesta, du reste, aucune joie à l'annonce de ce voyage. Avec une minutieuse sollicitude, il recommanda à Claude ses animaux favoris et suivit M. Bréard sans la moindre marque de plaisir ou de mécontentement.

Dès le lendemain de leur arrivée, après lui avoir fait absorber un déjeuner médité avec soin, le capitaine conduisit Adrien à l'Exposition. Sans s'attarder aux locaux où les produits exotiques avaient l'air si triste, ni devant les portraits du président Carnot, ni même — ni surtout — aux beaux-arts, ils allèrent droit à la rue du Caire grouillante, et, fendant l'ahurissement des provinciaux et la flâne indolente des gens de « là-bas » avec leurs yeux rapides et leurs gestes lents, ils entrèrent au concert égyptien. Le derviche tourneur exécutait son petit travail avec l'air satisfait de quelqu'un qui a conscience de posséder un bien joli talent. Son jupon blanc tourbillonnait, et il avait la bouche ouverte.

Adrien le regarda un instant, puis :

— Si nous nous en allions? fit-il. Ça me donne mal au cœur.

— Oui, c'est idiot. Mais il faut rester pour voir la danse du ventre... Voilà qui est étonnant!

Et le capitaine ajouta quelques mots de commentaires qui firent rougir le jeune homme.

La danse du ventre commença... Au bout de quelques minutes, la figure d'Adrien prit une expression étrange; enfin, il se mit à pouffer de rire.

— Qu'est-ce que tu as? interrogea M. Bréard en se disant à part soi : manifestation d'énervement, excellent symptôme.

Et, riant toujours, l'ami des tourterelles répondit à mi-voix :

— Tu ne sais pas ce que ça me rappelle?... La vache du garde... quand elle a eu son veau, il y a trois semaines... elle faisait justement des choses comme ça avec son ventre... Pouah! que c'est vilain!

Le capitaine emmena son élève.

Ils virent le café Algérien. Ils virent les

Javanaises et leur danse mystérieuse et irritante. Là, Adrien parut s'intéresser. Il regarda longuement les singulières créatures aux petites faces casquées et inquiétantes d'idoles dont la dorure serait éteinte par le temps, avec leurs gestes mous et souples de volupté triste. Quand il eut bien regardé, il les déclara semblables à des singes — et M. Bréard devint préoccupé.

Les jours suivants le capitaine organisa des dîners avec de jolies filles aux larges chapeaux, aux cheveux rutilants et parfumés. Puis, par les belles soirées fraîches, confortablement installés en des fauteuils profonds, ils regardaient le va-et-vient rieur du Jardin de Paris, les danses folles sous la lumière joyeuse des globes de cristal rose et blanc, pareils aux grappes énormes de quelque groseiller gigantesque obtenu par un Eiffel horticulteur.

Toujours placide dans sa grasse fraîcheur, Adrien disait tranquillement :

— C'est très joli.

Mais, quand il sentait sous la table le frôlement provocant de la jupe d'une de

ses voisines, il retirait précipitamment son genou.

Ce pupille ne tarda guère à agacer et à ennuyer prodigieusement son Mentor, qui eut un soulagement le jour où le jeune homme déclara qu'il voulait retourner aux Armoises. Et le capitaine écrivit à madame Dernessainte :

« Décidément, ma chère tante, vous avez trop bien élevé votre Adrien. Il est sage, imperturbablement sage, comme le saint Joseph en chêne sculpté qui tient si gauchement son lis dans la chapelle des Armoises. Cependant Adrien, lui, n'est pas en bois... Il faut donc encore espérer. Laissez faire la nature; elle se rattrape toujours. »

Néanmoins, madame Dernessainte fut atterrée. Et cela d'autant plus que le séjour à Paris parut avoir produit un fâcheux effet sur le caractère de son fils; il lui sembla aussi qu'il avait moins bonne mine. Sa passion pour les rosiers et les tourterelles reprenait un développement nouveau.

Cependant la surveillance du vieux Claude s'exerçait plus que jamais. C'étaient chaque jour des conférences entre madame Dernessainte et lui. Adrien n'allait-il pas parfois à la lingerie? ne le voyait-on pas causer avec les filles de ferme? Toujours même réponse : le chenil, la volière, les rosiers, M. Adrien ne s'occupait pas d'autre chose.

Un matin, cependant — huit jours après la cure si infructueusement entreprise par le capitaine — madame Dernessainte vit accourir Claude. Son air était mystérieux, affairé et joyeux.

— Madame, dit-il, madame!... monsieur Adrien est amoureux!

— De qui ? Qui t'a dit?... Quoi? Tu as vu ?...

— Oui, madame, j'ai vu... M. Adrien était tout à l'heure dans l'allée des Tilleuls, moi j'étais derrière la charmille à rabattre la pelouse...

— Et tu as vu Adrien... avec... une femme?...

— Non, il n'y avait pas de femme... Mais je suis tout de même bien sûr qu'il est amoureux, car j'ai entendu...

— Quoi?

— Eh bien! voilà : M. Adrien tapait très fort, comme ça, avec sa canne sur le gravier... et il disait tout haut : « La rosse!... la rosse!... la rosse!... »

SAUVÉ!

à Albert Dethomas.

I

— Donnez-moi le numéro sept... On va venir me demander.

La maîtresse de l'hôtel — un de ces hôtels silencieux et déserts qui avoisinent la gare Saint-Lazare, et à la porte desquels jamais fiacre à galeries ne dépose de malle — prit une clef et la tendit à Max.

Il monta l'escalier en homme qui connaissait les êtres de cet asile des amours furtifs. Sur le palier du premier, un garçon moustachu, en tablier crasseux, le salua d'un bonjour familier en lui demandant avec un fort accent alsacien:

6

— Voulez-vous du feu?

— Certainement.

— Et du thé?

Max eut un instant d'hésitation. Puis il se décida :

— Non... Du frontignan avec des biscuits.

Et il entra dans la chambre numéro 7. Une pièce tapissée de papier-velours grenat, aux meubles de reps vert — le tout passé, terni, exhalant cette odeur plate qui est comme la poussière des atmosphères peu renouvelées.

Et, tandis que le garçon qui avait apporté un panier de bois disposait dans l'étroit foyer l'empilement méthodique des bûches, Max regarda sa montre. Quatre heures moins un quart... Quinze minutes à attendre... Et comme il n'avait pas de journaux, il se mit à penser.

Très gentille cette petite madame Jodelet, la blonde — elle était blonde — qu'il attendait. Elle avait fait quelques façons pour accepter ce rendez-vous, mais bien peu, c'était une justice à lui rendre... Oui, très gentille : potelée, avec de grands yeux mou-

vants et rieurs, et la jolie pâleur de cire de ces éternelles enfermées des comptoirs parisiens. Elle était vraiment très bien. Beaucoup trop bien pour le chemisier Jodelet, son mari, cet être ridicule et prétentieux et emphatique... Jodelet était cependant un des souvenirs les plus anciens de Max, il lui avait fait les plastrons impeccables de ses premières folies et les chemises en surah de ses premières ivresses; il y avait bien douze ans qu'existait entre eux ce que le marchand appelait « d'excellentes relations commerciales ». Comment ne s'était-il aperçu de rien, ce mari?... C'est en choisissant des cravates, trois jours auparavant que cela s'était fait. Et Max s'étonnait de ne pas s'être avisé plus tôt combien madame Jodelet avait fuselés les bouts de ses jolis petits doigts. Il est vrai que d'ordinaire, dès qu'il entrait dans le magasin, Jodelet se précipitait, interposant sa faconde, pérorant, discourant politique, théâtres, économie sociale. Ce jour-là, l'esprit — évidemment déchu, mais très ironique — qui dirige les adultères, avait voulu qu'il fût absent. Max et la blondine causèrent, et la conclusion...

Elle n'allait pas tarder, la conclusion : voici qu'il était quatre heures.

Le jeune homme rajouta deux bûches au feu.

... C'était là une aimable foucade. Rien de sérieux assurément. Rien de très brillant même. Mais ces petites bourgeoises sont parfois d'un ragoût très appétissant. Et puis pas d'ennuis à redouter : cette aventure ne pouvait avoir de suites, ni l'entraîner bien loin... Une jolie bague, quelques brimborions de toilette, et, quand il en aurait assez : adieu chère petite !

Pour le moment elle ne se pressait pas d'arriver la chère petite. Il était quatre heures dix. Plusieurs fois déjà Max avait cru entendre dans la rue le bruit d'une voiture qui ralentissait en se rapprochant du trottoir comme pour s'arrêter. Mais le roulement avait continué ; et la petite main dont les doigts fuselés faisaient si suavement frissonner le satin des cravates, n'avait pas heurté la porte du numéro 7.

Une impatience montait les nerfs de Max devenu très fébrile. L'attente lui fouettait un désir au cœur...

Quand il quitta la chambre, cinq heures était déjà passé. Après avoir payé l'appartement demeuré inutile, le feu qui n'avait éclairé que sa déception, le frontignan dans lequel les biscuits n'avaient point trempé, il ne put s'empêcher de dire à la maîtresse du discret hôtel :

— On viendra peut-être... dans quelques minutes... demander le monsieur de la chambre 7... Voudrez-vous dire que j'ai attendu une heure et demie... mais que demain à quatre heures je serai là... A quatre heures, n'est-ce pas? vous direz bien...

Et la dame — une personne en robe noire à l'allure austère — s'inclina en assurant d'une voix onctueuse et détimbrée :

— Soyez tranquille, monsieur.

II

Le lendemain, Max s'éveilla de fort mauvaise humeur. Après son rendez-vous manqué, il avait été flâner au cercle, s'était assis à une table de poker. Une déveine sans nom ! Le soir il avait tenté de se refaire au baccara : même guigne ! Et comme le propre de l'homme et de la femme aussi est, — quand ils ont fait quelque sottise, — d'accuser autrui de les y avoir poussés, Max ne manqua pas de se dire :

— Cette petite Jodelet, c'est pourtant sa faute ! Si elle était venue...

Et ses regrets se multipliaient par le nombre des louis perdus la veille.

Il fut tiré de ces mélancoliques réflexions par l'entrée de son valet de chambre qui vint lui dire :

— Le chemisier de monsieur est là.

— Qui ?... M. Jodelet?

— Oui, monsieur.

— Mais je ne l'ai pas fait demander !

— Non, monsieur, en effet... Il dit qu'il a besoin de parler à monsieur.

— Soit... Faites-le entrer.

Et tandis que le domestique était sorti, Max prit dans un de ses tiroirs un revolver qu'il mit dans sa poche en se disant :

— Qu'est-ce que cela signifie?... Est-ce que je vais avoir une histoire ridicule?... Voilà une femme qui me procure de l'agrément !

— Monsieur...

Il se retourna brusquement. M. Jodelet était devant lui, saluant avec un grand rond de bras. Max [remarqua que son visage était pâle, son air très sombre,

— Que voulez-vous, monsieur Jodelet? interrogea-t-il d'un accent un peu nerveux.

— Monsieur, je vais m'absenter pour quelque temps... Deux mois sans doute.

Et, avant mon départ, je fais le tour de mes clients... de mes clients de choix comme monsieur... Voici l'hiver, et je crois me souvenir que monsieur doit avoir besoin de chemises de soirée... Les plissés sont devenus bien vulgaires... On fait le gilet plus ouvert cette année... Et puis nous abaissons le col... Je tiendrais expressément à établir moi-même le modèle de monsieur avant mon absence.

— Mais où allez-vous donc? demanda Max qui, sans suivre les dissertations du chemisier sur les variations des cols et des gilets, se disait que cette absence du mari donnerait quelques loisirs à la blonde potelée.

— A Alger... ou à Malaga...

Et il ajouta d'une voix caverneuse :

— C'est pour la santé de ma femme.

— Ah! vous emmenez madame Jodelet, fit Max désappointé. Elle est malade? On ne le dirait pas... Qu'a-t-elle?

Bien persuadé maintenant que M. Jodelet ne savait rien, il prit un plaisir pervers à insister en disant :

— Il y a peu de jours encore je l'ai vue...

quand j'ai été choisir mes cravates. Elle est un peu pâle, il est vrai... mais toutes les blondes... Malade, une brave petite femme comme cela, c'est dom...

A sa stupéfaction, Jodelet l'interrompit avec violence :

— Une bonne petite femme ! elle!... Une misérable !...

Max tressauta à cette exclamation, et voyant le chemisier qui, subitement furieux, levait les poings au ciel, il mit instinctivement la main dans la poche où était son mignon revolver. Sans remarquer ni comprendre ce mouvement, Jodelet continuait :

— Tenez, monsieur, vous êtes un de mes plus anciens clients, je vous suis attaché... Et puis ça me fera du bien de tout vous dire... J'en étouffe, voyez-vous!... Ma femme me trompait, je m'en suis aperçu... J'ai tout appris il y a un mois. Elle me trompait avec des clients : j'en ai découvert cinq... Tous mariés... décorés, il faut lui rendre cette justice... Qu'est-ce que je pouvais faire? Du bruit? C'était perdre ma clientèle... Les provoquer? On ne va pas sur le terrain avec un fournisseur, et du

reste, je ne sais manier que les ciseaux... Je voulais me venger pourtant. Et je me suis vengé !

Max était un peu mal à l'aise. Il crut cependant indispensable de placer une interrogation d'un vif et cordial intérêt.

— Comment cela?

— Voilà : j'ai eu une idée... L'instruction, ça sert toujours : je me suis rappelé l'histoire de la Belle-Ferronnière. Mais j'y ai apporté une variante. Ce n'est pas moi qui... Ça c'est trop bête. J'ai été à la consultation de l'hôpital du Midi. J'ai avisé un fort gaillard et me suis entendu avec lui... Ça m'a coûté cent francs et un vêtement complet... Et je l'ai emmené chez nous comme un cousin de province venu pour acheter les démolitions de l'Esplanade des Invalides... Oh ! il a tout de suite été très bien avec ma femme !... Un de plus ou de moins... Mais j'ai été vengé. Car les cinq mariés... Et vous comprenez ce que ça va faire ! ricana-t-il avec un éclat de voix terrible.

Puis se radoucissant tout à coup d'un ton très sombre :

— Eh bien ! monsieur, vous ne le croirez pas, il m'a pris des remords. Je ne suis plus sûr d'avoir bien fait... Oh ! ce n'est pas à cause de ces cinq individus, non, mais malgré tout... j'aime ma femme... Et elle s'entend si bien aux affaires... D'ailleurs, maintenant, après une leçon comme ça, elle se tiendra tranquille, j'en suis certain. Je vais l'emmener, la bien soigner... Mais tout ce que je dis là n'intéresse guère monsieur... Alors, nous tiendrons les cols plus bas, un peu.

— Oh ! ça m'est égal ! Tout à fait bas, si vous voulez, mon cher monsieur Jodelet. Vous avez tant de goût, d'ingéniosité... Allons, adieu, bon voyage... Bon voyage... bonne chance aussi.

Et, le chemisier sorti, Max, très ému, se laissa tomber dans un fauteuil avec ce cri d'égoïsme suprême :

— Eh bien ! je l'ai échappé... belle.

TOUJOURS LA MÊME

à Félix Wacquez.

C'était à la troisième représentation de *Samson et Dalila*, au théâtre de Rouen.

Le rideau venait de baisser sur le dernier tableau — l'écroulement du temple vengeant l'héroïque dupe d'Amour. J'entendis, au travers de la rumeur de triomphe et du crépitement des applaudissements, un cri qui par instants perçait les autres sons et les dominait, jeté avec une sorte de frénésie : « Bravo Samson ! Bravo ! »

Cela venait d'un fauteuil assez loin derrière moi ; je ne pus d'abord distinguer le personnage qui exprimait aussi singulièrement son enthousiasme — quelque ami

du ténor, peut-être. Mais lorsque les spectateurs repris par la vérité, encore un peu vibrants mais silencieux maintenant et surtout préoccupés de la conquête de leurs pardessus empilés, eurent presque tous quitté la salle, dans la solitude, où flottait cette poussière que font et remuent les foules, le cri de tout à l'heure éclata de nouveau et avec une sorte de délire : « Bravo Samson! »

J'allais sortir, je me retournai vivement : il me sembla avoir déjà vu ce fanatique admirateur. Mais où? Ma mémoire se perdait dans le vague du souvenir. Assurément, je le connaissais.

Ce fut donc sans surprise que, un quart d'heure plus tard, dans un café voisin du théâtre où je m'étais assis après la représentation, je le vis entrer et aussitôt venir à moi en me disant :

— Tiens, te voilà?... Comment va?

Je lui serrai la main avec une réponse vague. Sans doute, je finirais par savoir qui il était, car, à son attitude, je voyais que nous devions être assez intimement liés, ou l'avoir été. Il prit place à côté de moi.

— Une belle chose que cet opéra! fis-je.

— Tu trouves?... Moi, la musique, je m'en fiche.

Il avait répondu cela avec la plus flegmatique sincérité, absorbé profondément dans une délicate opération qui consistait à mélanger sa bière d'un grand verre d'absinthe pure que le garçon, qui semblait connaître ses habitudes, lui avait servi.

Cependant je me ressouvenais de son excitation de tout à l'heure; il n'aimait pas la musique? Alors il avait quelque raison spéciale de hurler : « Bravo Samson! » avec tant de conviction? — Or c'est une rareté intéressante que de rencontrer des gens qui ont une raison spéciale pour faire ce qu'ils font.

Et le mélange de l'absinthe étant accompli, je dis :

— Pourtant, tout à l'heure, tu applaudissais avec un certain enthousiasme.

— Pas la musique, je ne m'y entends pas... Mais l'individu, ce crâne qui fait dégringoler toute la baraque sur cette rosse qui l'a vendu... Voilà ce qu'on devrait leur faire à toutes!... à toutes!...

Il vida son verre d'un seul coup... Puis il fit un signe au garçon qui lui apporta un autre bock et une nouvelle dose d'absinthe.

Je le regardais avec attention. Le gaz creusait impitoyablement son visage éreinté par le vice, et la souffrance aussi peut-être; il avait de singuliers yeux d'un gris sale et comme déverni, où la pensée transparaissait mal. Son nez bourgeonnait. Sa lèvre, un peu molle, pendait lorsqu'il ne parlait pas, et un léger tremblement remuait ses longues mains maigres et jaunes dont les ongles semblaient morts.

Il égouttait de nouveau l'absinthe dans la bière, et, à mi-voix répétait :

— Écraser... écraser la coquine!... ça doit être si bon... Voilà qui vaut la peine d'y laisser sa peau!...

Et tout à coup relevant la tête :

— Tu t'en souviens de cette rosse, tu l'as connue, n'est-ce pas?

Je me doutai que la « rosse » dont il s'agissait n'était pas la belle Philistine tondeuse d'hommes, mais quelque autre de sa descendance; et je répondis :

— Non, je ne l'ai pas connue.

— Mais si, fit l'ivrogne avec insistance, tu l'as connue, je te dis...

Le second verre était bu. Un troisième était déjà devant lui qui allait subir le même sort. Il donna un coup de poing sur le marbre de la table.

— Tu t'en souviens, affirma-t-il avec une colère subite, seulement tu te fiches de moi comme tous les autres... On n'a pas un ami sur la terre!...

... Des larmes se mêlèrent au quatrième bock absinthé. Je me levai, remettant mon paletot :

— Je prends le train de huit heures demain matin. Bonsoir, mon cher. Je vais me coucher.

Mais il retenait ma main, s'y cramponnant.

— A quel hôtel es-tu? demanda-t-il.

— Là, tout près, à l'hôtel d'Angleterre.

— Je vais t'accompagner... Je veux... je veux tout te dire...tout...

Et, se hissant sur mon bras, il se mit debout et sortit avec moi.

Nous marchions sur le quai. Par cette froide nuit claire toutes les choses apparais-

saient avec la netteté noire et grise d'une épreuve photographique — piquée de ci de là par la flamme de quelque réverbère ou d'un fanal tremblotant au sommet d'un mât. Très loin haletait une machine à vapeur.

Mon bizarre ami ne disait plus rien.

Mais, avivée par l'air glacial, son ivresse croissait. Cela était évident, à sa marche de plus en plus traînante.

— Tu ne rentres à Paris que par le train de deux heures? demandai-je, au bout d'un instant pour rompre le silence.

— Rentrer à Paris? fit-il, rentrer à Paris!... Y a pas moyen.

— Pourquoi cela?

— La belle question! puisque je suis en résidence à Rouen... Que je remette les pieds à Paris et je suis coffré... Rupture de ban! mon vieux.

Un haut-le-corps de stupéfaction m'avait éloigné de lui. Mais il se raccrocha à mon bras :

— Non, je ne peux pas remettre les pieds à Paris... Et pourtant c'est là qu'elle doit être, la rosse... Oh! si je la tenais!... Écoute, je vais te raconter ça, parce que tu

es un bon garçon, je le sais... Je l'avais épousée par amour, elle n'avait rien, mais rien... Elle s'appelait Diane... Quel nom, hein, pour une rosse comme ça!... Elle travaillait pour vivre avec sa mère... Une figure, mon cher... tu te serais mis à genoux devant; et puis si douce, si douce... Jamais elle ne disait non à rien... Elle souriait toujours avec un air de penser à des choses qu'on ne voyait pas... Ah! la rosse!... Tu te souviens bien que j'avais eu la médaille d'or à l'internat, j'adorais la médecine... mais moins qu'elle. C'est long de se faire une position... elle aimait tant les cadeaux; je suis entré chez un agent de change... C'est alors que j'ai perdu de vue tous les camarades... En commençant, ça allait bien... Ferme contre primes... J'en ai gagné de l'argent! Mais aussi ce qu'elle en boulottait! Tu comprends, elle m'avait abruti, je ne pouvais pas lui voir l'air triste. C'était si joli son sourire... Et puis la dégringolade est venue... et toujours il fallait de l'argent. J'ai fait des billets. Mais ma signature, qui en voulait? Personne. Alors, que veux-tu? j'en ai fait de

fausses, des signatures. On aurait dit que ça me portait la veine : je regagnais toujours avant l'échéance, alors je retirais les billets... Ça allait bien, très bien... Un beau matin, je me réveille; elle n'était plus à côté de moi, au pied du lit il y avait deux hommes, quelles sales têtes!... c'étaient des agents... ils m'emballent. Et sais-tu... non, tu ne t'en douterais jamais — et il eut un rire hystérique qui sonna lugubrement sur le quai désert — c'était elle, mon cher, elle! la Diane aux yeux purs, avec son sourire candide, qui m'avait dénoncé... pour pouvoir vivre tranquillement avec un bookmaker... Ah! elle en a maintenant de l'argent.

Il s'apaisa tout à coup.

— Moi, continua-t-il, j'ai tiré cinq ans... Maintenant, ici, je ne suis pas malheureux... j'ai fait un petit héritage, je pêche à la ligne... C'est égal!...

Sans un mot de plus, il me quittait. Brusquement je retrouvai dans mon souvenir toute la personnalité de ce camarade de jeunesse. Je revis ses vingt-cinq ans ambitieux, travailleurs, ardents, l'intelligence

pensive de son regard, ce je ne sais quoi d'informulable qui marque ceux qui doivent aller très haut et très loin...

Et tout à coup, au milieu du silence nocturne, la voix chevrotante et fêlée du faussaire m'arriva. Elle rauquait l'exquise phrase dont la traîtresse Philistine enivre son amant :

Ah ! réponds à ma tendresse !

PREMIER PAS

à William Chaumet.

Dans la cour du lycée la récréation avait une animation particulière. Ainsi en était-il chaque samedi veille du jour de sortie. La perspective du libre lendemain soufflait une griserie dans l'atmosphère humide et lourde de l'ancien monastère, et le vent qui bruissait par les feuilles académiques des platanes, aux troncs luisants, épluchés, polis, alignés en quinconces, semblaient siffloter un chant d'indépendance et de joie.

Un partie de barre scindait en deux camps la première division — des garçons de quatorze à seize ans. Et c'était des galops effrénés avec les lourds souliers sonnant

sur la terre dure comme un marbre de cheminée, des cris vibrants, des rires aigus dont la strideur se détachait sur quelque exclamation rauque de voix désaccordées par la puberté.

Sous les arceaux bordant la cour, avec la régularité d'oscillations d'un pendule, allait et venait le maître d'étude. Non plus le « pion » d'antan, honni et haineux, courbé piteusement dans sa redingote luisante et sous son chapeau graisseux, — mais un garçon presque trop élégant, à l'allure dégagée, dans un complet à carreaux, avec un melon marron, tout entouré du respect curieux des élèves auxquels il ne cachait point qu'il collaborait à des chansonnettes pour les cafés-concerts.

Par les fenêtres ouvertes des dortoirs, on voyait à l'intérieur les garçons de salle apportant en de grandes corbeilles d'osier les chemises empesées que la lingère faisait déposer sur le pied de chaque lit.

Ah! ce fut bien gaiement qu'au roulement de tambour annonçant la fin de la récréation, tous quittèrent la partie pour reprendre les rangs.

Dans ce court moment de désordre préparateur de l'ordre, un jeune potache d'une quinzaine d'années prit à part un de ses camarades, et après quelque hésitation lui demanda :

— Dis-donc, Barachin... veux-tu me prêter deux francs?

— C'est que je n'en ai pas beaucoup.

— Moi, je n'en ai que trois.

— Et moi aussi.

— C'est embêtant... Tu en demanderas à tes parents... Il me faudrait cinq francs absolument...

— Pourquoi faire?

Alors la voix de l'emprunteur prit un air d'importance grandiose, et il proféra :

— C'est pour aller chez une femme.

Le visage de Barachin s'élargit avec une expression d'admiration et, tirant son porte-monnaie de sa poche, il tendit deux pièces.

— Tiens, fit-il... Qui est-ce? dis.

— La grosse en rouge de la rue Navier.

— Tu me raconteras?... Tout?

— Oui, sûr !...

Ils étaient les derniers. Et d'un ton persi-

fleur, le monsieur en complet gouaillait :

— Eh là-bas ! Lannoi ! Barachin ! ne vous pressez pas, on vous attend !

Vite ils coururent se mettre sur les rangs.

*
* *

Ils la connaissaient bien de vue, tous les lycéens de la première division, cette grosse femme brune dont les pectoraux énormes, arrondissant les plis amples d'un caraco rouge, s'affalaient éternellement sur le rebord d'une fenêtre d'où elle surveillait la rue Navier comme un pêcheur, le goujonnier sur l'épaule, inspecte la rivière.

La rue était bien tranquille, retirée, discrète, ainsi qu'il convient aux patriarcales débauches de la province. Elle menait à l'église Saint-Appollinaire et c'était par là que passait le détachement des collégiens que, sur leur demande, l'on conduisait se confesser à la paroisse.

Quand la persistante apparition de la femme en rouge eut été déterminée, ce fut parmi les lycéens une explosion de ferveur

catholique qui surprit fort l'administration. A chaque instant, sous prétexte de la moindre fête, tous les élèves demandaient à aller se confesser. — Sujet de consolation pour l'évêché et d'espérance en les nouvelles générations. Grave souci pour le proviseur qui se voyait déjà signalé comme clérical par les députés du cru, et mal noté au ministère.

En l'honneur de la femme rouge, le lycée faisait des vers français, latins, voire grecs, désarticulait Musset, pillait Horace. Mais, ignorant les orages de passion que sa vue soulevait, la grosse femme, ne prenant même pas garde au passage dévotieux de la bande de collégiens, continua sa fenestrale besogne dans une sérénité sans rêves.

Un certain dimanche — c'était le lendemain de l'opération financière pratiquée par Lannoi sur Barachin — elle vit un garçonnet arriver par la rue, marchant très vite d'un pas nerveux et agité... Il entra avec précipitation dans la maison.

On frappa à la porte. Elle alla ouvrir. Le jeune garçon était devant elle, très intimidé, très rouge, tenant son chapeau d'une

main. Il tendait l'autre bras, présentant entre ses doigts une pièce de cinq francs.

Elle prit les cinq francs. Puis elle lui demanda :

— Qu'est-ce que tu veux?

— Je voudrais... d'abord voir votre poitrine, fit le collégien qui de pourpre devint tout pâle. Et puis... vous savez bien...

— Quel âge as-tu?

— Quinze ans et deux mois.

— T'as pas honte, à ton âge, commença la femme.

— Si vous ne voulez pas, rendez-moi mes cent sous! fit rageusement Lannoi que le désir rendait subitement crâne.

— Allons, viens, puisque tu es comme ça... Mais tu ne diras pas à tes maîtres, ni à tes petits camarades que je t'ai laissé monter...

... Jamais besogne ne fut plus lestement expédiée. — Chaque métier a son code. Pourquoi la grosse rouge, elle seule, n'aurait-elle pas eu droit au scrupule?... Un mioche comme ça, est-ce qu'on pouvait?...

Et quand, le lendemain, dès la sortie de la première classe, Barachin interrogea

Lannoi, après s'être fait donner tous les détails que le lycéen très fier, avec des importances et des mystères d'initié, ne ménageait pas et inventait au besoin :

— Enfin, fit Barachin en ouvrant des yeux tout ronds, on cause aussi ?... Elle doit en avoir de ces histoires !

— Des histoires ? Non, elle ne m'a rien raconté.

— Mais enfin elle a parlé... Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Ce qu'elle m'a dit ?... Elle m'a demandé si j'avais des sœurs.

PLAISIR DES DIEUX

à Charles Laurent.

— Là, te l'avais-je dit?... En étais-je assez sûre qu'il me trompait!... Tiens, lis... je t'ai apporté la lettre... J'ai trouvé ça ce matin sur sa cheminée!...

Par un mol après-midi de janvier au soleil pâle et convalescent, madame Berthe Durosay faisait cette entrée dans le petit salon mi-clos de son amie Lucy Bernier.

Pendant que celle-ci lisait la terrible lettre dévoilant l'infâme trahison de M. Gaston Durosay, Berthe tomba dans un fauteuil. Et, les nerfs brusquement détendus, elle se mit à pleurer. Dans ses mains fébriles, qu'elle n'avait même pas pris le temps de

ganter, elle pétrissait son mouchoir; par instants elle le portait à sa bouche, et ses petites dents — comme celles d'un chiot encoléré — mâchonnaient avec fureur la batiste.

— Eh bien! exclama-t-elle, quand son amie eut fini la lettre, qu'en dis-tu?... C'est assez clair, ce rendez-vous... Tu ne pourras plus continuer à me monter des bateaux pour me persuader que j'ai tort d'être jalouse... Du reste, l'instinct n'égare jamais. Me tromper!... Après trois ans de mariage et avec une femme bâtie comme ça!... et toujours fagotée! et qui pourrait être sa mère!...

— Voyons, ma chérie, calme-toi, réfléchis...

— Je ne réfléchirai pas, je ne me calmerai pas!

— Mais alors?

— Alors... je me vengerai... Le talion!

— Oh! Berthe!... Y penses-tu?

— Parfaitement. Je suis décidée. Ce que tu me diras ou rien...

— Mais, ma chère petite, tu ne vas pas déranger ta vie, te créer des regrets, de

gros chagrins peut-être, pour une infidélité vraiment sans conséquences... Quoi! une ancienne maîtresse retrouvée. Tu comprends bien qu'il te reviendra... et plus épris que jamais...

Ainsi madame Bernier tâchait de l'apaiser. Elle lui parlait doucement, à endormir son désespoir. Mais Berthe, renversée dans un fauteuil, ne semblait rien entendre. Les yeux grand ouverts, sans un battement de paupières, en une fixité hypnotique, elle regardait devant elle, vaguement, très loin semblait-il.

Le son du cornet d'un tramway qui passait devant la maison, sur la place Malesherbes, la fit tressauter. Soudain elle se leva.

— Où vas-tu? ma Berthe.

— Où je vais?... Me venger.

— Qu'est-ce que tu dis?... tu es folle! Rassieds-toi.

Madame Durosay était devant la glace, reboutonnant sa veste de loutre. Elle fit :

— J'ai les yeux tout rouges... les joues luisantes. Tu permets que j'aille dans ton cabinet de toilette mettre un peu de

poudre?... Et puis aussi tu serais bien gentille de me faire donner par ta femme de chambre un autre mouchoir et des gants... J'ai oublié les miens ou perdu... J'étais si agitée en quittant la maison!

— Mais enfin, tu es plus calme, plus raisonnable maintenant?

— Raisonnable, je n'en sais rien... calme, non plus. Mais je suis parfaitement décidée, répondait-elle tout en passant dans le cabinet de toilette de Lucy.

— Décidée?... Mais à quoi, ma chère?

Berthe resta un moment sans répondre. Avec des mouvements secs et fébriles, elle fourrageait parmi les flacons de cristal, les menues brosses, les houppettes de cygne, les peignes d'écaille pâle. Et quand elle eut tordu et épinglé ses cheveux qui frisottaient avec un air agressif de gamins en révolte, replacé son chapeau, repris son manchon, elle se dirigea, toujours sans proférer un mot, vers la porte.

Là elle s'arrêta.

— Je vais tromper Gaston! fit-elle avec une très grande simplicité et une intime conviction.

— Tu déraisonnes!... Voyons... Comme ça?... Avec qui?

— Avec qui?... je n'en sais rien.

— Alors...?

— Alors... Je vais prendre le tramway... on y a, paraît-il, souvent des aventures... Le premier monsieur qui... Et voilà! Et quand Gaston rentrera pour dîner, je serai vengée!

Elle avait dit cela d'un ton très résolu. Puis, comme si elle eût senti sa volonté chanceler, elle eut un élan :

— Mon Dieu! faites que je puisse tromper Gaston!

Elle se dégagea des bras de madame Bernier, qui cherchait à la retenir, et sortit vivement.

... La porte cochère se refermait avec un bruit de canonnade. A travers le rideau, madame Bernier vit son amie se diriger vers un tramway qui passait précisément : elle montait avec un petit saut de bergeronnette et disparaissait dans l'intérieur de la voiture.

. . . .

Trois quarts d'heure plus tard, Lucy était

encore dans son boudoir, songeant à l'imprudence des mères de famille qui n'arment pas leurs filles contre la grande épreuve que cela est de trouver sur des cheminées certaines lettres fixant des rendez-vous à leur mari; à la gaucherie des maris qui laissent traîner des papiers de cette nature; à l'exagération des petites femmes qui attachent une telle importance à ces malheureux billets, éternels auteurs de drames d'une si triste banalité... La porte s'ouvrit tout à coup.

— Toi! s'écria madame Bernier avec une surprise où se mêlaient par parties égales la crainte et la joie.

— Oui, encore moi... Je t'ennuie?

C'était Berthe qui revenait. Mais sa physionomie était tout à fait changée. Il y avait sur ses traits un apaisement, un rassérènement particuliers.

— Tu as réfléchi? Tu as renoncé?...

— Ouf! fit-elle en s'étendant sur une chaise longue avec un mouvement éreinté. Puis elle reprit : C'est avant que j'avais réfléchi. Tu sais que j'ai une tête... Et quand j'ai pris une décision...

— Mais enfin...

— Je vais te raconter mon aventure, car j'ai eu une aventure... Je monte dans le tramway, je regarde. Pas beaucoup de monde : une dame et ses deux filles, une cuisinière avec un gros panier sur les genoux, un vieux avec un portefeuille, un gros à lunettes qui lisait les *Débats*... J'étais désolée, je ne voyais rien là qui pût servir à me venger... Au moment où, très dépitée, j'allais m'asseoir dans le fond, voilà que j'aperçois un homme... mais très bien, tu sais... Il était tout contre l'entrée. J'avais un peu perdu l'équilibre en montant dans le tramway, je n'ai pas l'habitude de ces véhicules, de sorte que j'avais passé sans regarder les deux personnes qui étaient près de la porte. Donc je n'avais pas vu ce monsieur... Il était vraiment fort agréable! jeune encore, une forte moustache, redingote noire, pantalon clair, officier de la Légion d'honneur... quelque peintre du quartier, supposais-je... Alors, je reviens sur mes pas, sans m'inquiéter du regard foudroyant que me jette la mère des deux jeunes personnes. Je m'asseois à côté du

monsieur... de mon monsieur. C'était lui ma vengeance, je le sentais... je l'avais décidé.

— Eh bien ?

— Je dois avouer qu'il ne parut pas faire très attention... Nous arrivions à la station du bouievard de Courcelles... Il fait passer mes sous au conducteur. Il avait... mon monsieur, pas le conducteur... la main très blanche, longue, musclée avec un gros anneau d'un travail bizarre... un peu trop de poils mais c'est, paraît-il, un signe de force... De ma voix la plus douce, et avec un sourire... tu ne peux t'imaginer quel sourire !... j'avais remercié. Mais les choses menaçaient d'en rester là. Il se tenait immobile, me tournant un profil perdu, et paraissait très occupé à regarder, par la porte du tramway, les maisons qui filaient... Ce qu'elles filaient vite ces maisons! A chaque seconde mon agacement augmentait...
Je tousse, j'ôte et remets mes gants... tes gants. J'essaye de le regarder bien fixement, là, derrière l'oreille... avec beaucoup de volonté, avais-je entendu dire, on peut faire retourner les gens...

— Tu as de jolis talents de société !

— Bah ! cela n'a servi à rien... J'étais enragée !... Il devenait impertinent ce monsieur qui ne bronchait pas... Ou bien peut-être, avec son air casseur, était-il absurdement timide?... Alors, ma foi ! les grands moyens... Dieu sait pourtant si j'ai horreur de ces manifestations... à pédales. Mais enfin je n'y tenais plus... Déjà nous approchions de Saint-Augustin. Voilà que je glisse mon pied à côté du sien... Je frôle : il ne bouge pas... Je presse : rien !... J'écrase : pas le moindre mouvement !... Moi j'étais très rouge, je le sentais, et il me semblait que j'allais me mettre à pleurer, là, devant tout ce monde... Puis je réfléchis, je me dis que c'est sans doute par une extrême réserve, par une exquise éducation, qu'il n'a pas l'air de prendre garde à moi, de s'apercevoir de mon manège ; quand je descendrai à la Madeleine, bien sûr il me suivra, me parlera... Alors rassérénée, sûre de tenir ma vengeance, je continue mon petit piétinement... Mais tout à coup, en face de la rue de Sèze, il fait un signe au conducteur qui arrête la voiture... Il se

lève, mon monsieur, toujours sans me regarder... descend... assez lentement, comme s'il avait un regret... mais enfin il s'en va. Ce que j'étais dépitée !... En ce moment le conducteur, après avoir tiré son cordon dit à la cuisinière qui était en face de moi tout en désignant mon monsieur qui, le dos tourné, entrait dans la rue : — « Quel dommage ! un si bel homme ! » A cet écho articulé de ma propre pensée je me sentis devenir écarlate ; mais pour quoi ce conducteur disait-il cela ?... La cuisinière interrogea : — « Qu'est-ce qui est dommage ? que ce soit un bel homme ? » — « Mais non, parbleu ! fit l'autre avec un rire imbécile. Figurez-vous, c'est un ancien commandant... Ah ! je le mène souvent, je le connais bien... Il a une jambe de bois. Hein, ça ne se voit pas du tout ? faut le savoir. C'est la gauche. » La gauche ! c'était la *mienne*... Vois-tu, ma chère Lucy... les adultères sont écrits au ciel... Jamais je ne pourrai tromper Gaston !

LE HÉROS DE TÉPÉACA

à Léon de Tinseau.

Quatre heures et demie sonnaient.

— Cinquante louis en banque, messieurs.

De sa voix grasse, enrouée par les nuits veillées, le garçon de jeu annonçait dans les salons voisins de la salle de baccarat. A cet appel, la « galerie », entourant les joueurs de piquet et de bésigue, se désagrégeait avec une sorte de commotion fébrile. Et par la porte à double tambour, entre la rangée des hauts paravents rouges, c'était un défilé d'un pas vif chez quelques-uns égayés par les espoirs de la veine, d'une allure morne pour d'autres comme s'ils se fussent sentis fatalement voués à la perte et

plus invinciblement encore enchaînés à leur passion. Des poignées de main s'échangeaient. Des fragments de conversations émergeaient du brouhaha bourdonneur :

— Qu'a fait l'italien, aujourd'hui ?

— Après, nous avons soupé... Assez drôle... Vous recommande cette petite femme-là, mon cher...

— Un sale coup : j'avais sept... le premier tableau refuse...

— A deux heures et demie j'étais refait...

— D'abord, quand on ouvre cette fenêtre... sûr de perdre...

Maintenant tous étaient assis autour de la longue table qui, cintrée légèrement au milieu, tendue de drap vert, semblait avec sa forme de haricot gigantesque et aplati, l'accessoire fantaisiste de quelque féerie. Aussi bien le jeu n'est-il pas tout ce qui reste de la féerie ardente des rêves jeunes dans nos vies déprimées par l'Utile. N'est-il pas l'illusion qui renouvelle le cœur, l'espoir qui soulève et fait palpiter l'être entier, le mirage merveilleux auquel tendent toutes nos fibres vibrant d'une exquise souffrance? Dans ses désespoirs même il y a une sorte

d'ivresse poignante qui nous fait sentir que nous sommes. C'est l'émotion enfin, recréée dans nos âmes fatiguées et ternies.

Autour de la table une seule place restait inoccupée. Rien n'indiquait qu'elle fût retenue et cependant personne ne semblait penser la prendre. Le banquier qui faisait passer les cartes demanda :

— Et le général?... Est-ce qu'il serait malade?

— Non, non... Il va certainement venir, fit quelqu'un.

— Ah! le voilà!...

En effet, un gros petit homme entrait à ce moment, avec l'allure pressée et haletante d'un voyageur qui débouche sur le quai de la gare à la minute suprême où, les portières des wagons refermées, la locomotive pousse son aigre sifflement.

Quelques plaisanteries accueillirent le retard si peu habituel de l'arrivant.

— Je ne sais pas ce que j'ai eu, marmottait-il à ses voisins après s'être assis et tout en disposant une mince pile de jetons. Je me suis endormi dans un fauteuil... les premiers froids sans doute... Heu-

reusement Auguste est venu me réveiller.

Et il poussa un jeton sur le tapis.

Le banquier gagna le coup.

— Encore aujourd'hui la déveine! fit le général avec résignation.

Il avait un passé glorieux le général Trémiguier, ce petit homme court dont le visage congestionné sous ses cheveux blancs, drus et ras coupés, faisait penser à une grosse fraise coiffée d'un tas de sucre... Capitaine de hussards lors de l'expédition du Mexique, chargé du commandement d'une contre-guerilla, il avait acquis un renom de bravoure et d'audace. On cite encore dans l'armée, comme un des plus brillants faits d'armes contemporains, le combat de Tépéaca, dont il est resté le héros.

Ç'avait été toute sa vie son métier. Il l'aimait comme on aime un être, et son cœur s'en était trouvé si rempli que nulle autre affection profonde ne l'avait entamé. Il avait une fortune qui suffisait à ses médiocres besoins, l'existence lui paraissait facile et douce. L'avancement lui était venu sans qu'il eût fait un mouvement pour s'attirer la faveur de quiconque. On le res-

pectait, on l'aimait aussi — de cette vague sympathie qui s'attache aux êtres chez lesquels on devine une totale incapacité à la malfaisance. Mais il n'avait pas fait en lui la place à une grande amitié non plus qu'à un amour, se bornant aux vulgaires bonnes fortunes des garnisons.

En 1869, il venait d'être fait colonel, il avait alors quarante-huit ans et son régiment était en garnison à Paris; toute cette existence simple, méticuleuse et moralement saine, fut bouleversée jusqu'en ces fonds ténébreux où, sous les habitudes que l'on se connaît, se cachent des aspirations que l'on ignore.

A un bal des Tuileries, le colonel Trémiguier rencontra une radieuse créature: mademoiselle de Lauris, la fille d'un haut fonctionnaire de l'empire. La vue de cette blonde dont les cheveux légers semblaient un nimbe, aux sombres yeux rêveurs et inquiets, secoua les nerfs du colonel d'une commotion nouvelle. Il se fit présenter à elle et ils valsèrent ensemble. Mince invraisemblablement, elle avait des épaules rondes, un peau pâle qui se rosait incessamment



comme si une émotion toujours nouvelle eût palpité en son être intime. Elle était fragile et exquise, inquiétante comme une énigme et spirituelle infiniment, d'un esprit blagueur et garçonnier, disant toutes choses comme elles venaient, avec des drôleries de rapin. Cette allure morale détonnait si singulièrement avec tout l'être physique de cette jeune fille, que d'elle se dégageait une perfide griserie irrésistible... Après la valse, le colonel avait perdu la conscience des choses et mademoiselle de Lauris souriait de son mystérieux sourire en le regardant s'éloigner distrait, troublé, après l'avoir reconduite à sa place.

Il l'avait aimée d'un furieux, d'un implacable amour. Elle l'avait affolé par ses coquetteries subtiles, amusée de voir ce soldat héroïque devenir très ridicule, la suivre avec des douceurs désarmantes de bon caniche et de ne plus pouvoir vivre que dans le rayon de ses sombres yeux chercheurs et inquiets. Il l'avait demandée en mariage et, comme de juste, avait été magistralement éconduit. Il avait quarante-huit ans, elle vingt ; il était sans fortune,

son nom n'était que glorieux et non point illustre. Pauvre colonel!... La guerre arriva bien pour son triste cœur où toutes les sentimentalités de l'extrême jeunesse avaient fleuri tout à coup.

Il se montra d'une bravoure folle — et l'on reparla du héros de Tépéaca. Mais il était l'un de ces caractères tout d'une pièce qui présentent leurs angles aigus aux circonstances et ne plient devant rien. L'empire était pour lui une religion. La République lui fit horreur sans qu'il sût très bien pourquoi, uniquement sans doute parce qu'elle tenait la place du régime qui, pour lui, résumait toute perfection. On le laissa à l'écart; et pendant plusieurs années il continua à faire chaque jour sa besogne, soigneusement, dans tous ses détails, administrant son régiment comme il se battait, comme il faisait toute chose: de tout son cœur. Mais la joie paisible d'autrefois était partie; les désastres de la guerre et le souvenir de mademoiselle de Lauris avaient entortillé de crêpe toutes les sensations du colonel Trémiguier, il était devenu rêveur.

Il fut enfin appelé à Paris et retrouva mariée la blonde à l'auréole pâle, aux sombres yeux. Elle était devenue importante, grave et ambitieuse. Elle voulait faire de son mari, le baron de Navilly, — vous savez bien : le grand Navilly, celui qui a ces favoris, — un homme politique et commençait à se créer un salon réactionnaire. Le héros de Tépéaca fut accueilli avec enthousiasme par elle. Il avait cinquante-trois ans, ses cheveux blanchissaient, il prenait du ventre — mais il était toujours amoureux. Il se taisait, heureux de vivre dans l'ombre de la radieuse femme, de se rendre nécessaire, de faire ses commissions. Il se détachait de son métier pour ne plus vivre que dans la pensée de la magicienne qui lui avait si dextrement enlevé le cœur, et qui, de temps à autre, payait son servage de quelque phrase de ce genre : « Comme vous êtes bon, mon ami, je ne sais vraiment pas ce que je ferais sans vous. »

Il avait fini par ne plus s'occuper des passe-droits dont il était victime dans son avancement, lorsque enfin, et parce que la chose s'imposait, il devint général. Ce ne

lui fut même pas une joie: il lui fallait quitter Paris, quitter la femme au souvenir aimanté de laquelle sa vie était rivée. Mais enfin il avait cinquante-cinq ans, ce ne serait plus bien long. Qui dira quelle secrète espérance était en son âme?... Il n'y a pas d'amour sans espoir, et le général ne sentait pas les années marcher de leur allure molle, lente et sans repos; son âme avait reverdi si complètement. Et lorsqu'il se disait: « Quand j'aurai ma retraite... » pourquoi son cœur se prenait-il à le secouer tout entier de grosses palpitations larges?

Il vit peu madame Navilly pendant ces cinq années d'exil. Elle lui écrivait parfois de laconiques billets. De temps à autre, il allait passer quelques jours à Paris pour la voir. Elle engraissait; sa gravité se fonçait chaque année de quelques nuances; l'idéal et mystérieux sourire qui avait dompté M. Trémiguier avait presque disparu de son visage, où la convention collait son masque banal... Qu'importait? Il ne voyait pas ces choses... Il aimait, le pauvre homme!

La dernière année le retint presque com-

plètement loin de Paris. Combien les jours lui parurent longs. Enfin, l'heure attendue sonna : il était libre, tout à elle désormais... Il revint la fièvre au cœur... courut chez elle...

Madame Navilly le reçut froidement, lui parla politique et le présenta à plusieurs messieurs mal cravatés qui semblaient s'occuper activement de l'avenir de la France.

De réactionnaire, madame Navilly était devenue gouvernementale, ayant découvert qu'après tout les chemins battus sont plus aisés à suivre que les autres. Le vieux bonapartiste, fort mal noté dans les sphères où la blonde aux sombres yeux évoluait maintenant, ne pouvait plus être que compromettant. C'était une femme pratique, elle estimait, comme lady Macbeth, que les choses bien faites sont les choses vite faites... En quelques semaines, et malgré tous ses efforts pour ne pas comprendre, le général dut se rendre à l'irrécusable évidence : on ne voulait plus de lui !

Il s'en alla et ne revint pas. Mais il lui sembla que tout le monde était mort... Il prit des habitudes de flânerie silencieuse

pendant lesquelles son esprit s'abîmait dans d'inutiles interrogations à la destinée qui jamais ne lui répondit.

Puis il s'était acoquiné dans un cercle de second ordre; préoccupé, dominé maintenant par un seul et dernier goût : le jeu. Dès que la partie commençait, on le trouvait installé à cette place, toujours la même, et quand le jour revenu éclairait de ses lueurs blafardes les visages tirés et les plastrons fripés des derniers joueurs, le général était encore là, pointant les coups, de temps à autre risquant un louis.

Après le déjeuner du cercle jusqu'à quatre heures et demie, l'heure qu'il attendait avec une impatience de monomane, sa conversation portait uniquement sur les coups de la veille, sur les péripéties du baccara. Du reste, il perdait toujours — et cela encore lui semblait un phénomène inexplicable comme toutes les autres déveines de la seconde moitié de sa vie.

Ce jour-là, le héros de Tépéaca n'était pas plus heureux que d'ordinaire. Après son premier louis, d'autres avaient suivi et s'en étaient allés grossir la masse du banquier.

Mais tout à coup se produisit un revirement subit de fortune. Le général tenait les cartes : il se mit à passer, quatre, cinq, six fois...

Une rumeur d'émotion frémissait autour de la table. Les gros joueurs entassaient sur le tapis des masses de jetons. Une imperceptible trémulation dans les doigts, la parole brève, le banquier donnait les cartes et annonçait son point. Il s'arrêta un instant. Le général venait de passer pour la septième fois et la banque était presque enlevée.

— Combien y a-t-il sur ce tableau? demanda le banquier en désignant le côté de la table où se déclarait cette veine inhabituelle.

Le croupier compta.

— Quatre cent trente-deux louis, fit-il.

— Le coup est tenu, dit le banquier, et il distribua les cartes.

Au moment où il tendait la main pour les ramasser, le général eut une sorte d'exclamation étouffée, de hoquet rauque, et il s'affaissa sur la table, les bras ballants.

— Le général a une attaque !

On le transporta sur un canapé en face de la table. On défit sa cravate. Les valets de pied couraient par les salons réclamant un médecin.

— Que le voisin du général prenne les cartes, dit enfin le banquier.

Il y eut des réclamations :

— On peut bien attendre un peu... On ne sait pas... Il va se remettre.

Mais il ne se remettait pas et demeurait sans mouvement, les yeux demi-clos.

Le voisin ramassa les cartes. Ce fut un tollé :

— Il va aller mieux!... Il faut laisser parler le général!... Il est en veine!

Et avec l'assentiment du banquier on mit les deux cartes devant les yeux du pauvre homme renversé, la face violâtre sur le canapé.

— Laissez-le tranquille, dit quelqu'un, vous voyez bien qu'il ne vous entend même pas.

— Cependant il faut bien jouer le coup! fit le banquier avec une horrible naïveté. Et, comme on ne savait que faire : « Parlez-lui, ajouta-t-il avec impatience...

Moi j'abats mon jeu : j'ai trois, je tirerai...

Alors, penché sur lui, le voisin qui tenait ses cartes lui cria dans l'oreille :

— Général, vous avez cinq... Voulez-vous une carte?

Un léger frémissement des lèvres fut la seule réponse de l'agonisant.

— Demandez-lui encore, plus haut ! insista-t-on.

Et, comme l'autre répétait sa question brutalement, avec l'accent de quelqu'un qui, malgré toute sa patience supporte mal un mauvais procédé, les yeux du général s'ouvrirent, roulèrent convulsivement et sa tête oscilla de gauche à droite dans un mouvement lent et pénible.

— Non! il a dit non... Vous n'en voulez pas, n'est-ce pas ? demanda encore le joueur penché sur le vieillard.

Mais cette fois M. Trémiguier demeura inerte. Et l'autre ajouta :

— Du reste, il ne tirait jamais à cinq.

D'un seul mouvement tous les joueurs revinrent à la table.

Le banquier prit une carte, — un quatre — et gagna.

Il y eut un court silence au milieu duquel un bruit léger, semblable à une soie que l'on déchire, se fit entendre C'était le général qui râlait.

— Vieille baderne! grogna un des pontes qui avait joué la forte somme.

BON-PAPA

à Jeanniot.

— Attends un peu, je vais allumer... Ne bouge pas... tu n'aurais qu'à casser quelque chose.

Maria l'avait « fait » dans la nuit d'une ruelle débouchant sur l'avenue de Suffren. L'homme — un vieux de la campagne assurément, engoncé dans une blouse aux cassures luisantes, coiffé d'un large chapeau sous lequel l'ombre épaissie enveloppait son visage, à la démarche lourde, traînante, mal étayée par le pied de frêne dont la lanière de cuir enserrait son poignet. Et, comme la fille, habituée à cette clientèle rurale, l'accostait par le liturgique : « Viens-

tu? Viens donc, j'habite tout près, » il s'était arrêté brusquement, sans dire un mot.

— Viens donc! avait insisté Maria.

Le paysan avait incliné la tête en un acquiescement honteux. Alors elle s'était dirigée vers son louche garni, se retournant fréquemment pour s'assurer qu'il la suivait. Il marchait bien tout contre elle, dans sa jupe alourdie par l'humidité et qui battait ses bottines léchées de boue jaunâtre. Toujours silencieux il avait monté derrière elle l'escalier noir, poisseux, était entré dans la chambre à la serrure grinçante et malaisée. Et quand, une minute après, elle revenait apportant une lampe à pétrole qui fumait avec une odeur fade, elle le retrouva toujours immobile enseveli dans l'ombre de son large feutre.

— Mets-toi à ton aise, fit-elle.

Elle même lui retira son chapeau. Mais en découvrant son visage elle eut un cri :

— Bon-papa!

Très pâle, le vieux hochait la tête et regardait, avec une stupidité furieuse, la créature fardée, clinquante.

— Saloperie! fit-il.

Et il leva son bâton noueux; et comme Maria, avec un épeurement de fillette, s'élançait vers la porte pour s'enfuir, il la repoussa d'un revers de main.

— Pourquoi t'es partie comme ça?... Pourquoi depuis si longtemps t'as pas donné des nouvelles?

Elle était au fond de la chambre, collée à la muraille où ses mains tremblantes égratignaient fébrilement le papier qui gondolait aux angles humides. D'une voix que la peur rendait plus jeune et presque cristalline, avec des balbutiements, elle se mit à expliquer :

— Dame! il y a six ans de cela... déjà!... j'étais bien gosse et on s'imagine des choses... j'étais quasiment folle, vois-tu... et puis on n'était pas heureux à la maison... toujours des coups. Alors voilà qu'Eugène le palefrenier du château, m'a dit qu'on avait la vie si belle à Paris... Ah! c'est du propre!... J'en ai vu de dures, va... Alors j'ai pas osé écrire là-bas... pour dire quoi?... J'en avais pourtant bien envie, parce que je pensais bien que papa et maman...

— Ils sont morts tous deux...

— Ah !...

Elle se laissa glisser sur une chaise... Un moment elle regarda devant elle. Puis, deux larmes ayant coulé brusquement sur ses joues fardées, elle prit d'un geste vague une serviette qui traînait là et s'essuya les yeux machinalement.

Un silence lourd pesa quelques instants. — De la chambre voisine venait un rire aigre de femme chatouillée.

Puis, le vieux se mit à conter, longuement, d'une voix grondeuse et geignarde, la si fréquente histoire : la culture qui ne va pas, les fermages impayés, l'homme s'adonnant à la boisson, la misère, les morts...

— ... Et maintenant me v'là seul... septante ans à la Saint-Jean qui vient... et il faut travailler chez l's autres !...

Après un nouveau silence, la fille reprit d'un ton plus assuré — car maintenant elle voyait bien que son grand-père ne la battrait pas :

— Tout ça c'est bien malheureux... Il y a de ma faute peut-être bien, mais pas rien que de la mienne... J'en ai connu, moi

aussi, des mauvais jours! Ça va un peu mieux depuis quelque temps. Mais il faut trimer... Enfin, c'est ça la vie!

Et elle interrogea bon-papa. Comment se trouvait-il à Paris?

Il lui répondit tranquillement. Sa première bouffée de colère paraissait tombée. Tout en expliquant qu'il était venu amener du bétail à l'exposition des animaux, il regardait d'un œil rond la broche épaisse et les lourdes boucles d'oreilles de la prostituée. C'était une attirance étrange qui venait de ces bijoux; dans la lente cervelle du vieil homme, un étonnement vague naissait...

Ils causaient maintenant avec la placidité de deux pays qui se retrouvent loin du hameau. Le grand-père s'était assis, après avoir ramassé le large chapeau que Maria avait laissé tomber dans l'effarement de cette reconnaissance : il le tenait sur ses genoux rapproché en une pose de quelque timidité, et roulait le bord entre ses doigts gourds.

— Quand repars-tu? demandait la fille.

— Demain au matin.

— De vrai, je suis bien contente de

t'avoir revu... Tu ne me refuseras pas de prendre quelque chose...

Et, sans attendre une réponse, elle alla au placard, atteignit une bouteille de cassis, puis deux verres qu'elle emplit.

Ils trinquèrent.

— C'est du doux... mais c'est du bon, tout de même! fit le vieux avec satisfaction en s'essuyant la bouche du revers de sa main.

— Allons, encore une goutte.

Ils étaient devenus tout à fait bons amis. Excitée par la liqueur, Maria avait retrouvé son aplomb de batteuse de trottoirs. Et, avec des craquements de voix surchauffée par les rogommes, elle s'attendrit bientôt en d'interminables confidences... C'est elle qui voudrait bien retourner au pays. Une vie de chien que cette vie de Paris. Avec ça tous les embêtements que vous fait la police, et les sales tours que vous jouent les camarades. Les femmes valent encore moins que les hommes. Ah! pour sûr, elle a bien souvent regretté la campagne. Enfin, peut-être que dans quelque temps elle pourra y retourner — pour quelques mois au moins

— se reposer et se refaire un peu. En ce moment, elle n'est pas malheureuse. Peut-être les mauvais jours sont passés. Si elle peut grossir ses économies, bien sûr on la verra au pays... Mais elle veut y revenir une vraie dame.

— Tu mets de côté? interrogea le vieux.

Très flattée du regard luisant avec lequel elle s'était aperçue que bon-papa reluquait ses bijoux, elle voulut l'éblouir tout à fait. Elle devenait très gaie — d'une gaieté tout près des larmes; son inconscience de fille trouvait en cette rencontre le gros attendrissement de quelque mélodrame amollissant. Elle alla à sa commode, ouvrit à clef le tiroir du bas, et de dessous une pile de serviettes sortit une petite boîte soigneusement cachée que fermait un cadenas à secret. Elle versa le contenu sur la table : menue monnaie, pièces d'argent, louis d'or — elle fit même remarquer un billet de cinquante francs, très fière.

D'un œil rond, bouche bée, le paysan regardait cet amas scintillant sous la flamme de la lampe dont Maria venait de hausser la mèche.

— Il y a p't'être bien pour douze cents francs ! fit-il avec une stupeur d'admiration.

— Plus ! et elle entreprit de compter.

Le grand-père l'aidait à ranger la monnaie en piles de valeur égale. Puis on additionna — non sans peine. Cela faisait quatorze cent soixante-dix-sept francs.

— Avec cela, comprends-tu, expliquait Maria d'un air supérieur, on est tranquille... Si l'on tombe malade, on peut se faire soigner sans se donner trop de bile.

Elle s'arrêta un instant, absorbée en une réflexion intense. Puis elle fit, presque à mi-voix, comme se parlant à elle-même :

— Quand je pense que je devrais avoir plus de quatre fois ça !

— Comment qu'ça s'ferait ?

— ... Et le Bombé... il coûte cher?...

— Qui ça le Bombé?

— Tu sais bien : Eugène, le palefrenier... Ah ! il a eu bien vite fait de quitter les gens du château dès qu'il m'a eue... Le Bombé : c'est le nom comme ça qu'on lui donne à Montmartre... C'en est un rude et qui se fait craindre.

Dans la lente cervelle du vieux l'explication se faisait difficilement.

— Eh bé... quoi, alors?... tu payes un homme pour...?

— Pour ce que tu crois, je m'en fiche pas mal! Non, mais vois-tu : il en faut un.

Et elle lui expliqua l'utilité d'un homme qui vous protège, vous fait respecter, vous soutient... Le vieux écoutait, indigné profondément en ses instincts parcimonieux d'homme des champs.

Longuement ils se turent... Tous deux songeaient.

Enfin avec une explosion le paysan s'écria :

— Jamais de la vie! ne va plus donner ton bon argent à ce fainéant-là? J'me charge de lui! Et d'un geste rajeuni il brandit son gourdin noueux... J'reste avé toi, ma p'tiote... Ramasses-en beaucoup de ces belles pécettes... Et si t'as besoin qu'on te protège et qu'on te soutienne... t'auras toujours là ton bon-papa!...

LAPIN FLEURI

à Jacques Saint-Cère.

On avait joyeusement dîné à Ville-d'Avray, dans le cottage de Valentine Hermann, ainsi qu'il convient à une bande d'artistes invités à se divertir aux champs en compagnie de belles créatures sans austérité.

Tous gens assez au fait de la vie pour savoir que l'on ne tient de joies ici-bas que celles que l'on se fabrique à soi-même, les amis de la blonde Valentine avaient bu comme des outres, crié comme des sourds. A minuit, chacun s'était amené à cet état savamment mélangé d'éreintement et d'excitation qui paraît constituer le bonheur véritable. Ces dames avaient perdu quelque

chose de la rectitude absolue de leurs exquises toilettes, on s'était égaré dans bien des allées, un bac s'organisait...

— Décidément, tu tiens à partir ? fit tout à coup Valentine en réponse à quelques mots que venait de lui dire une grande jeune femme très mince et très souple... — Mais vous la connaissez bien d'ailleurs : c'est Andhrée Davrigny.

Et Andhrée, pliant un peu la tête sur son épaule droite et la hochant ensuite avec un mouvement de très grande dignité mélancolique, insistait d'une voix toujours contenue :

— Oh oui ! tu comprends... je serais trop inquiète !

— Mais comment t'en vas-tu ? Seule? tu seras assassinée...

— Si madame veut bien accepter mon héroïque protection, fit en s'approchant René Sauvin, le peintre *pointilliste* qui fait à lui seul tout le succès des *Indépendants*.

Andhrée le toisa d'un regard rapide. Puis, satisfaite sans doute par la correction de la tenue :

— Merci, dit-elle. J'accepte.

— En voilà des lâcheurs ! s'écria l'amphitryonne. Amusez-vous bien, mes enfants. Le chemin est joli... En tout cas, vous savez : demain, déjeuner à la maison... Je serai rentrée à Paris à midi.

Tandis qu'il roulait, avec des soins infinis, la taille mouvante d'Andhrée dans un manteau fait de ces soies, molles comme une caresse, qui viennent des Indes en passant par Londres, René aspirait le parfum complexe de Yacht-Club et de cédrat qui s'évaporait de l'élégante créature. Et il devenait rêveur. Il fit monter la jeune femme dans le coupé de cercle qui l'avait amené. Et pendant qu'elle installait son flacon, sa face-à-main, sa glace de poche, son éventail, sa boîte à poudre, et quelques autres objets encore dans la coquille de la voiture qui déjà roulait, la perplexité du peintre grandissait.

Très lancée évidemment cette Andhrée Davrigny.... Une forte cote... D'ailleurs, c'est un système chez Valentine que de ne recevoir que des femmes chères... Celle-ci est diablement jolie avec sa tête dessinée comme par un maître primitif, la jeunesse

de ses yeux et les belles lignes pleines et délicates de son corps... Un peu poseuse, par exemple... Un accent apprêté, une affectation de langage... et des bijoux exagérés.

L'ensemble de ces circonstances était à la fois attirant et inquiétant. Car, si René s'habille à Londres des semelles au chapeau, cela tient à ce que son respectable père consent à payer ses factures sans observations; mais à cela se bornent les complaisances du bon vieillard, et les « faux-frais », représentent, dans la liste du *pointilliste* généralement aimé des dames, une série de difficultés renaissantes et incroyables... Aussi, dans le coupé de cercle, René, de plus en plus songeur, causait vaguement. D'abord, il avait commencé par faire l'éloge de leur amie Valentine.

— Bonne fille, c'est vrai, avait répondu Davrigny... Mais un peu bohème... Elle reçoit trop de peintres...

— Vous savez que j'en suis, fit René en riant.

— Tiens ! on ne le dirait pas...

. . . .

Dans l'après-midi, un orage s'était abattu sur les coteaux de Saint-Cloud. La terre fleurait bon. Par les glaces abaissées du coupé arrivait l'odeur amère des feuilles nouvelles; il s'y mêlait parfois quelque bouffée de lilas épanouis et embaumants. Tamisés par la buée humide, les rayons de la lune s'épandaient avec une douceur infinie. Et tout à coup une émotion s'animant dans les nerfs de l'artiste, il se mit à parler sentiment, à s'attendrir sur les mélancolies de l'existence.

Andhrée l'écoutait, soupirait par instants, Ou bien, à voix presque basse, elle disait seulement :

Comme c'est vrai !... Comme vous avez raison !...

...Au milieu de l'allée des Acacias, ils se tutoyaient.

***

Mais après avoir laissé Andhrée à la porte du petit hôtel qu'elle habitait rue Montchanin — un simple pied-à-terre, en attendant l'arrivée du prince retenu à Péters-

bourg — René Sauvin devint la proie d'une anxiété qu'il connaissait trop, hélas !

Non pas qu'il crût à l'avenir de cette fantaisie. Mais il avait été assez satisfait de l'altière Andhrée pour désirer qu'elle lui gardât un souvenir sympathique ; et si même une autre occasion... Oui, mais on était au milieu du mois ; et il avait exactement deux cents francs, pour aller à la fin... Comment s'acquitter ? songeait et re-songeait René... Lui promettre de faire son pastel... c'était peu... Le faire... c'était beaucoup. Il ne pouvait pourtant lui envoyer cinq louis comme à une fille rencontrée n'importe où... Enfin il s'arrêta au parti, le plus banal sans doute, mais le plus pratique aussi.

Il passa donc le lendemain matin chez un fleuriste, choisit pour cinquante francs de roses — des Jacqueminot empourprées comme des cerises — recommanda de les disposer en gerbe élégante, relevée de fins feuillages de capillaires, et dit de les porter aussitôt chez madame Davrigny, rue Montchanin.

Puis, humant sa cigarette, avec la cons-

cience d'avoir fait ce qu'il pouvait, il se dirigea, l'âme apaisée, vers le célèbre hôtel de Valentine Hermann où la bande qui, la veille, dînait à Ville-d'Avray, devait se retrouver pour déjeuner.

A son entrée, Valentine l'accueillit par une exclamation :

— Eh bien !... Cette pauvre Andhrée !

— Qu'y a-t-il donc? interrogea le jeune homme subitement inquiet.

— Comment ! tu ne sais pas ?... C'est vrai, tu ne peux pas savoir...

— Mais quoi ? quoi enfin ?

— Tu l'as ramenée jusqu'à sa porte, n'est-ce pas, hier soir ?

— Oui...

— Eh bien, figure-toi qu'en rentrant chez elle, la pauvre fille a appris... la mort de sa mère.

— Ah !... c'est triste... bien triste, fit René qui songea un moment.

Puis, avec un air convenablemeut pénétré, il répéta encore « triste... triste... », tirant sa moustache comme un homme qui se rend compte de tous les détails d'une catastrophe... Mais tout à coup il lâcha

cette moustache, se frappa le front d'un geste qui a beaucoup servi parce que, sans doute, il est très expressif, s'écria d'un air enchanté : « Parfait ! » et saisissant son chapeau, sortit presque en courant du salon, tout en jetant à Valentine ahurie un « Je reviens tout de suite ! » qui n'expliquait rien.

Un fiacre hélé à la porte de madame Hermann le déposait peu de minutes après chez le fleuriste.

Il entra dans la boutique comme un projectile.

— Avez-vous envoyé les roses rue Montchanin ? interrogea-t-il haletant.

— On va partir, monsieur... La gerbe vient d'être terminée... La voici, monsieur peut juger... Est-elle assez réussie ?

— Oui, oui... Attendez... Vous avez des couronnes de deuil ?...

Et du bout de sa canne il désignait dans un coin un tas de cercles de paille empilés selon une gradation de hauteur.

— Certainement, monsieur...

— Eh bien ! défaites-moi cette gerbe, et collez-moi ces roses sur une couronne... de

dimension moyenne... les capillaires aussi... Et un ruban noir.

Le fleuriste docilement déliait le bouquet qui, secoué, faisait pleuvoir les fines gouttelettes de rosée dont l'avait saupoudré le pulvérisateur.

Puis, d'un air froid, René ajouta :

— Toujours même adresse...

. . . .

Depuis ce jour, chaque fois que l'on prononce le nom de René Sauvin devant Andhrée Davrigny, elle dit avec un battement de paupières et un soupir très distingué :

— De tous les peintres que j'ai rencontrés, c'est le seul qui sache vivre... Il a tant de tact !

HYMÉNÉE !

à Gaston Jollivet.

Une animation très grande agitait ce matin-là tout le personnel de la ménagerie Mikaëli alors installée à la fête de Vincennes. Bien qu'on fût à peine à la seconde semaine de la foire, c'était un branle-bas général dans l'établissement comme pour les apprêts d'un départ : on sortait les gradins, on désarticulait les barrières, et des hommes à gilet de palefrenier et sur le large galon rouge de la casquette desquels on lisait en lettres d'or : « MÉNAGERIE MIKAËLI » se hâtaient dans un va-et-vient incessant, transportant de longues planches, courbés sous de lourds madriers.

Aristide Mikaëli mariait sa fille unique, mademoiselle Louise, au fils de Benchimolle, le propriétaire d'un manège de chevaux de bois, un des plus importants forains. Le manège Benchimolle n'était pas un de ces vulgaires tourniquets où quelques étiques chevaux de bois grossièrement peinturlurés alternent avec des chariots piteux aux dures banquettes, mais un monumental système à deux étages, mû par la vapeur qui faisait sonner les tuyaux puissants d'un orgue dont les furieuses clameurs dominaient tout le tumulte des foires des accents impérieux de ses pistons éclatants, de ses bugles fantaisistes, de ses bombardes tonitruantes. Les chevaux caracolant en des poses pégasiennes, avec d'amples crinières ombrageant leurs yeux peints, humains et hagards, tournaient dans l'immense rotation, qui, la nuit, zébrait l'espace des éclairs de ses centaines de lampes, comme si les étoiles se fussent décrochées du ciel, entraînées dans la valse folle de ce monument du délire.

C'était un beau mariage. On en parlait dans toute la fête. Depuis quinze jours bien



des jalousies s'étaient éveillées dans les humbles baraques de ceux qui constituent la plèbe de ce monde errant : aller à la noce Mikaëli était devenu l'objectif de tous. Mais madame Nina Mikaëli avait été très circonspecte dans ses invitations; c'était une personne pleine de dignité et de pruderie, elle avait tenu jadis une voiture de somnambule, ce qui lui avait valu, disait-elle, des relations dans le plus grand monde. De là venait sans doute la nuance de mépris avec lequel elle traitait à l'ordinaire les forains au milieu desquels sa vie s'écoulait.

La noce — un grand dîner puis un bal — devait se faire dans la ménagerie.

En confortable pantalon à pied de molleton gris, le torse serré dans un vieux dolman au bleu de ciel passé et dont l'astrakan roussi manquait par endroits, coiffé d'un bonnet grec en velours rouge brodé d'un semis de myosotis, M. Mikaëli pressait et gourmandait ses gens.

— Allons, dépêchez-vous... Il est dix heures! Vous ne serez jamais prêts, faisait-il.

— Tu ne seras jamais prêt, Mikaëli! répéta comme un écho une voix partant de l'entrée de la vaste baraque.

Et, le rideau se soulevant, madame Mikaëli apparut, imposante, énorme et fiévreuse. Elle relevait avec précaution son ample jupe de moire bleue, luisante et raide avec des cassures miroitantes de zinc neuf. Et son autre main serrait entre les bouts d'une pincette les papillotes qui hérissaient sa tête de place en place.

— Sois tranquille, je serai habillé plus tôt que toi.

Et, s'interrompant, il vociféra aux hommes qui continuaient à mouvoir des monceaux de planches :

— Plus loin, les banquettes des secondes. Et remarquez bien le sens... que cela soit lestement remis en place demain matin.

Madame Mikaëli s'était avancée jusque sur le haut des marches. Elle avait posé sa pincette contre la table du contrôle, et soigneusement roulait sur ses gros doigts les boucles grises qui encadraient sa figure de la respectabilité d'une matrone orléaniste.

— Et la petite? interrogea Mikaëli en se rapprochant.

— Elle est prête... Le coiffeur finit, il n'y a plus que la couronne à mettre... Mais — et la voix de la grosse femme se fit plus basse et son accent préoccupé — je suis inquiète de Louison. Elle paraît nerveuse ce matin... Tiens, écoute.

Sous la tente sonnait un cri strident et sifflant d'abord comme un bruit de scie et qui se terminait en un rauque grognement terrible et plaintif à la fois. M. Mikaëli avait écouté attentif, le sourcil un peu froncé. Et il dit :

— Tout ce remue-ménage l'agace. Voilà tout... Ce n'est pas encore son moment... L'ennui, c'est qu'il a fallu mettre Balthazar dans sa cage... Il aurait mieux valu coller les singes avec l'hyène, et on aurait déposé les assiettes et les couverts de rechange dans le compartiment des singes...

— Ce n'était pas possible. La loge des singes est tout à l'autre bout de la salle C'était par trop incommode pour le service. Tandis que la cage de Balthazar...

— C'est juste, se hâta d'acquiescer le

dompteur qui était évidemment depuis longtemps dompté par la formidable Nina. Ce que je t'en dis, c'est à cause de ce que tu crains pour Louison... Du reste, je vais voir.

— Vois... mais, tu sais, on ne peut plus rien changer... Le dessert est dressé... Et n'oublie pas que la mairie est pour onze heures et demie précises... Tiens, voilà déjà les Benchimolle qui arrivent.

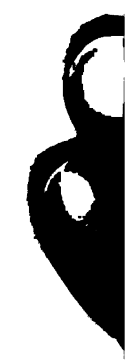
Laissant à sa femme le soin de recevoir les deux arrivants — le marié et son père — Mikaëli entra dans la ménagerie.

Il est peut-être nécessaire d'ouvrir une parenthèse pour expliquer qui était Louison. Louison était une lionne née dans la ménagerie six ans auparavant, le jour même où l'on fêtait le dixième anniversaire de mademoiselle Louise Mikaëli. L'enfant s'était prise d'une grande tendresse pour la mignonne fauve et avait exigé qu'on lui donnât son nom. La petite lionne et la petite fille avaient joué ensemble en camarades et, bien que peu après Louise eût été mise au couvent, elle avait conservé une affection très particulière à Louison qui, devenue une

grande personne un peu quinteuse, semblait pourtant se souvenir vaguement que des liens anciens l'unissaient à la fille de son maître.

Entré dans la baraque, le dompteur eut à peine un regard — et c'était pourtant un spectacle impressif — pour la table longeant les cages des bêtes, avec sa nappe d'une blancheur de carton propre, les serviettes pliées en bonnet d'évêque semblant des cônes neigeux au milieu desquels se serraient les petits pains symétriquement alignés, et l'échafaudage des nougats fleuris à leur faîte de roses en papier.

Une émotion qu'il parvenait mal à maîtriser serrait la gorge du brave Mikaëli. Louise était sa fille unique. Voici à peine trois mois qu'elle était sortie du couvent, à peine l'avait-il vue et déjà il allait s'en séparer. Certes, il comprenait les raisons de haute convenance au nom desquelles madame Mikaëli avait tenu à écarter la jeune personne du monde des forains jusqu'à son mariage. Ce n'en était pas moins cruel. Et il cherchait à se consoler en se répétant qu'il la verrait toujours plus que lorsqu'elle



était en pension. Mais il était triste quand même... Et puis sa femme avait jeté le trouble dans son esprit en lui confiant ses affres maternelles. Louise était d'une innocence parfaite, ignorant tout du mariage, et l'ancienne somnambule, prise de pudeurs et d'angoisses subites, ne savait comment lui révéler les incidents conjugaux qui l'attendaient... Les deux époux en avaient causé longuement la veille, mais sans trouver de solution pratique, intimidés tous deux par la supériorité d'éducation qu'ils sentaient chez leur fille et aussi par cette candeur qu'ils ne pouvaient s'empêcher de considérer comme un luxe que leurs moyens leur avaient permis de payer à leur enfant.

Cependant le temps pressait. Les invités arrivaient. Et après s'être assuré que Louison et Balthazar paraissaient assez calmes, le dompteur s'en fut endosser la redingote des grands jours pour conduire Louise à l'autel.

La journée s'était bien passée. A la mairie on avait admiré la correction des témoins : M. Rameri, du Grand-Théâtre

Parisien, et M. Andoche, le directeur des Arènes-Athlétiques, pour mademoiselle Mikaëli, — M. Ludovic, le propriétaire des figures de cire, et M. Arsène Marnet, dont le cirque est célèbre en Europe et en Amérique, pour le fils Benchimolle. On avait déjeuné à la Porte-Jaune, puis fait une promenade au Bois.

Enfin, à six heures et demie, les convives s'étaient assis autour de l'imposante table qui s'étendait devant les cages où les fauves surpris s'agitaient en longs mouvements silencieux.

Un peu compassé, le dîner à ses débuts. Tous mangeaient lentement, n'osant pas regarder le menu. Les convives semblaient offerts en spectacle aux animaux. Les singes, excités par l'aspect du dessert dressé non loin de leur cage, faisaient des bonds désordonnés et tendaient à travers les barreaux leurs maigres bras poilus. La glace se fondant peu à peu, leurs petits cris de convoitise, aigus comme des sifflets, furent bientôt dominés par le brouhaha et les gros rires des dîneurs.

Mais à la fin du repas, au moment où

M. Ludovic, un homme qui avait des talents, chantait une romance : *la Saison des nids*, et où toute l'assistance reprenait en chœur :

Voici les journées (*bis*) tant bénies,
Petits oiseaux, préparez vos doux nids...

les voix furent coupées net par un terrible rugissement de Louison qui semblait un cri d'âme en peine.

Louison, jusque-là, était demeurée impassible, retirée jusqu'au fond de sa cage, avec un air boudeur, les yeux clignotant à l'éclat des lumières. Par instants, d'un fouettement nerveux, sa queue balayait le plancher. Balthazar, le grand lion roux, semblait plus agité, mais il ne paraissait guère s'inquiéter du tumulte qui remplissait la salle. Il se promenait le long des grilles, s'accroupissait parfois — toujours regardant Louison... Que venait-il de se passer qui émût autant la lionne ? Elle s'était dressée tout à coup, et se tenait devant Balthazar, le mufle froncé, ses larges yeux graves luisant féroces. Et, rugissant sourdement, ils se regardaient...

— Voyons, Balthazar, sois sage ! cria de sa place le dompteur, sans se déranger.

Mais Balthazar ne parut pas entendre.

— Qu'a donc Louison ? demanda la candide Louise.

Et l'ancienne somnambule, passant de l'écarlate au rouge sombre, murmura d'un air fâché :

— Rien du tout... elle est malade.

Les hommes riaient. Les femmes semblaient gênées. Et madame Mikaëli se levant de table avec précipitation, déclara qu'on allait danser...

Déjà les cuivres de l'orchestre lançaient des couacs avertisseurs comme s'ils eussent espéré atteindre un chimérique accord. Tandis qu'on enlevait la table, les invités se promenaient le long des cages, agaçant les fauves dont l'agitation croissait. On avait allumé tous les quinquets; une grande clarté pénétrait derrière les barreaux faisant scintiller des prunelles inquiétantes, aux reflets d'or et d'émeraude. Tout le monde était très gai maintenant, on blaguait, on riait à pleine gorge, un peu de griserie avait gagné la noce entière. M. Andoche risquait

des plaisanteries salées à madame Mikaëli qui souriait vaguement, de plus en plus émue à mesure que l'heure passait et la rapprochait du moment où il faudrait enfin dire à sa fille ces mots explicatifs qu'elle ne trouvait pas. Mikaëli, un peu gris, semblait avoir perdu de vue ce sujet angoissant, et activait avec son entrain méridional le déménagement qui devait laisser l'espace libre.

Enfin, l'orchestre attaqua un quadrille et, dans la poussière blonde qui flottait en l'air, chacun prit place.

Au bruit du plancher résonnant sous les pas lourds, des mugissements des trombones, à l'aspect des cavaliers seuls de haut style qui s'ébauchaient à deux pieds de leurs barreaux, les fauves interrompirent leur mystérieuse et éternelle rôderie. Bientôt un concert de cris se joignit à la musique — des grondements sourds, des miaulements aigus, des sifflements pointus, des glapissements aigres, des rauquements profonds éclatèrent sur tous les points. Et dans les brefs moments où bêtes et gens semblaient reprendre haleine, on entendait

l'aboi sec et cassé d'un vieux renard alternant avec le lugubre rire de l'hyène.

— Faut bien que tout le monde s'amuse! cria M. Arsène Marnet qui entraînait madame Mikaëli dans une polka farouche.

Et la gaieté fut à son comble.

Dans un coin, Louise causait tout bas avec son mari. Elle était vraiment charmante la jeune fille, très blonde, avec des yeux noirs si pleins d'innocence. Et le fils Benchimolle la regardait avec une expression qui ne laissait aucun doute sur l'ardeur de ses sentiments. Mais c'était un garçon qui avait des manières et il savait qu'on ne se conduit pas avec une demoiselle qui a été élevée au couvent comme avec la première batteuse d'estrade venue. Aussi, ne faisait-il aucun geste, craignant d'être inconvenant, et demeurait-il planté sur ses deux larges pieds, un sourire très bête accentuant la godicherie naturelle de sa figure de bellâtre. Ils causaient de choses indifférentes, elle, très émue, levant vers lui ses doux yeux innocents, le trouvant « très bien ».

De temps à autre, au-dessus du prodi-



gieux concert des fauves, la voix de Louison, résonnait lamentable, ardente, furieuse, implorante, et Balthazar lui répondait en notes brèves, âpres et volontaires, qui semblaient des ordres. Tous deux tournaient dans la cage, plus vite, toujours plus vite, comme poussés à se fuir et à s'atteindre par quelque folie nerveuse...

Devant cette cage, les mariés assis causaient toujours. Benchimolle faisait des plans d'avenir pleins de sous-entendus galants. La jeune fille écoutait, les yeux errants, agités, remuée toute d'une émotion singulière, et, par moment, Louison arrêtait sa fiévreuse déambulation, ses yeux tachés d'or se fixaient sur les candides yeux noirs de Louise, et elle rugissait sourdement.

Maintenant le mari causait ménage, disait comment il comptait augmenter ses affaires quand son père lui aurait cédé le grand manège... Mais Louise ne l'écoutait plus : elle écoutait Louison.

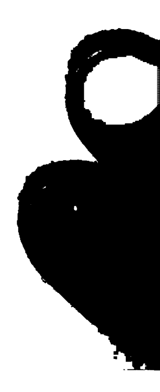
Le bal était dans toute sa joie. Un indescriptible tintamarre vibrait, une inommable senteur de fauves et d'humains saturait

l'air; on s'amusait ferme. Et madame Mikaëli, sentant que l'heure était venue, se rapprocha de sa fille après avoir fait un signe à son gendre, qui s'éloigna discrèment.

— Ma petite Louise, mon enfant chérie, fit-elle, avec un flot de larmes dans la voix, tu vas t'en aller !... Un mari, tu sais.... ce n'est pas une mère... Il faudra être bien obéissante... Il y a des choses, vois-tu, que tu ne sais pas.

Louise écoutait sa mère. Toute pâle toujours, elle regardait la cage où Louison et Balthazar étaient silencieux maintenant. Elle eut un petit signe de tête, et d'une voix un peu oppressée et très douce :

— Oui, dit-elle, je sais... j'ai compris... comme Louison.



GONTRAN

à E. M. Delaborde.

Assis devant un épais registre, M. Martinet, ancien chef du matériel et de l'économat au ministère du commerce, s'absorbait en une minutieuse comptabilité. Dans sa retraite, il avait conservé les habitudes de classement et de catalogue, la manie des chiffres alignés, des répertoires des cartons verts. Et, en ce 6 janvier 1890, ainsi qu'il avait coutume de le faire après chaque année écoulée, il établissait ce qu'il appelait la « balance de l'amitié ». Ce n'était rien moins que le relevé des politesses faites par lui à chacune de ses relations et des gracieusetés qu'on avait pu lui rendre — détail

inscrit minutieusement chaque jour sous la forme de Doit et Avoir.

Entre ses dents, M. Martinet susurrait :

« Les Doinard nous ont invité à un bal, le 17 avril — le 15 juin nous les avons emmenés au théâtre Cluny; il y a balance. Mais ma femme a fait dans le courant de l'année trois visites à madame Doinard et celle-ci n'est venue que deux fois. A reporter au débit des Doinard pour 1890 : une visite... Bien médiocres les Chamouillaud ! ils n'ont pas rendu le dîner que nous leur avons offert le 9 mai...

Et comme en ce moment madame Martinet entrait dans la pièce :

— Qu'en dis-tu, ma chère? demanda-t-il, Ne crois-tu pas qu'il faudrait passer les Chamouillaud par profits et pertes?

— Peut-être... Ce sont des relations à toi. Fais comme tu voudras, dit la grosse dame que d'autres préoccupations hantaient visiblement, et qui reprit immédiatement d'un ton joyeux et agité : ils arrivent !

— Qui ça?... les Chamouillaud?

— Mais non ! les enfants... Tiens, lis la dépêche.

Julien Larmier, qui avait épousé l'an dernier Hortense, l'unique fille des Martinet, télégraphiait de Vernon, où il résidait comme receveur des contributions, qu'il avait obtenu quelques jours de congé et que sa femme et lui arrivaient le jour même à Paris.

— Quel bonheur ! s'exclamait madame Martinet. Cela avait été si triste ce jour de l'an passé sans Hortense.

Et M. Martinet s'associait pleinement à joie de son épouse. Il s'agissait de bien recevoir et de bien fêter ces chers enfants.

— Va, dit-il à sa femme. Vois à ce que leur chambre soit prête... et envoie Sophie que je lui donne des ordres pour un joli dîner.

M. Martinet s'occupait de la cuisine, de même qu'il recevait les comptes de la blanchisseuse, — le tout accompagné d'un branle-bas éternel de registres.

Sophie, une grosse Morvandiote, comparut devant lui. Il ordonna le dîner, se chargeant d'acheter lui-même le poisson, le poulet et la boîte de petits pois conservés.

Puis, en une inspiration subite, il ajouta :

— Ah ! tu feras aussi un gâteau des Rois. Ça, je ne veux pas le prendre chez le pâtissier... Ils vous empoisonnent tous avec leur margarine... Non... parlez-moi d'un bon gâteau de famille.

— Et tu mettras une fève, recommanda madame Martinet qui parut un instant à la porte dans une remuante excitation.

— Bien mieux, reprit-il, j'apporterai une petite poupée... C'est plus à la mode. Et puis, fit-il en clignant de l'œil à sa femme, un bébé !... Nous ferons en sorte qu'il soit dans le morceau de Julien ou d'Hortense... Ce sera amusant : de jeunes mariés !

Et la grosse Sophie se mit à rire, trouvant que ces Parisiens avaient de drôles d'inventions.

Deux heures plus tard, M. et madame Larmier arrivaient. Ce fut d'abord un échange confus de questions, d'embrassades et d'explications : comment Julien, retenu à Vernon le jour de l'An, trois ou quatre de ses employés grelottant l'influenza, avait pu enfin obtenir un remplaçant pour quelques

jours; du reste, les employés allaient mieux maintenant, etc.

Cependant il était près de trois heures. Madame Martinet emmena sa fille dans sa chambre, tandis que le beau-père rappelé à la grave responsabilité des provisions, disait à son gendre :

— J'ai à faire quelques courses indispensables... Peut-être, mon cher ami, avez-vous aussi besoin de sortir. Nous descendrons ensemble si vous voulez bien.

Précisément Julien devait aller au ministère, et les deux hommes mirent leur paletot. Mais M. Martinet ne pouvait se dispenser de ranger ses papiers et ses chers registres.

— Tenez, mon cher, fit-il avec orgueil en frappant du plat de la main sur le registre de sa bizarre comptabilité. Voilà le thermomètre de l'amitié !

Et tout en vantant les précis renseignements qu'il était ainsi à même de recueillir, il ouvrit un vaste bahut. C'était un méthodique capharnaüm où l'hétéroclite avait pour condition première la classification. Des choses étranges s'y empilaient très propres,

par rangs de taille : vieilles fioles pharmaceutiques à demi vidées, bouts de ficelle multicolores roulées sur des tortillons de papier, choses hors d'usage aux formes effacées et improbables.

— Tiens, fit M. Larmier qui regardait avec curiosité cet amas singulier; qu'est-ce que c'est que ça?

Et il désigna un pot à moutarde en verre où, dans un liquide terni, nageait un indéterminable fœtus de proportions minimes.

— Ça! et M. Martinet eut un soupir. Ça, répéta-t-il plus bas, c'est votre beau-frère, c'est Gontran!... Pauvre enfant, il aurait vingt-six ans maintenant. Il serait près de passer capitaine... d'artillerie, car il a la bosse des mathématiques, et l'artillerie mène à tout... Voyez plutôt Bonaparte... Du reste, ajouta-t-il avec conviction en approchant de la fenêtre l'imperceptible avorton inachevé, au crâne bombé, à la peau jaune et soufflée, avec ses bras plaqués à la poitrine en un geste réfléchissant, ne trouvez-vous pas qu'il a un peu son profil?

— Mon dieu! fit le gendre, partagé entre une grande envie de rire et un profond dé-

goût, il est bien difficile de déterminer la ressemblance... à cet âge.

En ce moment, madame Martinet appelait son mari de la chambre voisine.

— Venez, fit rapidement l'ancien chef du matériel, ma femme ne peut pas le voir; ça lui fait un effet... vous comprenez. Voilà! ma bonne, voilà! acheva-t-il en s'élançant hors de la pièce.

A sept heures, toute la famille était réunie, joyeuse, dans la salle à manger. Le dîner était excellent. M. Martinet se gonflait d'orgueil en écoutant les éloges que l'on ne marchandait pas à la cuisine de Sophie. C'était lui, il ne manquait pas de le rappeler à chaque plat, qui avait eu l'idée de faire venir cette fille de la province. Ainsi était-on certain de manger une nourriture sainement préparée, sans tous ces roux et ces roueries des cuisinières parisiennes.

Enfin Sophie apparut portant majestueusement une lourde et épaisse brioche, le gâteau des Rois.

Aux exclamations d'admiration succéda un mouvement de désespoir de M. Martinet.

— Sapristi ! j'ai oublié le bébé, fit-il à voix basse à sa femme.

— Avez-vous au moins mis une fève? demanda de même madame Martinet à la bonne, qui, les mains sur le ventre, savourait les compliments des époux Larmier.

La grosse femme eut un clignement d'œil et souffla dans l'oreille de sa patronne :

— Oh ! vous allez voir... J'avons ben compris, allez.

Un sourire d'attente mystérieuse se dessina sur les lèvres de madame Martinet qui poussa le coude de son mari.

— Très intelligente, cette Sophie, murmura M. Martinet.

Un moment de silence régna. La brioche gigantesque, fendue en quatre, était distribuée.

— Quelles parts ! faisait M. Larmier. Va-t-il falloir boire pour faire descendre ça...

Tout à coup, il s'arrêta, son couteau et sa fourchette plantés dans la tranche de brioche qu'il venait d'ouvrir ; et d'une voix étrange, il murmura :

— ... Gontran.

Un triple cri terrifié avait retenti :

— Gontran !

Sur l'assiette du gendre, le petit fœtus apparaissait, avec sa pose toujours réfléchissante, inscruté dans la pâte d'or ainsi qu'une bélemnite en sa gangue séculaire et mystérieuse.

L'HÉROÏNE

au comte Stanislas Rzewusky.

Le bal vibrait ardent et joyeux. Un scintillement montait de cette foule brillantée où les siècles et les fantaisies se heurtaient en les costumes féminins, coupés brutalement du rouge coquelicot des habits d'hommes. Il était minuit. Une gaieté plus détendue reliait les groupes pétillants de paillettes et de gemmes ; les visages s'avivaient d'une pointe de fièvre heureuse et, par-dessus le bourdonnement des conversations, l'acuité d'un rire léger faisait sonner de temps à autre un joli bruit de collier de perles s'égrenant dans une coupe en cristal. Discrètement un orchestre jouait un

menuet, et l'effleurement délicat des archets sur les cordes accompagnait comme de rêveries et de souvenirs toute cette joie mondaine où se noyaient les cœurs.

Un mouvement d'attention plus surexcitée se produisait; j'interrompis ma causerie avec une charmante Arlequine noire aux yeux couleur de saphir étoilé, pour me rendre compte de l'incident qui créait cette animation. Mais j'étais trop loin du large escalier aux colonnes blanches où en ce moment on s'écrasait pour voir les entrées; l'Arlequine monta d'un mouvement curieux sur sa chaise, puis se tournant à demi vers moi :

— Mais c'est madame Lamanon, fit-elle. Elle est jolie comme tout! C'est une crâne petite femme, savez-vous... Applaudissons-la!

Elle fit comme elle disait, et les habits rouges, les Orientales, les marquises et les Esclarmonde l'imitèrent.

Madame Gabrielle Lamanon est l'héroïne de cette aventure récente dont le monde fit un gros événement : son mari et elle avaient été attaqués par des rôdeurs de nuit, rue Jouffroy, comme ils rentraient à

pied d'une soirée intime chez des amis voisins. Jeté à terre d'un croc-en-jambe savant, avec deux chourineurs sur la poitrine, Georges Lamanon avait eu quelques raisons de croire qu'il ne reverrait plus le soleil du bon Dieu quand sa femme, d'un furieux élan, échappant à l'homme qui l'avait saisie et tâchait de lui faire un bâillon de ses mains, se précipitait sur le groupe tragique, arrachait du pardessus de M. Lamanon son revolver et, sans même essayer de se relever, à genoux comme elle était tombée dans la violence de son élan, cassait la tête à l'un des assassins d'une balle tirée à bout portant en pleine figure et blessait l'autre qui, d'un rapide et instinctif mouvement, s'était reculé dégageant Georges à demi évanoui.

Paris, qui n'a d'égal à ses enthousiasmes que ses indifférences, avait acclamé le courage de cette mignonne femme dont le fin profil rappelle les subtiles créations de Lochner, le plus spiritualiste peut-être des primitifs allemands. Les chroniqueurs firent rage et la Ligue des Droits de la Femme trouva un nouvel argument en faveur du droit au vote.

Quoique je sois assez lié avec les Lamanon, je ne les avais pas revus depuis ce drame. Par un instinct délicat, la jeune femme avait fermé sa porte pendant quelques semaines, désireuse d'échapper aux curiosités qu'avait soulevées sa courageuse action. Un grand désir de l'apercevoir me prit, vaguement fait de cette sensation — que je ne donne pas comme une théorie en matière psychique — qu'elle devait être « autrement qu'avant ».

Je me frayai un passage pour la regarder : non, elle n'avait pas changé. C'était une délicieuse apparition que cette blonde créature dans son costume blanchoyant de mariée espagnole ; à son corsage, la pourpre d'une fleur de grenadier nacrait la poitrine d'une pâleur plus fine. La fragilité menue de cette mignonne qui semblait amoureusement façonnée pour les tendresses languides, excitait l'enthousiasme du public dont les applaudissements redoublaient. Elle s'arrêta un instant, un peu interdite, confuse de l'ovation ; elle rougit — comme elle avait rougi en entendant la phrase soigneusement préparée et limée avec laquelle, lors du

procès de la bande des Cravates vertes, le président des assises l'avait félicitée.

Derrière elle, son mari. Il avait un peu froncé le sourcil en entendant applaudir et je vis avec étonnement, sur sa tête délicatement modelée d'artiste sensitif et songeur, une expression dure, ennuyée, que je ne lui connaissais pas... J'ai un goût très particulier pour le talent de ce peintre, un chercheur et un timide à la fois, dont la finesse de vision est presque égalée par l'habileté de main — je dis : presque, et c'est pour cela que Georges est intéressant. Il m'intéresse aussi par la subtilité de ses mouvements d'âme, par tout ce qu'il met de voiles sur ses sensations, par la qualité même de son amour profond et sans banalité pour la jolie créature que je voyais si blanche en son blanc costume andalou.

— Pourquoi, me demandai-je, Lamanon a-t-il cette étrange figure!

Et je résolus de le lui demander à lui-même. Mais la foule nous sépara, d'autres sensations vinrent me distraire : ce ne fut qu'une heure plus tard que je rejoignis Georges... Un genou sur une chaise, il

semblait regarder avec absorption un kakémonos déroulant sur le mur la prestigieuse fantaisie de ses branches de merisier en fleurs, dont des hirondelles, en leur vol aigu, poursuivaient les pétales tourbillonnant.

En me voyant, il eut un tressaillement. Je le gênais, je le dérangeais évidemment ; et, non moins évidemment, la contemplation du décor japonais n'était pour rien dans l'air indifférent et préoccupé avec lequel il répondit à un banal bonjour. Ma curiosité s'accrut de cet accueil inattendu, et, sans conviction d'ailleurs, je fis mine de m'éloigner.

Il posa sa main sur son bras, et, avec vivacité :

— Où vas-tu? dit-il.

— Au fumoir.

— Je viens avec toi ; emmène-moi ; je m'embête ici, fit-il d'un air sombre.

Maintenant nous étions assis, presque étendus, sur un large divan, aspirant délicieusement la fumée violâtre de cigares bien frais. Pour nous, seuls dans la petite pièce, la sensation d'apaisement et de confort devenait particulière, tangible pour ainsi dire,

au bruit du piétinement des danseuses dont, à travers une large glace sans tain, on voyait tournoyer les couples chatoyants.

— Que fais-tu en ce moment? demandai-je.

— Rien de bon... je patauge, je cochonne...

— Tu dois être content de ton Salon?

— Je n'y suis même pas allé. Qu'est-ce que ça me fait!

— Et pourquoi?

— Pourquoi, mon ami... Ma foi! je n'en sais rien... Je sais seulement que j'ai des envies folles de m'enfuir, de changer de nom... Tiens, je vois sans cesse, là bas, entre Tanger et Tétuan, au milieu d'une plaine immense où poussent difficilement quelques maigres lataniers, un tout petit village... cinq ou six cahutes enfouies sous les raquettes épineuses de figuiers de Barbarie...je voudrais vieillir là, oublier, seul...

— Seul!... et ta femme?

Il se tut un instant. Puis, sur un ton très doux d'écho.

— Ma femme... ma femme, répéta-t-il... Je la déteste.

Je le connaissais trop pour ne pas avoir senti que sous la froideur de son accent quelque chose vibrait d'intense et de douloureux. Il continua :

— Je sais bien ce que tu penses, va... ce que tu me dirais... et le dernier venu, le plus crétin des lecteurs de faits-divers le dirait aussi : une femme si admirable, qui vous a sauvé la vie... Imbéciles!

Brusquement il se leva, alla au dressoir, et coup sur coup se versa deux verres de champagne. Je remarquai combien sa main tremblait.

— C'est étrange, reprit-il, que je n'aie pas bien compris tout de suite. Ç'a été un lent travail en moi... D'abord, il m'est resté une commotion nerveuse terrible. Toutes les fois que je revoyais ma femme... mon héroïque femme!... la sensation me revenait de ces mains de brute serrées autour de mon cou, d'un genou qui m'entrait dans la poitrine... tu ne le croirais pas, l'odeur de ce sale individu me hante... Puis chez moi, il est venu des reporters... tu ne peux pas t'imaginer le nombre de reporters qui peuvent venir sonner à une même

porte. J'ai reçu bêtement les premiers. Ils me faisaient un tas de questions, puis tout de suite demandaient à voir ma femme... Comprends-tu cela : cette créature en qui j'ai aimé la pudeur morale, le repliement d'âme, le mystère exquis des sensations, devenant cette individualité publique dont tous les journaux racontaient la vie, traçaient le portrait, avec de temps à autre un mot de réclame pour ma peinture. Oh! quel dégoût!... Oui, c'est vrai, sans elle, j'étais tué. Eh bien! j'aurais mieux aimé cela!... Je me suis figuré quelque temps que c'était un mauvais et bête sentiment d'homme froissé dans sa vanité, humilié d'avoir été défendu et sauvé par un être plus faible... Il y avait de cela, oui, je crois bien qu'il y avait de cela... Mais ce n'est rien, plus rien maintenant que je souffre tant... et autrement encore...

Il allait à travers la pièce, parlant d'une voix saccadée. Machinalement son va-et-vient s'arrêtait devant un gong géant, et, lorsqu'il repartait, le heurt plus fort de son pied sur le parquet faisait passer une sono-

rité profonde, un souffle lugubre dans le métal vibrant.

— Ce que j'éprouvais, ce qui m'étouffe, me strangule... ce pourquoi je veux fuir, je finirai loin, seul, je l'ai compris l'autre jour dans cette ignoble salle d'assises, plus ignobles par ses dorures, ses peinturlurages et son clinquant que ne peut être une caverne de voleurs où dans l'obscurité suintent les immondices.

Il s'arrêta et reprit d'une voix plus basse :

— Tu crois que je suis fou? Cela viendra peut-être... Mais peut-être seras-tu capable de comprendre ce que j'ai souffert en voyant sur la table des pièces à conviction les vêtements ensanglantés, cette photographie d'un cadavre... Quelle horreur que cette face en bouillie, éclatée, broyée par cette décharge à bout portant!... Et le revolver, ce revolver qu'*Elle* m'avait donné un jour de fête avec des gentillesses si fines, si vraiment *Elle* que j'ai tant aimée... Le dégoût, l'horreur qui m'ont pris, vois-tu, dans cet endroit où des miasmes d'infamie vous empoisonnent le sang et le cœur, je ne peux pas te le dire. J'ai compris tout à coup

ce qui m'arrachait l'âme depuis que mon héroïque femme m'a sauvé la vie : elle a tué!... Il y a de la mort dans ces mains mignonnes, dans ces inconscientes mains, il y a dans cette pensée, que j'ai cru connaître et posséder toute, quelque chose qui a *voulu* tuer... Elle est sans remords, sans souvenir même à ce qu'il semble; son joli rire insoucieux résonne toujours de même à mon oreille... et il me déchire. Elle a fait son devoir : son mari allait mourir, elle a tué... Elle a tué!... Et toujours je la vois, toujours je la verrai, à genoux sur ce trottoir, à peine éclairé par un bec de gaz lointain, faisant éclater la tête de cet homme... Je sens les morceaux de cervelle chaude me jaillissant au visage avec un paquet de sang et surtout, oh! surtout! à travers ce sang qui me coulait dans les yeux, je vois l'affreuse expression de fureur et de meurtre de cette chère tête tant aimée, tant aimée!

. . . .

Par la glace sans tain on voyait dans la salle où vibrait le bal ardent et joyeux la

mignonne Gabrielle passer en valsant. Et la fleur de grenadier semblait une goutte de sang figée aux dentelles de la mantille auréolant son doux profil de sainte de Lochner.

LE COUP DU KIKI

à Georges Cain.

Ce soir-là, M. Malavert était resté plus tard que de coutume au cercle du Commerce. Et, comme la nuit était douce, il avait remonté le boulevard lentement, absorbé par une discussion avec son ami Boland sur le cours des laines. A l'angle de la rue d'Hauteville où habitait Boland, celui-ci le quitta ; et M. Malavert hâtait le pas, un peu inquiet de l'accueil que lui ferait sa femme.

Ses craintes s'apaisèrent quand il fut rue Richer, en face de sa maison ; nulle lueur ne transparaissait au travers des persiennes closes. Bien évidemment, madame Ernes-

tine Malavert dormait. Alors, d'un pas élastique et confiant, le mari attardé monta l'escalier noir.

Dans le vestibule de son appartement, il ne trouva pas le bougeoir qui, d'ordinaire lui était préparé. Mais ses mains errant sur la planchette familière rencontraient bien vite un briquet. Ce fut à la lueur jaune et onduleuse d'une allumette-bougie qu'il traversa le salon, où, dans la symétrie bourgeoise d'une pièce rarement habitée, s'alignaient les fauteuils vêtus de housses. Mais le frêle luminaire s'échappa de ses doigts stupéfiés au moment où il voulut ouvrir la porte qui du salon donnait dans la chambre conjugale : la porte résistait, elle était fermée en dedans !

C'était la première fois que pareil incident se produisait dans le ménage depuis quinze ans imperturbablement uni.

Malavert frotta une seconde allumette et regarda sa montre : il était minuit et demi. Évidemment il avait dépassé l'heure permise par Ernestine. Mais un tel accès de despotisme, le coup d'État que cette porte autoritairement close, lui causait une sur-

prise profonde et aussi un malaise particulier.

L'allumette s'éteignit.

Il frappa à la porte, d'abord à coups discrets, puis plus fort... Rien ne remuait de l'autre côté. Il appela, parlementa :

— C'est moi, Ernestine... ouvre-moi... Je t'expliquerai... Je suis resté un peu tard, c'est vrai, mais c'est Boland...

Et sa voix de plus en plus suppliante et doucereuse lui semblait avoir des sonorités mates, sans échos — comme si ses phrases eussent été proférées dans l'atmosphère sans vibration d'une galerie de mine.

— Elle boude, mais elle va bientôt cesser cette mauvaise plaisanterie, songea Malavert.

Et il s'assit dans un fauteuil.

Par intervalles, avec une régularité rythmique de métronome, il répétait à très haute voix :

— Ernestine, ouvre-moi !

Ce silence, cette obscurité dans laquelle les meubles, sous leurs housses blanches, prenaient des formes vagues de bossus fantômes, ajoutaient au trouble de Malavert. Il chercha ses allumettes dans sa poche machinalement, en fit craquer une et se

rapprocha de la porte... Soudain, il aperçut sous la jointure d'un des vantaux une tache sombre coupant le vert d'eau un peu sali du tapis d'Aubusson. Agacé dans le sens de conservation propriétaire qui gîtait en son âme, il se baissa, et du bout de son doigt il frotta : ce doigt devint tout rouge, rouge comme s'il l'eût trempé dans un sirop de cerises trop cuit...

L'allumette s'était éteinte.

Dans le noir, avec des cris étranglés d'épouvante, M. Malavert enfonça la porte... Sur la descente de lit sa femme gisait, les yeux très agrandis, béants d'horreur, avec un hideux renversement de la tête qui ne tenait plus au corps que par les muscles cervicaux. De la gorge large ouverte un flot de sang s'épandant par la chambre — flaque d'abord, puis ruisselets capricieux filant en tous sens.

Et quand le lendemain matin les gens de justice arrivèrent, Fauvette, le fameux agent de la sûreté, déclara sans hésitation, avec le flegme d'un expert devant un faux Rembrandt :

— Il n'y a pas à s'y tromper. Cela a

été fait par quelqu'un qui a travaillé dans les abattoirs... C'est le coup du kiki.

*
* *

C'était, en effet, quelqu'un qui travaillait dans les échaudoirs de La Villette, l'amant de la cuisinière des Malavert. Il fut bientôt pris, convaincu, jugé. Et — aventure peu commune — on se souvenait encore un peu de son crime le matin où se pressa place de la Roquette le Tout-Paris des dernières.

La douleur de Malavert fut poignante; de terribles remords l'agitaient : s'il n'était pas demeuré sur le boulevard, flânant, cet épouvantable crime ne se fût pas commis; il se sentait responsable. Une femme parfaite, intelligente, et tellement énergique aussi !... Malavert se souvenait du nombre inchiffrable de fois où il l'avait entendue professer des théories très nettes sur ce qu'elle nommait dignité morale : rendre le bien pour le bien, le mal pour le mal. Une vague consolation lui vint du désir de la venger. Aussi le surlendemain de sa mort

avait-il déjà promis une récompense à qui découvrirait l'assassin.

Il se lia avec des voleurs de chiens et des escarpes, courut tous les zincs de La Villette, et par son zèle entrava souvent les recherches de la police.

Pendant l'instruction et le procès, il montra des joies farouches de guerrier du Dahomey. Il se faisait envoyer les extraits de tous les journaux où il était question de « l'affaire ». Cela lui était devenu comme un excitant nécessaire.

Peu à peu, dans l'isolement et dans l'abandon moral de son deuil, il en était venu à s'intéresser à ce monde sinistre de l'assassinat. Ses pensées se concentraient sur ce sujet si cruel pour lui ; il revoyait incessamment le drame qui le laissait seul au monde et il y trouvait un âpre et singulier intérêt. Silencieusement il en vivait. — Ses amis évitaient avec soin toute allusion ; seulement dans les poignées de main, dans les banales interrogations des rencontres, chacun mettait la nuance d'apitoiement que l'on a pour le monsieur « à qui quelque chose est arrivé ».

Un soir, cependant — il dînait en petit comité chez son ami Boland — il développa, à propos d'un changement de préfet de police, des idées si intéressantes sur le fonctionnement du service de la sûreté, il affirma avec une telle netteté certains principes en cette matière, qu'il se fit un véritable succès, d'autant plus flatteur qu'il fut manifesté avec plus de discrétion par égard pour l' « horrible histoire » à laquelle il devait ces notions si approfondies... Emporté par la sympathie qu'il sentait autour de lui, il termina sa dissertation par une allusion qui surprit un peu, étant donnée la susceptibilité que l'on savait à sa douleur :

— Vous comprenez, j'ai eu la triste occasion de connaître tous les rouages de cette administration. Croyez-moi : tout dépend des agents. Il faut se les attacher par des rémunérations conséquentes...

Huit jours plus tard, dans une conversation sur le même sujet au cercle du Commerce, il ajouta même :

— Ce Fauvette ! si vous saviez quel œil il a !... Pour mon affaire, il l'a dit tout de suite : « Cela a été fait par quelqu'un qui

a travaillé dans les abattoirs; c'est le coup du kiki... » Le kiki, vous ne le savez peut-être pas, expliqua-t-il avec une sorte de commisération triste et digne pour ses auditeurs, c'est comme ça qu'en argot on appelle le gosier.

En le voyant parler sans répugnance excessive de « son malheur » une sorte de curiosité s'éveilla parmi ses relations; on le poussa à des récits d'aventures de police, à des demi-confidences sur l'assassinat. On ne lui posait pas des questions directes, cela eût été cruel; mais il cédait avec tant de simplicité aux petites tentatives détournées que chacun faisait pour entendre dire par lui quelque inquiétant détail!

— Il est vraiment très intéressant, ce Malavert; il connaît les dessous de Paris comme personne! était une phrase courante parmi les habitués du cercle du Commerce...

Son deuil fini, Malavert fut touché de s'apercevoir qu'on le recherchait plus que du temps de sa pauvre femme. Il y avait comme un souvenir pour elle dans tout cela; cette bonne Ernestine, elle aimait tant qu'on s'occupât d'elle... autrefois... Et de

plus en plus il discourait sur l'aventure déplorable. Chaque jour il devenait plus précis, plus terrifiant; il accaparait l'attention de tous dans les réunions où il passait maintenant chacune de ses soirées. Il sentait sur lui une attention frissonnante qui lui avait donné une sorte d'autorité pénible et un peu majestueuse, non sans élégance pourtant, et dont il ne se départait plus.

Souvent, au sortir du fumoir, la maîtresse de la maison lui disait en le présentant à quelque jolie femme : « Madame désirait beaucoup vous connaître... Nous lui avons promis que vous lui montreriez le coup... vous savez le fameux coup... » Alors un pli creusait le front de Malavert, il s'inclinait en étouffant un soupir, puis très rapproché de la femme qui haletait un peu :

— Tenez voilà, madame... Vous permettez?

Et lui appuyant sa main sur le front, délicatement, de façon à ne pas déranger le savant désordre des frisons, il lui renversait la tête en arrière; ensuite, d'un mouvement net et rapide, il passait le bord

de son claque d'une carotide à l'autre — la peau frissonnait sous le frottement léger de la soie. Et d'un air un peu amer mais presque caressant, saluant de nouveau comme un prestidigitateur qui a fini son tour, il disait avec peut-être une nuance de pédanterie :

— Voilà le coup du kiki.

POURQUOI L'ON TUE

à H. Fournier.

La salle des assises est bondée.

C'est en une petite ville de Provence au nom joyeux comme un trille d'aubade, fleurant le thym des Alpilles et le basilic de la Saint-Jean.

Mais à cette heure, ce nom n'évoque qu'une pensée de crimes nombreux, terribles par leur marche certaine, effroyables par ce qui se révèle, plus effroyables encore par ce qui se soupçonne et se dit tout bas...

C'est une complexe affaire d'empoisonnement dont il s'agit. Trois femmes ont été arrêtées, vont être jugées. La justice, pré-

tend-on, craint d'avancer dans la voie ouverte, redoutant d'y rencontrer d'embarrassants incidents. Des rumeurs courent, singulières. Sur la paisible petite ville un vent d'inquiétude semble souffler. Et chacun se demande si la femme souriante, aimée, qui tous les soirs s'assied à son foyer, n'a pas, d'une main assassine, jeté quelque poudre dans l'honnête bouillon conjugal. C'est pourquoi tout le monde est venu, inconscient du gai soleil, de cette joyeuse journée d'été qui invite à vivre, à respirer les poumons gonflés d'aise, à trouver toutes choses douces et à ouvrir son cœur.

Elles sont là, les trois empoisonneuses — entre les gendarmes dont les buffleteries blanches les encadrent comme la bordure claire d'une toile impressionniste — convaincues d'avoir tué leurs maris. Elles avouent.

Là aussi, l'herboriste, assis à côté d'elles — « le marchand de typhoïde » — qui, pour trente francs, débitait une série de paquets numérotés et subtilement dosés. Et la rumeur publique raconte que s'il voulait dire tout ce qu'il connaît, on saurait bien

que l'épidémie de fièvre muqueuse qui, par instants, s'abat sur le pays, ne vient pas toute du mauvais air des marais de Lammanosque. S'il voulait, bien des visages qui sont là, curieux et souriants, dans la tribune des autorités et du beau monde, pâliraient mortellement, — et des têtes rouleraient qui s'inclinent avec grâce en des petits saluts familiers.

Mais l'herboriste ne s'écarte pas de son système de défense, si ce n'est, par échappées, pour fulminer contre les Sœurs du bureau de bienfaisance qui distribuent des médicaments sans avoir brevet de pharmacien. Il explique, discute, en homme de bonne foi. Et sous sa main qui s'abat de temps en temps — sans violence — pour appuyer une affirmation, sous ses doigts qui tambourinent distraitement tandis que le président objecte, le noyer verni du banc des assises prend la physionomie d'un arrière-comptoir de boutique.

A certains moments, son geste va à la table des pièces à conviction. Il a fallu adjoindre un tréteau pour supporter toute cette série de bocaux où trémulent, dans

l'esprit de vin : entrailles, viscères — misérables lambeaux auxquels le large cachet rouge qui scelle les couvercles, donne une apparence de comestibles précieux, de pêches à l'eau-de-vie historiques.

Et voici qu'en passant dans l'agitation de son importance rogue, l'huissier-audiencier accroche la table d'une de ses manches — ses manches battant le vent comme les ailes de la mouche du coche. Un des bocaux vacille, tombe à terre et se brise. Sur les dalles se forme une mare au milieu de laquelle, en guise d'îlot, des viscères baignent.

Confus, ahuri, ne sachant comment réparer sa maladresse, l'huissier, saisi d'une inspiration, marmotte entre ses dents : « Je vais arranger ça. » Et il tire prestement de sa poche un briquet, frotte une allumette, l'approche de la flaque d'esprit de vin : ce punch macabre flambe avec de longues flammes bleues très gaies. Mais bientôt une odeur fétide empuantit toute la salle. Le président, très pâle, est forcé d'ordonner une suspension d'audience...

Maintenant la cour a repris siège. Par les

fenêtres ouvertes on entend le roulement cahoteux des fardiers, avec des claquements de fouets; et un bruit régulier de pics dans la roche d'une carrière voisine semble scander les phrases comme quelque métronome de fer. De chez le concierge du palais montent les triolets d'un pinson ramageur.

Commence l'interrogatoire des trois empoisonneuses. — Toutes trois portent le deuil.

La première est une petite femme brune, de trente-cinq ans environ, aux traits aigus, et dont le regard noir a la dureté luisante d'une pierre à fusil. C'est la marchande de tabac de la rue Peyrebrune. Une gentille et gaie créature jadis, un brin coquette aussi. Quand elle était nouvellement mariée à Olivier Romuald, la boutique ne désemplissait pas: on venait faire un bout de causette, risquer un doigt de cour. Mais cela n'avait guère duré. Elle était tôt devenue, ainsi qu'elle est maintenant: renfrognée, sombre. Le bureau de tabac s'était désachalandé. On n'entrait plus qu'en passant, pour acheter vite à la marchande hargneuse et sèche, dont les yeux luisaient de colères concentrées.

A côté d'elle la seconde accusée: une blonde pâle, l'air doux et ardent, semble abêtie, enfoncée en quelque rêverie cruelle, absente, bien loin de la sombre salle d'assises. Celle-là avait un magasin d'objets de piété sur la Grande-Place. Très mystique, passant à l'église de longues heures et coulant une vie molle au milieu des pieuses images dont les couleurs tendrement fades semblent s'être transposées en ses cheveux trop clairs, son teint trop rose, ses yeux si bleus.

Puis la troisième: une dame correcte, d'une humble bourgeoisie d'aspect, avec un nœud à coques soigneuses sous son menton double, une décence simple et paisible dans toute l'allure, — bien la femme d'un employé des contributions. Elle demeure tranquille, étonnée, avec un tel air de n'être là que par hasard, qu'involontairement l'attention s'arrête sur elle.

— Voyons, femme Olivier, interroge le président s'adressant à la brune aux yeux furieux. Pourquoi avez-vous empoisonné votre mari?

La femme Olivier répond, avec un

accent où la haine siffle encore inapaisée :

— Il me battait !

Suivit alors le banal et douloureux récit des brutalités de l'homme du peuple rentrant ivre chaque soir. Par moments elle s'arrêtait et retroussait sa manche pour montrer sur son bras quelque ecchymose pâlie, à peine visible — ou, d'un mouvement violent, entr'ouvrait sa robe sur sa poitrine meurtrie.

Quand elle eut fini, haletante, strangulée par la rage encore fraîche qui survivait à l'homme tué, le président la fit rasseoir. Et s'adressant à la seconde accusée :

— Et vous, femme Aubinel, pourquoi avez-vous empoisonné votre mari ?

— Il me trompait !

Ceci fut dit froidement... Et fermant ses grands yeux d'un bleu très doux et comme lavé, elle paraît s'absorber dans l'évocation des souffrances jalouses. Elle les revit, tandis que sa parole, avec un accent de rêve, énumère les voisines, les servantes et les mauvaises femmes du bas quartier...

Le président dut l'arrêter.

Puis il s'adressa à la troisième, — la bourgeoise si correcte et si digne :

— Eh bien! et vous, femme Bertissol, pour quel motif avez-vous aussi empoisonné votre mari ?

Elle ne répondait pas, les yeux toujours baissés, roulant entre ses doigts gras un coin de son châle.

— Parlez... Vous devez avoir eu quelque raison...

Sans plus mot dire, elle eut un mouvement d'épaules, comme si elles avaient eu à supporter longtemps un fardeau écrasant. Et ses yeux se levèrent au ciel dans un élan de délivrance.

— Il faut expliquer... dans votre intérêt même, insista le président... Est-ce qu'il vous battait?

— Oh! non, *peuchère!* murmura-t-elle d'une voix apitoyée et lente.

— Est-ce qu'il vous trompait ?

— Oh! non, *peuchère!* répéta-t-elle d'un ton toujours plein de mansuétude.

— Eh bien! alors, qu'aviez-vous à lui reprocher ?

Et, avec cet accent des gens de Provence,

traînant et amolli comme une caresse, elle répondit simplement :

— Il ne mettait pas de gaieté dans le ménage.

TRAIN DE PLAISIR

à Charles Malherbe.

Sur les murs du village bourguignon s'étalait l'affiche écarlate de la Compagnie du chemin de fer : *Trains de plaisir à prix réduits*. Puis, une nomenclature où défilaient les attractions dont l'Exposition universelle fait regorger Paris — cités lacustres, ballons captifs, concerts d'orgue, bals américains, brasseries hollandaises, gitanes et bayadères. En gros chiffres le prix modique du voyage était indiqué : dix-neuf francs, aller et retour des Beaumes, le voisin chef-lieu de canton.

Depuis trois mois déjà les journaux apportaient jusque dans cette bourgade de

Saulx-le-Comte, haut perchée sur un des derniers contreforts du Morvan, les effluves enfiévrants de la gigantesque ripaille. Ces affiches avaient achevé l'œuvre de boniment. Dans les humbles colorations des murs gris, de la terre pâle, des costumes ternes du coin campagnard, ces larges placards couleur de sang et de feu mettaient une vibration dure, inattendue, troublante. — Cela éclatait dans le soleil, tel qu'un lambeau arraché par la bise à un velum de pourpre tendu sur quelqu'un de ces galas formidables et somptueux qui avaient lieu là-bas dans la grande ville en fête.

Oubliant l'heure de l'école, dont la cloche égrenait vainement des notes aigres, les petits écarquillaient les yeux et épelaient très studieusement les mots incompréhensibles où paraissait tenir un monde de choses si belles et si prodigieuses. Et un vieux, édenté, au chef branlant, s'arrêtait devant chacune des rutilantes affiches et recommençait vingt fois par jour à expliquer que le Champ de Mars — il y avait bien souvent manœuvré quand il servait voltigeur sous Louis-Philippe — était plus

grand que toute la plaine du Murgeais, la plus grosse du vallon cependant.

Le train de plaisir! Bientôt il ne fut plus question que de lui dans chaque maisonnée. De Saulx-le-Comte aux Beaumes, le trajet n'est pas si long : quatre petites lieues par la forêt. On ferait ça bien aisément, qui à pied, qui en carriole. La moisson s'annonçait bien, les avoines étaient lourdes, on avait fini les foins. En cinq jours on pourrait la visiter cette Exposition, et aussi, en marchant bien, voir un peu Paris... Le maire se décida le premier : c'était un homme très ami du progrès et qui allait à la ville, une fois par an, pour son plaisir. La mairesse se refusa à quitter ses oies et ses couveuses; elle n'était pas tranquille hors de chez elle, estimant que rien n'est bien que ce qu'on fait soi-même. Son mari haussait les épaules avec un peu de pitié pour ces préjugés de femmes, et il entraîna toute sa famille à venir avec lui; l'aïeule d'abord, une grande vieille de soixante-douze ans, sèche, noire, silencieuse et active. Puis le beau-frère, un gros fermier, sa femme et leurs deux garçons, l'un de vingt et

l'autre de dix-huit ans, auxquels on acheta pour la circonstance des blouses neuves, d'un beau bleu d'épicerie et luisantes comme de la tôle. Le sabotier Cadet Rouanod en fut aussi. Même il décida qu'on emmènerait le petit enfant : à trois ans on ne leur fait pas payer de place et il n'était pas prudent de le laisser à sa mère-grand qui aimait trop le marc.

Ils étaient une vingtaine au jour du départ.

On se mit en route par la forêt aux vieux chênes enrubanés de lierre. Les hommes à pied, les femmes cahotées sur les dures charrettes. Ils chantaient, joyeux, et causaient très haut, comme le font dans les moments d'excitation les gens ordinairement peu parleurs. Sur les genoux de sa mère, l'enfant de Cadet Rouanod dormait.

Arrivés aux Beaumes, ils ne trouvèrent plus seulement une affiche, mais dix, vingt, cent, qui leur chantaient l'hosannah de la grande fête parisienne. Hôtels, restaurants, bouillons, étaient représentés, vantés, célébrés. A chaque instant, du quai de la Gare, où ils étaient venus s'assurer de l'heure du

départ, on voyait passer des trains venant de bien loin au delà, de Dijon, de Lyon, et qui filaient empanachés de fumée, haletants, sans même s'arrêter à l'humble station, comme talonnés par la crainte de ne pas arriver assez tôt là-bas, dans la direction de la flèche peinte aux murs, dardée vers le nom magique : *Paris.*

La joie exubérante avait fait place, chez les villageois, à un sentiment d'intimidation, d'apeurement presque. Un Indien, bizarrement coiffé d'un madras rouge, qui penchait la tête à une portière, emporté dans le poussiéreux tourbillonnement d'un express, leur donna envie de rire. Mais ils n'osèrent pas.

Le sabotier, qui depuis quelques instants prisait d'un air pensif, dit tout à coup :

— Ça doit être plein d'beau monde là-bas. Tous des gens d'château, quoi. Je m'demande si nous sommes assez bien attifés pour Paris... Faudrait pas donner à rire. Et les Parisiens, vous savez comme c'est moqueur. Rappelez-vous l'Polyte qu'est cocher d'fiacre à Paris, comme y' s'fichait du monde quand il est venu y a trois ans...

Une immense perplexité les envahit alors. Enfin le maire s'écria d'un air de triomphe :

— Attendez, j'ai une idée ! J'connais l'homme qui tient le bazar dans la rue de l'Église. Il a été deux fois à Paris et il sait la chose qu'est la chose. Nous avons encore une grosse demi-heure, allons-y ; il nous dira.

Toute la bande, se marchant sur les talons avec ce pas hésitant des gens qui ne savent pas flâner, se dirigea vers le bazar. Le patron consulté déclara que, pour être mis à la suprême mode, il ne leur manquait que certain ruban de chapeau, « la dernière nouveauté parisienne », affirma-t-il. Et il leur déroula un galon large comme la main, d'un bleu cru, sur lequel la tour Eiffel, reproduite en rouge tous les cinq centimètres, faisait comme les créneaux usés et effilés de quelque ruine féodale.

— Je vous promets qu'avec cela vous n'aurez pas l'air de provinciaux, assura le marchand.

Tous entourèrent avec ravissement leur ample et sombre feutre morvandiau du bleu ruban brodé de tours Eiffel. Les femmes

s'en firent des cravates. Et quand ils furent dans le train, empilés en un compartiment où le courant d'air traînait des pestilences d'ail et de pipe refroidie, ils avaient retrouvé toute leur assurance et leur gaieté. Ce qu'on allait s'amuser!

Le petit Rouanod s'était réveillé et criait.

Lentement — plus lentement que les convois de bestiaux et de légumes devant lesquels il se garait — le train de plaisir se dirigeait vers Paris.

— Mais qué qu'il a donc ton sacré mioche? demandait par instants l'un des voyageurs agacé par les pleurs de l'enfant qui ne cessait de gémir.

— J'sais pas. Il est tout drôle... Tiens, mon petiot, bois donc...

Et la mère collait aux lèvres de l'enfant une bouteille de vin mêlé d'eau. Mais le petit pleurait toujours, crachait et se débattait.

La nuit était venue. Tous dormaient, ne prenant plus garde aux gémissements assourdis du petit être.

Au point du jour ils débarquaient et se faisaient péniblement conduire rue de la

Fédération, chez un marchand de vins logeur qu'on leur avait indiqué — un du pays, établi depuis longtemps à Paris.

Bien avant l'ouverture des portes, tous se pressaient au guichet de l'avenue Suffren, avec dans leur bissac du pain et du lard et une bouteille de vin dont le goulot luisait. Seule, la femme de Cadet Rouanod était restée chez le logeur. Son petit l'avait empêchée de dormir en wagon. Elle avait la tête en marmelade; et aussi il n'avait pas trop l'air d'aller, l'enfant : sa figure était rouge et luisante comme une tomate, et il avait un drôle de bruit dans le cou quand il respirait... On avait eu beau insister, son mari tout le premier, lui dire que ce n'était rien — la fatigue de la route probablement — que la femme du patron garderait le mioche, elle n'avait pas voulu venir.

Pendant la journée entière, la bande, toujours en file indienne, avait erré, ahurie, poussée, bousculée, collée aux murs, cognée aux portes par le flot rapide et ingambe des civilisés qui vont vite et précisément. Ils avaient vu ruisseler des diamants sur des velours sombres, des poupées jouer de la harpe, la

lumière couler en irisations infinies sur des verreries multicolores, des chapeaux en plumes d'oiseau-mouche, des Turcs, des Arabes, des corsets pailletés, des éventails où jouaient des amours, des hommes à bonnets pointus, des machines aux mouvements de géant fou, des femmes peintes en jaune; ils avaient entendu les boîtes à musique allemandes, les réveille-matin suisses, les orchestres de tous les pays, les crieurs de plans de l'Exposition, toutes les langues parlées sur la surface du globe se heurtaient dans leurs oreilles; ils s'étaient rencontrés nez à nez avec le roi du Fouta-Djalon escorté de sa suite, et un moment les nègres et les paysans s'étaient regardés avec un ahurissement et un intérêt semblables : les nègres, eux aussi, avaient le ruban bleu crénelé de tours Eiffel rouges! seulement, faute de chapeaux, ils le portaient en ceintures. Et à tout cela les Morvandiaux ne comprenaient goutte. Leurs pas se faisaient lourds, et ils allaient toujours.

Ils s'étaient assis; on les fit payer leurs chaises, et cet incident les assombrit beaucoup. Puis ils avaient dîné, accroupis par

terre, dans une foule compacte d'où l'air respirable semblait avoir été enlevé avec un soin méticuleux. Les fontaines lumineuses les avaient frappés d'un suprême ahurissement, mais on avait volé le cabas de la vieille-grand et le maire perdait son parapluie... Enfin, la retraite sonnant, il fallut partir.

Les jambes rompues, un grand bourdonnement dans la tête, ils revinrent à l'hôtel.

Au milieu de la chambre douteuse, éclairée par une lampe à pétrole qui fumait, ils trouvèrent la femme de Cadet Rouanod assise, abrutie, hébétée. Sur le lit, l'enfant était couché : il n'était plus rouge et luisant comme une tomate, mais tout blanc, son petit nez pincé, la bouche ouverte faisant un trou d'ombre au bas de sa mince figure; il était mort.

La mère secouait la tête sans pouvoir répondre aux questions. Et le logeur, avec une volubilité qui semblait vouloir dégager Paris, l'Exposition et son établissement de toute responsabilité dans ce malheur, expliquait que « personne n'aurait rien pu faire, car vraiment le petit avait passé sans qu'on

s'en aperçoive seulement; pour sûr il avait dû apporter son mal de là-bas ».

. . . .

Je l'ai vu, l'autre jour, arrêté un moment par un reflux de foule, l'humble convoi du petit Morvandiau. C'était au milieu du brouhaha des voitures pressées, des vociférations de camelots. Sous le clapotis des drapeaux et des oriflammes, la bande des gens de Saulx-le-Comte, effarée, dépaysée, suivait, — toujours en file indienne, — le cercueil mesquin. Ils tenaient à la main leurs larges chapeaux de feutre dont les bleus rubans, crénelés de tours Eiffel rouges, pendaient lugubrement. Contre le mur, au-dessus du terne et lamentable défilé, le soleil ardent de juillet faisait vibrer les grandes affiches aux mirifiques promesses, et les yeux vagues et troubles des paysans, s'y arrêtant pendant la minute d'immobilité de l'enterrement, épelaient les grandes lettres : TRAIN DE PLAISIR.

LES GRANDS YEUX

à Louis Ganderax.

Dans le silence oppressé de la salle des assises, le greffier terminait la lecture de l'acte d'accusation :

... « En conséquence, Antoine-Louis Teisset, âgé de vingt-quatre ans, garçon pharmacien, est accusé d'avoir commis le crime d'empoisonnement sur : 1° Laure Fagon, femme de son patron ; 2° Juliette Fagon, fille des époux Fagon, et 3° Zoé Chapelard, leur servante. »

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur ses notes, le président se tournant vers l'accusé prononça d'une voix froide :

— Teisset, levez-vous.

C'était un jeune homme de moyenne taille, aux formes grêles et resserrées. Sa tête extrêmement petite gardait une pâleur absolue, sans autre nuance que deux marques bistrées autour de ses yeux clairs, intelligents et doux. Il avait l'air modeste, les cheveux soigneusement peignés, les mains bien tenues, et semblait l'un de ces hommes auxquels il faut des tendresses, des indulgences, beaucoup de caresses autour de leur cœur.

A la voix du magistrat, il s'était levé. Un tic très léger tortillait sa lèvre supérieure de temps à autre et donnait par instant une expression pénible à cette tranquille physionomie.

— La triple accusation qui pèse sur vous, continuait le président, est basée sur les preuves les plus graves, les plus pertinentes. D'autre part, je reconnais dès à présent que vous vous présentez devant la justice avec un passé absolument honorable, que tous les témoins établissent votre parfaite moralité... Vous avez nié devant le juge d'instruction, nié contre l'évidence même... car on vous a vu à plusieurs reprises dé-

tourner d'assez fortes doses de belladone dans la pharmacie du sieur Fagon où vous étiez employé — or, la femme, la fille et la servante de votre patron sont mortes après les phases plus ou moins longues d'accidents identiques, et l'autopsie a révélé que l'agent de ces empoisonnements était la belladone... Persistez-vous à nier ?

Sur la lèvre de l'accusé le tic nerveux s'accéléra ; son regard se ternit tout à coup. Il sembla regarder quelque chose de lointain, de très lointain, par delà le mur de la lugubre salle. Sa respiration s'accourcit et devint perceptible. Enfin, il dit avec une voix de rêve :

— C'est vrai. C'est moi.

Une rumeur de surprise courut dans la foule. Puis le silence se refit brusque : comment ce garçon sympathique et doux allait-il expliquer ce forfait monstrueux, obscur — comment allait-il se défendre ?

L'étonnement perçait dans le ton avec lequel le président lui demanda :

— Alors vous reconnaissez avoir empoisonné ces trois personnes ?

Et Teisset répondit seulement, après un court arrêt :

— Oui.

— Mais quelle haine aviez-vous contre ces femmes ?

— Je ne les haïssais pas.

— Quel intérêt ?

— Un intérêt ?... je n'en avais aucun.

— Mais enfin, vous avez eu une raison, un mobile ?

Et, son regard de plus en plus lointain semblant se pâmer dans le ravissement d'une vision, le jeune homme prononça — en laissant tomber chaque syllabe très lentement :

— C'était... à cause des yeux... des grands yeux...

— Vous dites ?

Teisset continuait dans une sorte de monologue, d'une voix détimbrée, un peu rauque, qui s'entendait mal :

— Elles sont mortes toutes les trois... oui... Et bien d'autres aussi... Combien ? Je ne sais pas... Vous pensez que je suis un assassin... vous ne pouvez pas comprendre... Mais moi qui ai vu !... La pre-

mière, ç'a été madame Fagon... J'étais tout jeune encore, il y a de cela quatre ans... Depuis dix mois j'étais placé là comme garçon de magasin, je faisais les courses, les paquets... A mon entrée dans la maison, le patron m'avait montré l'armoire aux poisons. Il m'avait bien défendu d'y toucher... Et cependant comme la clef était toujours sur la porte, cela m'amusait beaucoup quand je restais seul dans la boutique d'ouvrir cette armoire... Je restais devant à regarder les noms en lettres d'or sur les étiquettes noires... Je songeais qu'il y avait là de quoi faire mourir tant de gens. C'est drôle l'effet que ça me faisait de penser à cela... Cela me donnait du cœur à vivre quand j'étais triste... et j'étais souvent triste, mon caractère est comme ça, et puis ma mère m'a beaucoup battu lorsque j'étais tout petit... Cependant on était très bon à la pharmacie pour moi, mais voyez-vous: quand on en a trop enduré à un certain âge, on est moulu pour le reste de la vie. Je travaillais de mon mieux, j'apprenais vite les choses, j'étais soigneux... Jamais on ne me voyait au café ni dans tous ces en-

droits où mes camarades allaient le dimanche... Ils disaient que j'étais un sournois... Ce n'était pourtant pas ma faute si rien ne me plaisait!... Je n'avais pas encore vu les yeux!

Il eut un redressement brusque de tout son être et reprit:

— Je me souviens qu'un lundi... je n'ai jamais oublié ce jour-là, c'était un lundi, le premier lundi de mai... mon patron me dit: « Ma femme est malade, ce sont des palpitations de cœur. » Et il alla ouvrir l'armoire, l'armoire aux poisons, pesa avec soin, compta des gouttes. Puis il monta dans sa chambre, au-dessus. J'entendais son pas. J'étais triste de savoir la patronne malade... elle était très bonne pour moi, si douce surtout. Elle n'était pas très jolie... Non, il me semble *qu'avant* elle avait un regard vague, terne... mais, je ne sais plus très bien... J'étais beaucoup mieux traité là qu'à la maison; mais, tout de même, je n'étais pas heureux; il me manquait quelque chose, je n'aurais pas pu dire quoi... Une heure plus tard, le patron qui était redescendu, me dit: « Va voir comment

elle est. » J'entrai dans la chambre sur la pointe du pied. La petite Juliette était là ; à voix très basse, je lui demandai comment allait madame. Elle paraissait dormir, la patronne, cependant elle m'entendit bien, allez. Elle se retourna sur son lit, elle était couchée du côté du mur, en me disant : « Je vais mieux... » Et elle me regarda... Ah ! ces yeux !!... C'est de là, voyez-vous, qu'est venu tout le mal que j'ai fait... et, cependant, je n'aurais pas voulu lui faire de mal. Elle était si douce... comme j'aurais voulu que fût ma mère... Mais, dans ce moment-là, quand elle me regarda, je vis des choses dans ses yeux, dans ses yeux devenus si grands, si larges !... Il me semblait n'avoir jamais vécu jusque-là... C'était comme si une grande lumière s'était faite faite dans la chambre... dans ma poitrine aussi. Je n'oublierai jamais comment ils étaient ces yeux... noirs, noirs, une seule tache, mais énorme et tellement brillante, avec un cercle mince comme un fil qui semblait remuer autour d'un cercle vert, d'un vert aigu... J'avais toujours cru qu'elle avait des yeux gris...

Et il s'arrêta un instant, chancelant comme un somnambule accablé sous un reflux magnétique.

— ... Ah ! ces yeux !... Quand je suis redescendu au magasin, j'étais comme fou. Je ne pouvais parler, et cependant j'aurais tant voulu savoir... Ce n'est que bien des instants après, des heures peut-être, que je pus dire au patron : « Madame devait avoir la fièvre... elle avait le regard si brillant. » Il se prit à rire, le patron, et il me répondit : « C'est l'effet de la belladone que je lui ai donnée. » Il n'attachait pas de l'importance à ce qu'il me disait ainsi. Mais moi, j'étais content de savoir... Le lendemain, je vis M. Fagon prendre encore le flacon dans l'armoire. Je ne manquai pas de retourner dans la chambre de madame... Je revis ces yeux si doux, si larges, qui me faisaient éprouver une joie inexplicable, un bien-être dans tout le corps et dans tout le cœur... Tellement que vers le soir je revins encore prendre des nouvelles. Et elle me remercia de l'intérêt que je lui témoignais. Elle ne se doutait pas que c'était pour moi que je venais, pour moi qui me réchauffais

à la lueur de ces yeux grandis, énormes. Au bout de quelques jours, elle se rétablit et je redevins tout triste, plus triste encore... Quelque chose me manquait. Bientôt je compris ce dont j'avais besoin... il fallait que je puisse les voir, ces yeux, au delà de la nature... Ah ! je vous jure que j'ai lutté, bien longtemps. Je savais où était le flacon... que de fois l'ai-je sorti, puis rentré sans oser le déboucher ! Un jour... je sentais que j'allais mourir si je ne revoyais plus ça... j'ai volé de la belladone... Oh ! très peu d'abord... j'en ai mis dans la tasse de lait de madame... quelle ivresse cela a été pour moi !... Et depuis ce moment, je n'ai plus pu m'empêcher, j'ai été endiablé... Et toujours j'en mettais plus, car il me semblait qu'ils devenaient moins brillants, moins pénétrants, ces grands yeux qui me ravissaient... Quand elle est morte je ne pouvais pas croire que ce fût de ma faute... Et cependant, tout au fond de moi, je sentais bien que je l'avais tuée... Mais il me *fallait*... Et alors ç'a a été le tour de la petite Juliette, de Zoé la bonne. On m'a vu prendre de la belladone : c'est vrai, j'en mettais

dans leurs aliments, dans leur vin... Je leur étais bien attaché cependant... mais c'était plus fort que moi. Oh ! j'avais un tel besoin de les regarder, ces yeux de femme, larges, immenses, où il me semblait voir des pensées que je ne comprenais pas mais qui m'enivraient comme si j'avais bu quelque chose de brûlant et de très fort... Puis un jour, une jeune fille est venue me demander un médicament, elle était jolie, elle avait des yeux couleur de giroflée... Je sentis que l'idée de ces yeux devenant comme les autres me rendrait heureux, si heureux ! et dans son médicament je mis de la belladone... A partir de ce moment-là, je n'ai plus eu besoin de les voir réellement, ces regards merveilleux; je demandais seulement aux personnes qui venaient faire exécuter une ordonnance dans combien de temps elles devaient prendre le remède... je les regardais s'en aller avec une joie étrange, et, à l'heure où certainement leurs yeux devenaient tels que ceux que j'avais vus, j'entrais dans une extase divine... Oh ! divine ! Je donnais toujours, toujours de ce féerique poison. Et, la nuit dans mon

lit, lorsque la lumière était éteinte, je voyais sortir du noir les yeux sans nombre, cerclés du mince fil d'or ou d'émeraude, ces grands yeux qui semblaient venir jusqu'à moi, me toucher, ces yeux que j'avais tués, ces yeux qui m'aimaient... Voilà la vérité. Je la dis maintenant, car je sens que je ne pourrai plus les voir... Je ne veux pas vous faire perdre votre temps... A quoi bon défendre ma vie... envoyez-moi tout de suite à l'échafaud. *Là-bas*, je les reverrai peut-être les chers yeux, les sublimes yeux... les grands yeux !

APRÈS LES ASSISES

à Francis Chevassu.

Dans la cour de la gare, à Bernoux-sur-Tille, le courrier d'Aubigny attendait les deux trains qui se croisent vers six heures cinq — l'un venant de Vesoul, l'autre de Dijon.

En ce mois de décembre, la nuit était déjà faite, opaque. A la lueur intermittente des réverbères furieusement balancés par le vent d'ouest, la patache apparaissait vaguement comme un considérable tas de boue. Les chevaux, dont la couleur s'effaçait aussi sous les crachements de la grande route, semblaient immobilisés au sol vers lequel leurs têtes tombaient. Ils songeaient

sans doute, en leurs rêves douloureux de bêtes harassées, aux montueux vingt-huit kilomètres le long desquels il faudrait tout à l'heure haler la puissante guimbarde.

Un son de corne lointain, puis un sifflement prolongé, encore lointain aussi, mais dont les vibrations semblaient approcher rapidement, et le train entrait en gare.

Quelques claquements de portières, le nom de « Bernoux-sur-Tille » promené d'une voix traînante et ennuyée tout le long du quai, le roulement d'un chariot à bagages qui sonnait le fer. Puis des voyageurs sortirent dans la cour. Tous, des gens du bourg sans doute, se hâtèrent vers les maisons dont on percevait la masse sombre, étoilée deci delà par quelques lueurs distantes. Seul demeurait un gros homme grisonnant, d'une cinquantaine d'années, qui se dirigea vers la patache d'Aubigny.

— Tu as de la place, Cadet? fit-il en s'adressant au cocher.

Et sans attendre une réponse, il ouvrit la portière et, se hissant un peu lourdement, monta dans la voiture.

— Pour vous, monsieur Olagnier, on s'ar-

rangera pour en faire... quoique j'aie déjà sept places de retenues pour des gens d'Aubigny... Ils vont arriver tout de suite par le train de Dijon.

— Et comment as-tu tant de clients?... Ils ne sont pas si voyageurs que ça d'ordinaire, à Aubigny.

— C'est que c'était aujourd'hui qu'on jugeait le père Tupin...

— Ah ! c'est vrai.

Les deux hommes se mirent à rire.

— Le vieux porc ! fit M. Olagnier, redevenant subitement très grave.

Puis, baissant la voix, il ajouta :

— Et il paraît qu'encore on ne les sait pas toutes.

— Jamais de la vie ! Depuis dix ans qu'il menait ce manège-là, il y en a plus d'une...

Il s'interrompit brusquement : quelqu'un s'approchait d'eux. C'était un homme d'équipe qui leur apprit que le train de Dijon avait un quart d'heure de retard.

Et la conversation continua alors sur le père Tupin — un vieux retraité de soixante-deux ans, qui attirait chez lui les gamines

d'Aubigny ; et Dieu sait les vies qu'il faisait avec elles. C'était du propre ! Enfin dénoncé, arrêté, il avait dû passer ce jour-là aux assises.

— Nous saurons les détails de l'affaire, fit Olagnier avec animation... Vous allez remmener tous les témoins?

— Oh! non, pas tous... Il y a seulement la femme Thomasse et sa petite, la Viennot et les deux siennes, et puis madame Cardon... et puis le brigadier Coclu.

— C'est vrai, il y a aussi les petites, dit M. Olagnier avec un hochement de tête.

— C'est madame Cardon, à ce qu'il paraît, qui a vendu la mèche? interrogea l'homme d'équipe.

— Oui... Par la lucarne de son grenier, on voyait tout ce qui se passait chez le père Tupin.

— Et lui, qui ne s'en doutait pas, a eu la mauvaise idée d'appeler madame Cardon devant le juge de paix pour la forcer à couper un prunier qui était trop contre leur mur mitoyen, fit M. Olagnier.

— Elle s'est vengée, cette femme, conclut philosophiquement le cocher.

Cependant le train de Dijon arrivait. Et bientôt la voiture publique fut bondée.

— On s'arrangera bien... Au besoin on pourrait prendre les enfants sur les genoux, dit avec empressement madame Cardon, une petite femme sèche et ratatinée, au teint jaune, dont la tête en poire, coiffée d'un chapeau aux larges brides vertes, avait l'air d'un fruit ridé dans la collerette de son feuillage encore verdoyant.

On ne partait pas. Il y avait un tas de colis à charger sur la voiture : des houes, des sacs de semaille, des casseroles étamées, des ballots aux formes bizarres.

— Vous comprenez, expliqua la mère Viennot à M. Olagnier, puisqu'on allait à la ville c'était une bonne occasion pour faire ses provisions... Y a besoin de tant de choses à la rentrée de l'hiver.

— Certainement... Et l'affaire est terminée? fit-il en s'adressant au brigadier. Il en a eu?

— Pour cinq ans.

— C'est pas trop, reprit aigrement madame Cardon. Un tel monstre!...

— Ah ! oui, pour sûr ! tonitrua la grosse Viennot.

Et la femme Thomasse, une chétive blonde qui tenait d'un air douloureux son mouchoir sur sa joue — elle venait de se faire arracher une dent à la ville — geignit :

— Ce n'est que tout juste ce qu'il méritait.

Alors la petite Thomasse, une enfant de dix ans, maigrelette et pâle comme sa mère avec des yeux très grands, cernés singulièrement, se prit à pleurer. Les deux fillettes de la femme Viennot : Lucie, une fraîche blonde de douze ans, et Marie, une brunette qui paraissait à peu près du même âge, la regardaient en se poussant le coude.

— Et voilà comment elle est toujours, depuis que ce vilain homme... Si c'est pas malheureux ! gémit la Thomasse.

On se tut. Du reste la voiture qui s'était enfin mise en route commençait la traversée du bourg. Et sur le pavé inégal et dur les cahots secouaient si bruyamment les vitres, faisaient tellement sonner les ressorts et crier le parquet, que l'on ne s'entendait plus causer.

Quand on fut sorti de Bernoux-sur-Tille, la voiture roulant paisiblement sur la grande route unie, la conversation reprit.

On parla de la neige qui menaçait, de l'état des « trésilles », mais languissamment. Les esprits étaient à d'autres préoccupations, à d'autres souvenirs. Et bientôt l'on revint à l'affaire de Tupin.

— Avait-il l'air assez gniolle! dit madame Cardon avec une gaieté féroce. Il ne faisait plus son important comme devant le juge de paix pour mon pauvre prunier.

— Et le juge... celui qui était en rouge... il lui a bien dit ses vérités, reprit avec admiration madame Viennot.

— Celui qui était en rouge? hasarda la Thomasse... Moi, j'avais cru d'abord que c'était l'bourreau.

On se mit à rire. Les petites filles aussi — sans bien savoir pourquoi. Jusqu'à Félicie Thomasse qui commençait à se consoler en berçant une poupée toute neuve.

Et le brigadier reprit, du ton docte d'un habitué des joutes oratoires :

— Il a été très éloquent, monsieur le substitut de monsieur le procureur général.

— Comme il lui a bien dit que l'on ne donnait pas dix sous à une enfant pour faire de ces choses-là ! que c'était voler le monde quoi... et il a parlé d'un capital.

— J'ai pas très bien compris.

— Oh ! moi si.

— Enfin, interrompit le gendarme, qui ne voulait pas se hasarder à expliquer le réquisitoire dont la redondance l'avait frappé plus qu'il n'en avait saisi les finesses, enfin tout le monde a été très bien : magistrats, témoins...

— Les petites ont bien su déposer ? interrogea M. Olagnier avec sollicitude

— Très bien, fit madame Cardon... Il n'y a que Félicie Thomasse qui n'a rien pu dire... A peine : oui, non... Elle pleurait à tout ce qu'on lui demandait...

En entendant parler d'elle la fillette se reprit à larmoyer. De grosses larmes tombaient sur sa poupée — se rosissant aux joues de carton dont elle détrempait le carmin.

— Mais Lucie... et surtout Marie ! dit avec une fierté toute maternelle madame Viennot. N'est-ce pas, monsieur Coclu, qu'elles ont bien raconté ?

— Effectivement, acquiesça le brigadier.

— Tu n'as pas eu peur, petite?

Et comme M. Olagnier demandait cela à la cadette des Viennot avec un air de surprise et d'intérêt, la mère reprit vivement :

— Tenez, vous allez en juger... Dites la chose, mes enfants... Pour montrer au monsieur.

— Moi d'abord, maman! s'écria joyeusement Lucie.

— Non, moi! glapit Marie.

Une dispute allait s'élever.

— Voyons, fit la mère, ne vous poussez pas comme ça. Faites attention à vos robes neuves...

Et elle confia à mi-voix à M. Olagnier :

— C'est des robes que ce Tupin leur avait fait cadeau... Le marchand de Dijon m'a dit aujourd'hui que c'était tout ce qu'il y avait de plus mauvais et de meilleur marché comme étoffe... Le vieux sale!

— Voyons, intervint madame Cardon qui paraissait se promettre un plaisir infini à ce relent de vengeance. Commence, toi, Marie... Tu es la plus jeune.

Et d'une voix aigre d'écolière, sur un ton uniforme de récitation — avec quelques hésitations au milieu des mots — la petite commença :

— C'était il y a deux ans, j'en avais huit alors, je revenais de l'école avec mon panier sous le bras où il y avait des cerises, alors j'ai rencontré M. Tupin qui m'a dit comme ça : « Petite, si tu aimes les cerises, viens chez moi; je te donnerai des cerises, j'en ai de très bonnes. » Et alors je suis allée chez lui, et alors M. Tupin m'a fait des choses, et puis il m'a donné des cerises, et puis aussi dix sous, et puis il m'a dit de ne rien dire à mes parents.

Tout d'une haleine elle avait récité cela, avec un sourire plein de la vanité particulière à l'enfant qu'on écoute parler. Et à peine avait-elle fini que Lucie, impétueusement et plus vite encore, jalouse du succès de sa cadette, reprenait :

— Je revenais de l'école, avec mon panier sous le bras, etc...

Même narration — à cette différence près que c'étaient des poires et non des cerises que lui avait données le vieux Tupin.

M. Olagnier félicita chaudement madame Viennot sur l'intelligence de ses enfants.

Puis la conversation languit, s'apaisa peu à peu, s'éteignit enfin dans un sommeil général... Dans son coin, la petite Félicie pleurait toujours sur sa poupée.

Tous furent brusquement réveillés par l'arrivée à Aubigny. Les voyageurs se séparèrent en hâte après s'être souhaité bonne nuit. La neige s'était mise à tomber en gros flocons.

Comme il mettait la clef dans la serrure de la grille artistique de sa maison de bourgeois cossu, M. Olagnier entendit un pas pressé, amorti par la ouate de neige. C'était la Thomasse traînant sa geignante fillette. Toujours le mouchoir sur sa joue, la femme s'approcha, soufflant un peu de la rapidité de la marche.

Le gros homme s'arrêta une seconde, la femme le rejoignait.

— Dites donc, monsieur Olagnier, fit-elle, j'voulais vous dire... Ces petites Viennot, vous savez, c'est pas grand'chose, et puis la mère est si cancanière... faut s'méfier de ces gens-là... Moi, c'est pas la même chose...

oh ! c'te dent, ça me fait-y mal !... J'voulais vous dire, not' vache a du bien bon lait. Si vous vouliez, ma petite Félicie pourrait vous en porter l'matin comme ça... après l'école.

REFLET DANS L'EAU

à **Besnard.**

O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais
BEAUDELAIRE.

C'était au Nouveau-Cirque; les lions finissaient leurs exercices. Las des coudoiements humains, j'allais sortir, lorsque deux doigts s'appuyèrent sur ma manche; en même temps, une voix basse et mate disait:

— Bonsoir.

Après le « Tiens! c'est vous! » stupide et irrésistible, je demeurai un moment silencieux. Il y avait longtemps déjà que je n'avais serré la main du singulier garçon qui était là devant moi, me regardant

avec ses yeux blêmes — oui, c'est bien cela qu'ils étaient, ces yeux, à la fois luisants et décolorés.

— Changé? hein?... Vous ne m'auriez pas reconnu? continua-t-il.

Je répondis seulement :

— Vous avez l'air fatigué.

— Oui, je le suis... J'ai une maladie nerveuse; ce sont les médecins qui le disent; ils prétendent que j'ai trop travaillé...

Ici mon interlocuteur rit sèchement, d'un rire las et très triste. Et il reprit.

— C'est vrai que j'ai bûché rudement. Vous avez vu mes dessins depuis deux ans? Il y en avait de bien, n'est-ce pas? Mon cher, il me fallait de l'argent, beaucoup d'argent pour aller à la recherche d'un rêve. Je me suis enterré en province, j'ai travaillé, travaillé, vécu de rien du tout...

— Et votre rêve s'est-il fait chair?

— Non... Vous avez remarqué, sans doute, que, dans la vie de tout homme, il y a une heure où il se trouve face à face avec quelque chose qui serait le bonheur. Tout dépend de ce qui advient de ce quelque

chose. Parfois il se donne à demi, ou bien il s'en va, ou encore on hésite quand on pourrait le prendre : l'instant passe, il est trop tard... on a le cœur cassé. Cela fait de la littérature pour les autres... Venez, je vais vous dire mon aventure.

A ce moment, notre causerie fut interrompue par la rencontre d'un camarade de Marcel Rey — c'est ainsi que se nomme l'artiste singulier, subtil et tourmenté, que je venais de retrouver.

En attendant qu'il se fût libéré, je regardais, dans sa mouvante figure, où par instants frémissaient des tics légers, où l'expression flottait indécise, se précisant parfois quelques secondes avec une sorte de violence. Il avait raison de se trouver changé. Je l'ai connu, il y a bien des années, toujours un peu fébrile, un peu agité, mais joyeux volontiers, et, en somme, une vigoureuse et puissante organisation, voyant la vie avec cette vision rapide et significative, qui fait de lui l'un des maîtres du modernisme. Maintenant, il semblait diminué, défait; dans son regard, un trouble douloureux palpitait. Quel naufrage avait jeté à la mer

la joie d'être de cet homme? Et quel dommage!

***

Il revint à moi, prit mon bras, et m'entraînant :

— Savez-vous : je songeais, en écoutant ce raseur me parler de ses affaires, que j'allais vous donner la même sensation d'ennui... Ne protestez pas. D'ailleurs, ça m'est égal : c'est pour soi-même, qu'on se raconte, n'est-ce pas?... Figurez-vous qu'il y a trois ans... pas tout à fait, c'était dans les derniers jours de juin... Quel temps il faisait! il y avait des gazes d'argent dans l'air, des tulles déchirés sur le vert lointain du ciel...

» J'avais été invité par madame de Vignory à une garden-party, dans sa propriété de Boulogne... Vous connaissez ce grand parc qui borde la Seine... Exquise, cette fête... Les femmes semblaient jolies toutes... Le songe que versent les branches et qui pleure dans les ruisseaux les alanguissait d'une autre grâce que leur grâce de salon.

Et toutes ces robes tendres dans les fonds d'allée, avec des gouttes de soleil s'accrochant par places comme des broderies ! et le son des voix qui faisait une musique mystérieuse !...

» Elles sont si étranges les voix amollies que l'on entend dans les jardins, ces voix devenues discrètes, de citadins en plein air !... Je ne sais pourquoi toutes ces choses m'avaient tendu les nerfs et emmené bien loin dans le passé... Êtes-vous comme moi ? Il me semble toujours que la vie présente c'est mon appartement à moi, dont je sais les coins empoussiérés, dont je vois les peintures éraillées, les meubles décousus, les trous à la tenture qu'on cache par un tableau ; — le passé, c'est l'habitation, parfaitement élégante et sans fausses notes, de quelque autre, l'endroit où tout est harmonieux et net. Je n'aime pas la modernité, sans doute parce que j'en vis... Mais n'importe !

» J'avais causé, bu, ri comme les autres dans ce songeur après-midi d'été ; puis je m'étais lassé de ces autres, et je flânais seul, rêvassant avec une pointe de tristesse et

cette émotion à fleur de cœur qui, par moments, nous fait désirer quelque bonheur imprévu avec un attendrissement exquis et un peu douloureux... Ce sont des instants où l'on pleurerait en entendant jouer la *Valse des Roses* sur un vieil orgue asthmatique... J'étais tout à l'extrémité du parc, la vie joyeuse de la garden-party s'était éteinte, le soleil tombait de biais... les allées s'éclairaient plus mystérieuses... Il y avait dans les verdures de légers frôlements, de brefs appels d'oiseaux qui s'animaient...

» Tout à coup, l'allée couverte où je marchais s'interrompit brusquement, coupée par un autre petit chemin, sans arbres celui-là, et qui longeait un ruisseau plein d'iris qui remuaient très peu sous un souffle d'air... A dix pas de là, le ruisseau était enjambé par un petit pont de pierre, joliment orné à ses angles de mièvres statues de déesses demi-nues. Il y avait quelqu'un sur ce pont, une femme... D'un mouvement de sauvagerie si rapide qu'il avait précédé ma pensée, je m'étais détourné pour prendre un autre chemin. Presque aussitôt, je revins sur mes

pas, impérieusement ramené par l'image de la femme accoudée à la rampe du pont.

» Je l'avais vue à peine, comme une tache de couleur dans la verdure, et voici que de cette sensation vague et distraite une autre sensation naissait, précise, émouvante, et qui me forçait à me rapprocher de cet être inconnu... Très doucement j'étais revenu auprès du pont et je regardais la femme appuyée... Elle tournait le dos... Jamais je n'ai vu, jamais je ne reverrai rien de comparable à cette silhouette accoudée, pensive... Vous imaginez-vous ce que serait un corps de femme assez puissant pour être plastiquement parfait, assez mince et d'articulations assez longues pour la toilette contemporaine ?

» Mais non, vous ne pourriez me comprendre... à moins de l'avoir connue... Elle était penchée en avant, et sans doute regardait courir le ruisseau sous ses pieds... Elle hanchait un peu, dans un mouvement de distraction abandonnée, et sa joue gauche s'appuyait sur sa main... Maintenant j'étais à quelques pas, mais du côté où elle s'ac-

coudait : et je ne voyais toujours d'elle que cette silhouette exquise. Elle était habillée adorablement aussi, d'une étoffe souple au ton mauve pourpré; une guipure à gros reliefs faisait dans le dos une sorte de très grand col. elle avait devancé la mode actuelle des jupes plates, et je voyais si bien sa taille, une de ces tailles nonchalantes qui ont des lassitudes merveilleuses, des cambrures subites, des torsions de reptiles.

» Mais, elle était immobile, immobile et songeuse... triste aussi, j'imaginais. Et quelque chose de fraternel se mêla à l'émotion singulière que me faisait cette femme... Il y avait longtemps, je crois, que j'étais derrière elle sans qu'elle s'en doutât... Vous ai-je dit qu'elle était colletée d'une bande de velours violet plus sombre que sa robe, et qu'au-dessus de ce velours il y avait une peau pâle et le frisottement très léger de cheveux couleur de cuivre et de bronze... Quels cheveux !... Mon cœur battait. Il me fallait voir son visage, dussé-je la faire partir... Lui parler, je n'osais... Toujours sans bruit, je me rapprochai et, presque contre elle, je m'accoudai aussi à la rampe de

pierre et, comme elle, je regardai dans l'eau...

*
* *

» Les iris, par un hasard singulier, avaient laissé une place libre, juste au milieu du courant : c'était comme un sombre miroir entouré des belles fleurs mélancoliques... Au moment où j'attachais mes yeux brûlants d'une curiosité presque douloureuse, dans le ruisseau, un poisson venait de sauter, des anneaux liquides se mouvaient à la surface, et le buste incliné de l'inconnue m'apparaissait transformé, vague... Une grappe de fleurs jaunes sur son grand chapeau faisait, dans cette image confuse, une tache vive... Le léger remous s'était apaisé : le visage se dessinait comme un rêve au milieu des iris.

» A côté d'elle, à demi effacé par les tiges vertes qui envahissaient le ruisseau elle me vit tout à coup... Un léger mouvement... Allait-elle partir?... Dans l'eau, nos yeux s'étaient joints... Elle avait repris son immobilité, son regard rivé au mien... Ah! mon

cher! ce qu'était le visage de cette femme, je ne tenterai pas de vous l'exprimer... Aussi bien, la force du charme qui agissait sur moi en cet instant ne se fût peut-être pas exercée sur d'autres. Cette figure formulait une âme — l'âme que j'ai rêvée, cherchée — ces yeux contenaient toute la pensée, toute la passion humaine, ces lèvres avaient le pli hautain et sublime des bouches à paroles rares. Elle était pâle, oh! si pâle, et entre ses sourcils nets il y avait comme un trait subtil de burin, une ride douloureuse, toute droite...

» Son regard restait rivé au mien. En une seconde elle paraissait avoir compris tout ce que j'éprouvais; et le long récit d'une vie de souffrances, de rêves détruits, d'aspirations inutiles arrivait de son cœur au mien. Tout mon passé se dressait devant moi, les heures cruelles surtout; je revoyais tous les avortements d'espoirs, les arrachements passionnels... Et elle devinait ces choses comme je percevais ses navrements à elle. Nos yeux se pénétraient... Mon cœur sonnait dans ma poitrine... Le jour s'atténuait doucement, les bruits du parc aug-

mentaient de mystère... Je n'aurais pu, je crois, articuler une parole.

» Et du reste que dire?... Le silencieux langage du regard ne m'avait-il pas livré tout entier? Qu'aurais-je pu exprimer qui ne déflorât l'émotion merveilleuse d'un tel instant!... A quelques pas, des voix gaies sonnèrent tout à coup; il me sembla que je subissais un choc physique affreusement douloureux... Elle avait tressailli. Ses grands yeux au triste reflet d'argent, ses yeux couleur de violette furent traversés par une indécise et pénible expression. Lentement elle se redressa... Une seconde encore, elle regardait dans le miroir ceinturé d'iris. Puis... elle était partie!... Je n'avais pas fait un mouvement : je comprenais si bien qu'elle ne voulait pas être suivie.

» D'ailleurs, j'étais heureux d'une profonde et vibrante joie : le souvenir de ces minutes ainsi passées parfumera mes heures tristes, songeai-je en regagnant Paris... car je n'avais pas voulu revoir les hôtes de madame de Vignory, ni elle-même. Aurais-je résisté à la tentation de savoir comment se nommait l'étrange créature qui venait de

me brûler l'âme? Je jugeais que, pour être véritablement délicieuses, les sensations doivent demeurer inachevées... J'ai pensé ainsi tout le jour. Le lendemain, je pensais autrement!... Revoir cette femme!... J'ai lutté pendant un mois. Puis, n'y tenant plus, je suis allé chez madame de Vignory avec la pensée de l'interroger; madame de Vignory était partie pour l'Allemagne... Alors je me suis informé, m'adressant à toutes les personnes à moi connues, et qui assistaient à la garden-party de Boulogne. On ne se souvenait pas, ou bien on me lançait sur de fausses pistes...

» J'étais retenu par une sorte de pudeur qui m'empêchait de décrire suffisamment mon inconnue, et la mention d'une robe mauve et d'une fleur couleur d'ambre sur un chapeau, ne suffisait évidemment pas... En décembre, madame de Vignory revint; elle non plus ne put me renseigner... De tout l'hiver je ne manquai pas un seul de ses samedis; je ne rencontrais jamais mon rêve... Mon cruel et obsédant rêve! Vous ne pouvez savoir ce que j'ai souffert!... Plus de travail, la dette qui me grimpait

dessus pendant ce temps-là... et cette idée fixe, constante !... Oh! je sais bien que c'est idiot et invraisemblable, et vieux jeu aussi, sans doute! Mais ça m'est égal, tout ça...

» Un beau jour, je me suis dit qu'avec de l'argent je pourrais aller à Nice, dans les villes d'eaux élégantes, dans le monde, et, qu'alors, je finirais par la retrouver... la retrouver, c'était pour moi comme en être aimé! Aurait-elle pu résister à ce que j'éprouvais? Je savais que non, j'avais lu son âme dans ses yeux divins. Alors, mon cher, je suis allé m'installer dans un trou où je ne connaissais personne, et j'ai travaillé pendant dix-huit mois, jour et nuit. J'ai gagné de l'argent... beaucoup d'argent... Et puis, je suis revenu à Paris, l'idée fixe me hantant toujours... J'ai recommencé mes recherches... Quelle vie bizarre et atroce j'ai menée!... »

***

Nous étions sous les arbres des Champs-Élysées. Marcel se tut. Pendant quelques minutes, nous marchions sans nous parler. Il y avait de gros nuages couleur de suie et

de cendre, et, par moment, un vent haletant et chaud passait en pliant les branches; puis un silence angoissé s'établissait dans l'air. Il était tard.

— Et ensuite, fis-je enfin avec un peu d'hésitation, vous l'avez retrouvée et elle est stupide... Ou elle a un mari qui vous dégoûte?... Quoi?...

Il rit — comme une heure auparavant, de ce rire las et triste.

— Retrouvée ! fit-il et, très bas, il répéta : retrouvée !... Vous aimez les fins d'histoire, vous à ce qu'il me semble, reprit-il sèchement au bout d'un moment. Voici la mienne... Non, je ne l'ai jamais rencontrée, personne n'a pu me dire son nom, aucun indice ne m'a rapproché d'elle... Et pourtant !... Tenez : la semaine dernière, je passais devant Saint-Augustin. Il faisait beau ; du soleil partout... Il y avait un enterrement : beaucoup d'argent sur les noirs malades des loques funèbres étalées au grand jour... Je ne sais quelle sensation foudroyante me cloua sur le trottoir avec un tourbillonnement affreux dans la tête, et du brouillard tout à coup plein les yeux.

» Cela avait à peine duré quelques secondes, j'imagine, quand je sentis qu'il me *fallait voir de près*... Je me mis presque à courir, comme si quelque chose m'avait dit que je n'avais que peu d'instants à moi... J'arrivai au porche de l'église, au moment où le cercueil en sortait... Je vois les détails de tout cela avec une précision bête de plaque photographique — et, du bout de son doigt, Marcel semblait dessiner des formes sur le fond de la nuit — je vois la grande trouée noire de la porte, les lumières très loin qui brillaient, et un mouvement rapide d'éteignoir coiffant les cierges les uns après les autres, toute une foule que dégorgeaient les portes... du jais, du jais en tas sur les femmes, qui me tirait l'œil de son brusque pétillement lumineux... les croquemorts qui charriaient des fleurs, des masses énormes de fleurs... il y avait un écusson sur les tentures, un écusson dont les couleurs claquaient comme un coup de fouet... et puis... le cercueil...

» L'atroce et foudroyante sensation que j'avais eue sur le trottoir venait de me ressaisir, un étouffement me serrait la gorge

si horriblement !... Il y avait sur ce cercueil une immense couronne de glycine mauve et de faux ébénier jaune... ce jaune, ce mauve !... Je revoyais le divin visage qui hantait ma vie... Mais pourquoi ? Qu'y avait-il de commun entre ce cadavre qui passait tout contre moi et le cher idéal ?...

» — Pauvre petit, il a bien raison de pleurer : elle n'aimait que lui au monde, la pauvre, et maintenant Dieu sait s'il aura quelqu'un pour l'élever !

» C'était une grosse voix, vulgaire et bonne, une voix enchifrenée de larmes, qui avait prononcé cette phrase à côté de moi... Je jetai un coup d'œil rapide sur la grosse femme — quelque servante congestionnée et douloureuse — qui l'articulait, puis... Le cercueil descendait les marches maintenant, un peu relevé du côté de la tête... Très correct, élégant même, un homme en habit s'avançait, encore jeune, avec des duretés et des inintelligences mondaines sur son masque parfaitement calme. Il tenait un enfant par la main, un pauvre enfant de six à sept ans, tordu de sanglots qu'il faisait un affreux effort pour comprimer...

» A cet instant, je me souvins d'avoir lu quelque part cette phrase : « Il me sem- » blait que mon cœur sortait de moi pour » s'élancer vers lui. » Et j'avais jugé cette image grotesque... C'est cela pourtant que je ressentais absolument en regardant cet enfant... Oh ! qu'il relève la tête, que je voie son visage !... L'enfant me frôlait comme m'avait frôlé le cercueil. L'enfant sans mère, le pauvre enfant désespéré... Tout à coup il leva vers moi ses yeux... C'étaient eux ! Je les reconnus : les yeux aux lumières d'argent, les yeux couleur de violette... les yeux divins du reflet dans l'eau !...

***

Brusquement, Marcel Rey me quitta sur une poignée de mains hâtive et sans ajouter une parole. On m'a dit ces jours derniers qu'on l'avait transporté à la maison Dubois avec une méningite.

MADAME SE MEURT

à Paul Poirson.

La vie est un baiser, la mort en est un autre!
HARAUCOURT.

I

Chez Madame.

La consultation vient de finir. Les médecins se sont retirés avec des physionomies doucereuses et graves d'augures contrariés.

Au travers de l'entrecroisement diaphane, couleur de safran et de violettes de Parme, que font les mousselines de soie sur les vitres, le jour déclinant filtre comme une fine pluie de cendre, qui noie les objets d'indécision.

Dans le lit immense, au fond de la

grande chambre, à peine distingue-t-on, sous l'ample couvreture de Thibet dont les longs poils luisants traînent jusqu'à terre, le profil aminci, presque effacé, de la malade. Une large mèche de cheveux dénoués déborde de l'oreiller. Et, sur la ruche de point d'Angleterre mêlée de rubans également couleur de safran et de violettes de Parme, ce fragment de chevelure blonde, où la défaillante lueur du jour se pose avec un brillant subit, semble tout ce qui reste encore animé dans la créature abattue qui va mourir.

Dans la grande chambre, dominant les odeurs amères de remèdes, flotte un persistant parfum de femme élégante, énervant et exquis. Par instants, monte de la rue un bruit sourd : c'est le roulement des voitures, qu'amollit la couche de paille étendue sur le pavé.

Enfoncée dans un fauteuil, la religieuse lit son bréviaire; de quart d'heure en quart d'heure, après avoir consulté la pendule, elle ferme son livre méthodiquement; puis, avec des gestes lents et précis, verse une cuillerée de potion et s'approche du lit.

La fièvre bat dans le cerveau de la mourante. Des idées vagues et sans lien naissent et s'éteignent, n'apportant pas même d'impressions à leur suite... Worth aura-t-il pensé aux deux robes dont elle lui a parlé pour les deux vernissages?... Elle n'ira pas au concours hippique cette année; plus jamais peut-être. Elle se sent si malade!... Alors, le souvenir lui revient de la phrase qu'elle a répétée si souvent depuis le mois de janvier aux « cinq heures » de ses amies : « Tout le monde est mort cette année. Comme c'est devenu banal! » Elle fait un léger effort pour savoir si cela l'ennuie de mourir; elle aimait la vie pourtant... Devant ses yeux, dans la cendre grise qui noie les choses d'indécision, passe, comme une lueur, la vision d'une large ombrelle orange pailletée d'or... Ce serait joli avec une toilette blanche.

La fièvre bat plus fort... Sa pensée se trouble...

Madame délire un peu.

II

Chez Monsieur.

« Il y a peu d'espoir », lui ont dit les médecins. Et, après avoir répondu par la formule banale, mais, à cette heure, péniblement ironique : « Messieurs, je vous remercie, » il est allé machinalement dans son cabinet.

Il marche. Puis il s'arrête pour rectifier la position d'un tableau dont le cadre penchait un peu... Il se remet à marcher... Alberte va mourir!

Son gosier se serre, ses yeux rougissent — ce n'est pas un mauvais homme, c'est un homme un peu nerveux. — Voici huit ans qu'il est marié. Sans avoir jamais

été amoureux de sa femme, il a contracté les habitudes d'une cordiale et peu gênante camaraderie. — Une femme très brillante aussi et qui portait la toilette comme pas une.

Quel bouleversement de toutes ses habitudes cela va être!... Et insensiblement sa pensée va à la combinaison d'un mode de vie nouveau... Bien ennuyeux à Paris, les deuils. Il fera un voyage; les enfants seront envoyés à la campagne, auprès de sa belle-mère; cela sera une consolation pour la pauvre femme... Et cette pensée de la douleur d'autrui ravive son propre chagrin. Le front dans ses mains, il songe douloureusement... Tout à coup ses yeux tombent sur son *Betting book*. Et voilà qu'il pense que la course dans laquelle il a ponté si fort sur *Acrobate* doit être courue maintenant. Il sonne pour qu'on aille lui chercher un journal du soir.

En attendant, agacé, l'épigastre un peu contracté, il allume un cigare et se jette dans un fauteuil.

...Monsieur s'ennuie.

III

Chez les enfants.

ANNE, sept ans.

HUGUES, six ans.

LA GOUVERNANTE, personne vague et mûre, plongée dans un roman de Marlitt.

Les deux petits jouent à la diligence attaquée par les Peaux-Rouges. La diligence — un rocking chair — est attelée, en tandem, d'un mouton frisé, grand comme nature et d'un cheval à bascule. Hugues, monté sur le cheval, excite son ardeur par des cris stridents et le balance d'un furieux mouvement.

Les deux enfants arrivent à produire un ensemble de sonorités qui rappelle celui de

la galerie des machines à la défunte exposition.

LA GOUVERNANTE. — Voulez-vous bien vous taire! Votre maman est malade; c'est très vilain de faire du bruit comme ça, elle peut vous entendre... Voyons, Hugues, descendez de ce cheval, ou je vous prive de dessert.

HUGUES, *d'un air d'hésitation.* — Est-ce qu'il y a de la crème au chocolat pour le dîner?

LA GOUVERNANTE. — Oui.

Hugues arrête aussitôt le balancement de sa monture, demeure un moment pensif, puis dit d'un air grognon :

— Pourquoi qu'on ne peut pas faire de bruit, parce que maman est malade! On en a bien fait quand j'étais malade, moi... l'année dernière... Y avait des gens qui dansaient plein la maison; je me rappelle bien, puisque j'entendais la musique.

LA GOUVERNANTE. — Ce n'est pas la même chose. Votre maman est bien plus malade... Elle peut mourir.

— Ah! fait Hugues, qui descend de son cheval et s'en va vers la fenêtre, où il

écrase contre les carreaux le bout de son petit nez rose.

La gouvernante se replonge dans Marlitt.

Anne est aussi descendue de la diligence. Elle va prendre dans son berceau une immense poupée qui la regarde d'un large œil noir, hérissé de cils et qui semble interroger. Anne s'assied sur un tabouret en bambou et, tendrement, berce « sa fille ».

... Après avoir songé quelque temps à des choses qui paraissaient l'absorber profondément, l'enfant se met à chantonner tout bas, sur l'air de la *Boiteuse*, que moud un orgue lointain : « Comme c'est ennuyant, maman qui va mourir » ; et la phrase, incessamment recommencée, berce la grande poupée aux yeux interrogateurs...

De la fenêtre, sans se retourner, Hugues s'écrie :

— Dis donc, Anne, v'là d' la paille propre que les hommes remettent... viens donc voir !...

Toujours chantonnant, Anne s'approche.

Dans le regard du petit, quelque chose d'ému passe tout à coup ; avec une impul-

sion ardente, il s'élance vers la gouvernante :

— Mademoiselle, dites, descendez-moi dans la rue, il y a d' la paille propre, un grand tas... c'est comme à la campagne, on se roule dedans, c'était si amusant... j' voudrais jouer à la paille... descendez-moi, dites...

IV

A l'office.

LE MAITRE D'HOTEL. — Ça fera un bel enterrement.

LE CUISINIER. — Pour sûr... Croyez-vous qu'elle ira jusqu'à vendredi ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Je ne crois pas. Pourquoi demandez-vous ça ?

LE CUISINIER. — C'est parce que si elle passait vendredi, l'enterrement tomberait un dimanche. C'est un jour bien gênant... et même pour elle : il y aurait bien moins de monde.

LE MAITRE D'HOTEL. — Faut espérer qu'on n'aura pas cette contrariété...

LE VALET DE PIED, *entrant*. — Monsieur

vient de m'envoyer chercher le journal. J'ai regardé le résultat des courses... Quelle veine ! j'ai juste touché *Rapine* !... et monsieur qui était sur *Acrobate* ! Ce qu'il doit faire une tête !

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oh ! il a d'autres tintouins.

LE VALET DE PIED. — Le fait est qu'il avait l'air chose après avoir causé avec tous ces médecins... Des hommes tout ce qu'il y a de plus capable, m'a dit un des cochers qui attendaient... Y en a un qui gagne dans les deux cent mille francs par an ! Figurez-vous...

LE CUISINIER. — Ils ne peuvent tout de même pas empêcher qu'on y passe quand c'est son tour... (*A la femme de chambre.*) Où croyez-vous qu'on mettra le corps ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Dans la cour devant l'hôtel, naturellement... On fera une chapelle ardente sous la marquise... On ouvrira la grille et les invités monteront s'inscrire, en passant par la petite porte... Du moins, c'est mon idée, à moi. Est-ce que vous ne trouvez pas, monsieur Joseph, que c'est ce qu'il y a de plus commode ?

LE MAITRE D'HOTEL. — Bien sûr...

LE VALET DE PIED. — J'ai entendu dire que les pompes funèbres donnaient quelque chose aux domestiques, selon l'importance de l'enterrement.

LE CUISINIER. — Certainement ; ainsi, chez le duc...

LE MAITRE D'HOTEL. — Alors il faudra aller tout de suite à l'administration pour réclamer.

Épilogue.

Les médecins se sont trompés.

Madame est sauvée et languissante, émue, elle répète chaque jour à la foule des amis qui fête et entoure sa convalescence :

— Les grandes maladies, voyez-vous, ça rend sérieuse... Et puis c'est si doux quand on se sent très, très mal, de se voir aimée, entourée, devenue l'objet unique des préoccupations de tous... Mon mari a été si dévoué, mes enfant si touchant... Jusqu'aux domestiques... Vous n'imaginez pas quelle affection ils m'ont témoignée !

HOTEL A VENDRE

à George Duruy.

C'est un 31 décembre que Léone de Berthilly avait rencontré pour la première fois Henri Marnet. Ce soir-là, chaque année, on le sait, madame O'Realley, la charmante Irlandaise au nostalgique regard, donne un dîner connu sous le nom de « dîner des *Tout-Seuls* » et auquel sont conviés ceux-là de ses amis qu'aucune affection ni aucune habitude n'attend au foyer pour ensemble franchir le seuil du nouvel an. C'était bien en une telle soirée, si charmante et singulière, que devait naître la sympathie entre Marnet et la baronne de Berthilly.

Elle était une très jeune femme — vingt-

trois ans à peine — et déjà portait en elle les tristesses d'un passé douloureux. A dix-sept ans, on l'avait mariée à un homme de haute situation, d'âge inavouable, et qu'avait tenté l'arome pénétrant de cette jeunesse en bouton. Mais le blasé s'était vite dépris de son coup de passion. Alors, les dix-sept ans qui l'avaient charmé lui devinrent un sujet d'exaspération.

Il en vint à haïr, à martyriser Léone. Et il l'eût sans doute contrainte de prendre quelque parti violent si une opportune congestion ne l'eût cloué dans un fauteuil de paralytique. Les médecins avaient recommandé le soleil, et M. de Berthilly était parti pour le Midi, en interdisant à sa femme de l'accompagner.

Depuis deux ans elle vivait donc seule, dans le repos de ce quasi veuvage. Très souvent il lui avait été dit qu'on l'aimait; elle ne l'avait jamais cru. Elle respectait l'amour, et ne pensait pas qu'il fût au nombre des choses qui traînent dans le pêle-mêle des bibelots, à l'angle des paravents, sur les tables habillées de chasubles anciennes. Elle était décidée à continuer

l'existence dans un calme absolu du cœur.

Puis vint la soirée tout entière passée à causer avec Henri dans un coin du salon O'Realley. Tous deux en s'écoutant éprouvaient cette joie frémissante de retrouver chez un autre être les sensations chéries dans le secret de l'âme. Léone ne se dit pas qu'il était beau. Lui-même ne vit peut-être point toute l'exquisité de cette fine tête aux colorations pures, de ce corps menu et parfait. A dire toute la vérité, ils ne songèrent à rien ; ils étaient heureux d'un bonheur qui leur détendait l'âme délicieusement.

Le lendemain, Henri fit une visite à madame de Berthilly ; puis une autre bientôt après. Et l'habitude de se voir chaque jour fut prise peu à peu, sans que ni l'un ni l'autre s'avisât que quelque chose était changé dans sa vie. Ils en vinrent bientôt à des causeries profondément intimes. Leone connut le grand vide laissé au cœur de son ami, ses déceptions, sa nostalgie d'une tendresse sûre et sans trouble.

De ces longs tête-à-tête le désir était banni : tous deux demeuraient attendris paisiblement. Et le soir de mai où, dans la nuit

presque close, au bord de la haute fenêtre ouverte sur le jardin, Henri prit les mains de la jeune femme, les réunit contre ses lèvres et murmura: « Amie, combien je vous adore! » il aurait pu jurer que tout était pur dans ce qui vibrait en son âme détachée des réalités, planant et sereine — comme la pâle lueur d'une étoile qui en ce moment s'allumait au ciel.

Pourtant, à dater du jour où avait été dite cette première parole d'amour, leur situation changea. — Un génial rêveur a conté quelque part comment les mots proférés deviennent des mondes et des êtres. On eût dit que la phrase d'Henri avait donné naissance à quelque démon pervers, acharné à troubler la quiétude de ce platonisme subtil où depuis cinq mois s'attardait son cœur. La souffrance pénétra dans l'éden qu'était cette amitié aux rêves adorateurs. L'exquise irréalité avait ouvert ses ailes de brume et s'était envolée... Henri allait jouer maintenant le second acte de l'amour, celui où déjà commencent les tortures — tortures délicieuses encore parce que l'on espère.

Son caractère s'altéra quelque peu, il fut

injuste, reprocha à Léone de l'aimer moins, de l'aimer mal. Il n'osait pourtant pas lui dire le pourquoi de sa souffrance. Mais la jeune femme avait compris. Elle assistait non sans tristesse, à la lutte qui rongeait l'âme et tordait les nerfs de son ami. Elle avait fait — comme toutes font à une heure quelconque — le beau songe d'un amour à côté de la vie ; sans doute, c'était impossible. Et elle en venait à se demander si elle avait le droit d'être aussi impitoyable pour le seul être qui lui eût donné de douces heures. Quel devoir la retenait ? Seule au monde, pas d'enfant, ses parents n'étaient plus. Quant à son mari !... Alors, en elle aussi, un combat s'engagea. Et chaque jour elle se sentait glisser plus avant vers l'heure où elle dirait à Henri : « Je suis tienne. »

Mais tout son orgueil de femme s'appliquait à cacher ces choses à Marnet — qui accusait sa froideur. Ainsi un malentendu se faisait sourdement entre eux alors que jamais, croyaient-ils, ils ne s'étaient plus aimés.

Ils s'attardaient à des enfantillages de tendresse. C'était, un jour, une mignonne

pendule, toute semblable à celle qui était sur son bureau, que donnait Léone à son ami : en même temps les timbres fraternels diraient les heures de la même voix profonde et lointaine ; et ainsi lorsque, chacun chez soi, ils songeaient l'un à l'autre, ils auraient, au même instant, la même sensation du temps qui fuit. Une autre fois, Henri lui envoyait la superbe eau-forte de Rops, l'*Incantation,* et elle la plaçait en face de son lit, comme était accrochée une autre épreuve, dans la chambre de son ami — et à leur réveil tous deux avaient les yeux frappés de la même image.

— Du reste, dit un jour Marnet, je veux avoir une chambre pareille à la vôtre, et pour cela je vais déménager.

— C'est une bonne idée... Nous chercherons ensemble un appartement, avait répondu Léone.

Et, après une hésitation, elle ajouta avec ce troublant sourire qui, par moments, l'enveloppait du pensif mystère qui dort au fond des yeux des femmes de Vinci :

— Ce sera comme si nous avions un double chez nous.

Henri avait frémi d'un espoir plus vif.

Ils s'étaient mis à chercher tous deux cet appartement. Mais Léone faisait des objections à chacun de ceux que l'on voyait. Il semblait qu'elle voulût empêcher de se fixer le choix de son ami.

... Un matin, elle recevait cette lettre d'Henri Marnet :

« Je crois que j'ai trouvé l'hôtel rêvé. C'est un hôtel, car décidément les appartements ne valent rien, vous avez bien raison. Je viens de le visiter à la hâte. Vous ne pourriez vous imaginer la sympathie que m'a inspirée cet endroit. J'ai éprouvé une sorte d'émotion, un peu du charme que je ressens dans votre salon, dans votre jardin, *là où vous êtes*. Je vous en prie, venez aujourd'hui, à trois heures, que je vous montre cette maison. Vous l'aimerez, j'en suis sûr. — A vous chère, si chère.

» HENRI. »

« *P.-S.* — Dans mon enthousiasme, j'oubliais de vous donner l'adresse : c'est rue d'Athènes, 43. »

Rue d'Athènes ! Où cela pouvait-il être ? se demanda Léone. Une nouvelle rue sans doute, dans quelque quartier à peintre, très loin de chez elle probablement. Elle demanda la voiture pour deux heures et demie.

Dans son coupé, qui filait rapidement, madame de Berthilly, songeuse, laissait ses yeux frôler les choses sans les voir. Pourtant un certain coin de rue — où l'échoppe d'un savetier, toute maculée de boue, s'inclinait, piteuse, — ramena sa pensée si brusquement qu'elle en tressaillit : jadis, elle passait chaque jour devant cette pauvre échoppe. Et, intéressés maintenant, ses yeux avides s'attachaient à chaque détail ; elle n'avait pas eu l'occasion de revenir dans ce quartier depuis si longtemps !... La voiture tournait et allait entrer dans une rue, — la petite et paisible rue de Tivoli, où Léone était née. Elle se pencha instinctivement et lut les lettres, d'un blanc net et propre, sur le bleu de la plaque, fraîchement placée : *Rue d'Athènes*. C'était celle-là, cette rue qu'elle croyait ne pas connaître, où Henri voulait vivre. Et, tout à coup, le numéro de

l'hôtel qu'elle allait visiter revint à sa pensée : le 43 ! En ce moment, le coupé s'arrêtait. Le 43, c'était l'ancien hôtel de ses parents, la maison où elle avait passé dix-sept ans de sa vie !

*
* *

Elle descendit, les yeux fixés sur la haute porte de chêne délicatement sculpté, au marteau de bronze, où le frottement avait poli une grappe de femmes nues et d'amours, contournée dans le goût du siècle passé. La dernière fois qu'elle avait vu cette porte, elle était béante sur la voûte tendue de noir, et des cierges entouraient de leur jaune et tremblante lueur un cercueil, couvert de fleurs... Puis on l'avait emmenée, et quand, trois mois plus tard, elle était revenue à Paris, la maison était vendue.

La porte de l'hôtel s'était ouverte. Une vieille femme à figure cireuse avec des gestes rares et des yeux luisants, introduisit la jeune femme. Léone regarda sa montre ; il était trois heures moins le quart. Elle avait quelques minutes de liberté.

— Je voudrais visiter...

— Parfaitement, madame. Je vais montrer l'hôtel à madame... Il est très bien décoré, toutes les peintures neuves... Le monsieur qui l'habitait en dernier... c'était un Américain qui avait des millions, à ce qu'on disait... il y a fait des choses magnifiques. Pourtant il est reparti, pour des affaires, dans son pays...

Léone n'écoutait pas. Arrêtée devant la loge, elle fixait un œil vague : absente d'elle-même, redevenant la jeune fille et l'enfant d'autrefois. Entre les courbes de l'escalier à double évolution, sous la voûte haute, elle se voyait partant pour quelque cours, grisée d'un désir de savoir beaucoup et de comprendre tout... Quel vain appui ses goûts intellectuels avaient été aux heures douloureuses ! Les poèmes, les symphonies et les autres choses qui bercent l'esprit, songea-t-elle, peuvent compléter le charme des vies heureuses, — mais jamais elles ne suffisent à remplir ni à consoler l'âme, lorsqu'elle est vide et meurtrie.

— Voici le grand salon, il donne sur une galerie...

C'était son premier bal qui s'animait maintenant devant son souvenir, bal blanc donné pour ses débuts dans le monde... Elle se souvenait qu'à cette occasion son père avait bien voulu rester chez lui — circonstance peu commune. Elle le revoyait : aimable, d'une grâce infinie, avec ses yeux trop près du nez, qui lui faisaient par moments un inquiétant aspect d'oiseau de proie... Quelle joie elle s'était promise de ce bal ! Quelle déception quand, prise d'une affreuse migraine, elle avait dû aller se coucher à une heure du matin !... Elle soupira.

Depuis quelques instants elle éprouvait cette impression pénible que l'on a, après une longue absence, en retrouvant méconnaissable le visage d'un être cher. Tout était différent dans cette maison qu'elle avait connue si familiale, avec ses sobres boiseries, ses portraits qui se ressemblaient, ses meubles où s'était accoté la vie d'autres êtres dont le sang palpitait en elle. L'Américain avait modifié toutes les choses. Il y avait des tentures sur les fins panneaux sculptés ; des tapis cachaient les parquets

luisants où elle avait tant couru... Tout change. Et si vite !

— Voici la salle de bain de madame... avec les inventions nouvelles pour l'eau froide. On a un bain tout prêt en six minutes.

Madame de Berthilly s'approcha vivement de la fenêtre, où des vitraux laiteux interceptaient la lumière. Elle ouvrit d'un geste brusque, et, s'accoudant, regarda dans le jardin.

Sous les rais d'un soleil pâle, les feuilles — ces feuilles hâtives et frêles de Paris — commençaient à jaunir... On avait coupé quelques arbres : Léone reconnut leurs places vides. Puis un tournant d'allée lui donna la sensation d'un souvenir particulier, enfoui en quelque recoin de son cœur... Elle avait six ans alors ; là, elle s'était mise à genoux, un jour de grand désespoir, et elle avait prié Dieu de la faire mourir. Elle percevait nettement son attitude fervente, se revoyait les yeux levés au ciel, et croyait sentir encore sous son doigt les étoiles d'une bague-rosaire qu'elle faisait tourner en égrenant des *Ave Maria*... Dans son cœur de

femme, elle retrouvait un tout petit coin douloureux, comme la place encore sensible de la meurtrissure qui l'avait faite si malheureuse... quand elle avait six ans. Mais d'où venait ce gros chagrin qui déjà lui inspirait le désir de la mort?... Elle ne savait plus... Seul demeurait le souvenir d'avoir souffert.

Et, ainsi que tout à l'heure elle avait songé comme tout change, elle songea : comme tout s'oublie!

— Là, il y a un autre salon, il communique avec la chambre à côté, c'est très commode... Madame ne veut pas voir?

... Si, elle voulait voir, et tout voir. Une curiosité pénible la poussait; tout ce passé qui s'élançait vers elle, pour la reconquérir, lui donnait une sorte de griserie douloureuse.

Ce salon où les meubles, les tentures, tout était en peluche rose, la déconcerta un moment. — Ses yeux rencontrèrent une brisure légère dans la guirlande sculptée et dorée d'une haute glace ancienne et elle tressaillit... Que de rêves elle avait fait en regardant la cassure de ce cadre!... La pe-

luche rose avait disparu ; elle revoyait telle qu'autrefois la petite pièce, d'un pur style régence, et son cœur eut un battement plus profond. Et, avec toute la netteté d'une hallucination, une scène du passé se dressa devant elle... Sa mère là, dans cet angle, causait avec un jeune homme... ce jeune homme, c'était le premier rêve de l'âme neuve de Léone, elle lui avait donné tous les prestiges, toutes les grandeurs ; combien elle l'aimait dans le silence de son cœur !... Elle avait ce soir-là — elle s'en souvenait si précisément — une robe faite d'une étoffe japonaise, d'un vert éteint, toute brodée de fleurs de pommiers qui semblaient avoir plu sur elle... Assise au piano, elle jouait très doucement une mazurka de Chopin. Et le rythme rompu, fiévreux et doux, accompagnait adorablement ses pensées, tandis que, sous la lueur de la lampe, elle regardait cet être chéri si profondément, et qui toujours devait l'ignorer... Tout à coup, elle l'avait entendu dire : « Je suis venu ce soir, madame, pour vous annoncer mon mariage. Vous me permettrez, je l'espère, de vous présenter ma femme... » Elle avait cru

qu'elle allait mourir de douleur, la pauvre Léone... Elle n'était pas morte cependant !...

Et elle sourit amèrement en songeant que la semaine précédente elle avait dîné dans la même maison que l'homme qui avait ainsi remué sa vie. Il était devenu un banal et vulgaire politicien, ambitieux platement... ah ! combien indigne de la robe verte aux fleurs de pommier, de la suave mazurka, et de son âme à elle !...

L'amour aussi s'en allait, avec le vent qui passe... « Rien ne demeure, » se dit Léone en quittant, d'un pas lassé, le petit salon en peluche rose.

***

Les phrases de la femme au visage de cire continuaient sans que Léone y prît garde. Maintenant, elle avait gravi un étage; partout, comme un vol d'oiseaux sombres, les souvenirs se levaient. Soudain, dans un corridor un peu obscur, une porte ouverte jeta une lueur vive sur la glace qui revêtait

un panneau. Et, devant elle, Léone vit son image, et elle s'arrêta avec un étonnement inquiet. Depuis le moment où elle avait passé la porte de cette maison, son être actuel avait disparu, cédant la place à l'être d'autrefois. Elle ne se reconnaissait plus à présent — et la compréhension de ce travail minutieux et précis par lequel le temps fait d'un enfant un vieillard pénétra en elle pour la première fois...

— Voici la plus belle chambre de la maison... Au midi, avec vue de la rue.

Léone s'arrêta sur le seuil. Dans cette chambre, sa mère était morte. Un rayon de soleil se posait à un angle de la pièce — là justement où un rayon semblable était venu glacer de rose les cheveux blancs entourant le blanc visage de la moribonde... Oh! ce visage, ce pitoyable visage d'être usé, détruit, qui s'en va... Pauvre femme, elle avait tant souffert! Léone savait ces choses : l'agonisante lui avait tout dit de sa vie lamentable d'épouse délaissée. Et voici que dans la vaste pièce passait encore, lui semblait-il, cette voix faible comme un souffle et que brisait un halètement convul-

sif. « Être malheureuse, c'est la loi. Il faut tout endurer, la mort vient si vite... Et vois-tu, la seule chose... qui donne un peu de force dans ce moment-là... c'est de songer... que malgré tout... on a marché son chemin tout droit... jusqu'au bout .. En cette vie, mon enfant, tout nous trahit... tout... nous abandonne... » A partir de ce moment, elle avait déliré.

Léone pleurait. Tout à coup elle sentit l'attention curieuse de la concierge et, baissant son voile, redescendit hâtivement l'escalier, se jeta dans sa voiture.

. . . .

Henri Marnet, surpris de ne l'avoir point trouvée rue d'Athènes, inquiet des indications qu'il avait recueillies auprès de la vieille gardienne, se présenta chez madame de Berthilly dans la soirée, à l'heure habituelle.

— Madame est partie en voyage. Elle a laissé cette lettre pour monsieur, fit le valet de pied.

Et, sous une haute torchère, ayant dé-

cacheté le papier gris au parfum pénétrant, Henri lut ce mot :

« Pardonnez-moi, mon ami. Je sens que je vais vous faire de la peine. Mais tout ne passe-t-il pas ! Je pouvais être votre amie, rien d'autre. Ce n'est plus assez pour vous ; il faut nous séparer. Nous nous reverrons quelque jour, plus tard, et ce sera mieux ainsi. »

— Où madame est-elle allée ? ne put-il s'empêcher de demander.

— A Cannes, auprès de monsieur le baron.

. . . .

La semaine dernière, la voiture où Marnet causait assez gaiement avec la jeune Américaine, très millionnaire, qu'il vient d'épouser, croisait le coupé de madame de Berthilly, en grand deuil. Les yeux de Léone et ceux d'Henri se lièrent une seconde, comme deux épées. Les voitures passèrent très vite.

— Qui donc vous a fabriqué ce chapeau ? demanda Marnet à sa femme d'un ton su-

bitement aigri. Il faut prendre garde, ma chère, il y a parfois dans vos arrangements un peu trop d'exotisme.

... Quant à Léone, elle était devenue rose. Puis son teint reprit sa paisible matité, l'ombre d'un sourire passa sur sa bouche. Elle se souvenait qu'un sage a dit :

« Rien ne rafraîchit le sang comme le souvenir d'une sottise que l'on n'a pas faite. »

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13520-6-90.

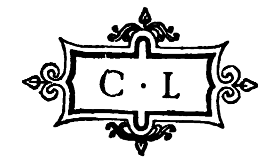
2°

HISTOIRES

FIN DE SIÈCLE

PAR

J. RICARD



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1890

Paris. — Imprimerie J. CATHY, 3, rue Auber.

10-23.

